



Gwaz-Ru

Hervé Jaouen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Hervé Jaouen

Gwaz-Ru

ROMAN

 *Terres de France*

PRESSES
DE LA CÔTE



GWAZ-RU

.

Hervé Jaouen

GWAZ-RU

Roman

Terres de France

© Presses de la Cité, 2013
ISBN 978-2-258-10491-4

NOTE DE L'ÉDITEUR

Hervé Jaouen s'est donné pour ambition d'écrire l'histoire d'une vaste famille bretonne au ^{xx}^e siècle.

Plutôt que de remonter de génération en génération, l'auteur a préféré s'accorder la liberté d'aller et venir dans le siècle – de sauter de branche en branche de l'arbre généalogique, pourrait-on dire –, pour focaliser son attention sur des destins singuliers. Il s'agit en quelque sorte d'une mosaïque dont chaque élément serait un tableau achevé au sein d'une fresque dépeignant une région, la Bretagne, du point de vue spécifique de certains membres d'une famille d'origine rurale.

En conséquence, les ouvrages sont indépendants les uns des autres et l'ordre dans lequel le lecteur les découvre n'est pas déterminant.

Deux romans ont ouvert ce cycle romanesque, *Les Filles de Roz-Kelenn* et *Ceux de Ker-Askol*, dont le point de départ est le même. À la fin du ^{xix}^e siècle, une jeune femme, Mamm Gwenan, meurt dans l'indigence du côté de Briec-de-l'Odet et laisse derrière elle deux orphelines, Jabel et Maï-Yann, qui survivront en mendiant de ferme en ferme avant d'être séparées, en Argoat, la Bretagne de la terre.

Le troisième volume, *Les Sœurs Gwenan*, est l'histoire d'une branche de la famille qui a fait souche en Armor, la Bretagne de la mer.

Dans *Ceux de Menglazeg* se poursuit et s'achève la vie de *Ceux de Ker-Askol*, à travers le destin de leur descendance, du côté de Laz, dans les Montagnes Noires de Cornouaille.

Le présent volume, *Gwaz-Ru*, est le premier tome d'un diptyque. Du début du ^{xx}^e siècle à 1944, c'est le portrait d'un Breton rebelle et libertaire qui quitte la servitude du métier de journalier pour le prolétariat urbain. Dans un second tome, *Eux autres, de Goarem-Treuz*, l'auteur mènera ce personnage vers l'âge mûr et la vieillesse, dans la Bretagne de l'après-guerre, en même temps qu'il nous fera connaître les destins variés de ses sept enfants.

Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé et toute homonymie avec des noms propres et des noms de lieux privés

seraient pures coïncidences.

PROLOGUE

Environs de Quimper, mi-septembre 1944

À la grande surprise du jeune brigadier qui tenait le volant, la Juvaquatre de la gendarmerie de Quimper déboucha route de Bénodet, près du lieu-dit Moulin des Landes.

— Merde alors, dit-il, c'est la fin de la garenne.

— Ouais, tour nul, dit son supérieur, un maréchal des logis blanchi sous un képi lustré par quelque vingt ans de fidélité à des régimes antagoniques.

D'origine rurale, le chef maniait naturellement des tournures vernaculaires, parfois hermétiques à l'entendement du brigadier, un Brestois non bretonnant. Mais là, c'était clair. Tour nul : chou blanc. Ils étaient passés devant la ferme de Goarem-Treuz sans la voir. Pourtant, d'après la carte d'état-major, il n'y avait pas trente-six fermes le long de cette garenne qu'ils avaient parcourue d'un bout à l'autre, à partir de la route de Concarneau.

— On repart en sens inverse, chef ?

— Avec ces talus qui bouchent la vue de chaque côté, peut-être qu'on ne verra rien de plus. On va se renseigner au bistrot d'en face.

L'accueil ne fut pas des plus chaleureux, mais ils étaient blindés contre l'allergie aux pandores. Ils s'adressèrent à la patronne, ce fut un gars accoudé au comptoir qui leur répondit.

— Qu'est-ce que vous leur voulez, à ceux de Goarem-Treuz ?

— Ça ne te regarde pas, dit le maréchal des logis.

— Alors démerdez-vous tout seuls, ricana le gars.

— C'est quoi ton nom ? aboya le brigadier.

— On m'appelle Loeiz Goustadik(1), répondit le gars en forçant sur l'accent traînant. Tu veux ma photo ?

— Ne t'excite pas, dit la patronne, ces messieurs font leur métier.

— Pour n'importe quel patron.

— S'ils cherchent à aller à Goarem-Treuz, ce n'est sûrement pas pour grand-chose.

Dans l'affirmation de la patronne, le maréchal des logis sentit de la sympathie pour le client qu'ils étaient chargés d'arrêter.

— Probablement que non, dit-il.

— Vous n'en savez rien ?

— On exécute les ordres du comité de libération, un point c'est tout.

— Avec l'épuration, nous autres gendarmes on est mis un peu à toutes les sauces, dit le brigadier. On est la cinquième roue de la charrette. Faut pas croire, c'est pas nous qui faisons la loi.

— Disons que ça peut donner cette impression, précisa le maréchal des logis, plus prudent.

— L'épuration ? s'exclama Loeiz Goustadik. Qu'est-ce que vous voulez épurer, à Goarem-Treuz ? Ils ont aidé le maquis de Kerganet !

— Tu es sûr de ça ? s'étonna le maréchal des logis.

— Évidemment, que j'en suis sûr.

— Tu connais Nicolas Scouarnec ?

— Pas qu'un peu. Et il est connu de tout le monde, dans le quartier.

Le maréchal des logis échangea un regard perplexe avec son subalterne.

— Ce ne serait pas la première fois qu'il y aurait erreur sur le bonhomme.

— Oh y a pas à tortiller du cul pour chier droit, en allant fouiner du côté de Goarem-Treuz vous faites fausse route.

— Vous allez vite vous en rendre compte, dit la patronne.

Dix minutes plus tard, sur ses indications, les gendarmes poussaient un portillon en retrait du chemin.

— Il était difficile à repérer, dit le brigadier.

— Et avec les rhododendrons, on ne voit même pas la maison, dit le maréchal des logis.

Un jeune pointer leur fonça dessus en gueulant.

— Grit peoc'h(2) ! lui intima le maréchal des logis.

Le chien se calma et resta à l'écart pendant qu'ils remontaient l'allée.

— Note ça, brigadier. Les chiens de ferme comprennent mieux le breton que le français.

— Et les fermiers aussi ?

— Ça dépend.

L'allée débouchait sur une cour. À droite s'élevaient une maison et un pennti ; à gauche s'étendait un vaste terrain en culture maraîchère. Un moustachu râblé vint à leur rencontre, une bêche sur l'épaule. Il s'épongea le front d'un revers de manche et renfonça sa casquette sur son crâne, bas sur les yeux, qu'il plissa assez méchamment.

— Nicolas Scouarnec ? demanda le maréchal des logis.

- Kolaz pour les intimes.
- On a un mandat d'amener te concernant.
- Gast ! Et de m'amener où ?
- À la prison Saint-Charles. On va te demander de nous suivre.
- À pied, à cheval ou en voiture ?
- Notre voiture est dans la garenne, dit le brigadier.
- Tu n'as pas l'air très étonné, dit le maréchal des logis.
- Ça fait longtemps que je ne m'étonne plus de rien.
- Tu nous suis gentiment ou bien on te met les menottes ? demanda le brigadier.
- Tu fais comme tu veux.

Pendant qu'ils échangeaient ces quelques phrases, la famille était sortie de la maison et attendait, en silence. Et c'était le plus souvent cela, le silence de la femme et des gosses, qui remuait les tripes du maréchal des logis, à chaque fois qu'ils arrêtaient quelqu'un sur ordre du comité de libération, souvent pour rien, ou pour des bricoles gonflées en crimes par des dénonciateurs anonymes. À tout prendre, il préférerait les cris de haine et les coups de griffes des femmes déchaînées.

Ici, à Goarem-Treuz, le maréchal des logis n'en menait pas large, face à la détresse qu'il allait provoquer. Plus qu'une famille nombreuse, c'était une véritable tribu que la venue des gendarmes avait pétrifiée dans un mélange d'hostilité et d'angoisse. Un couple de vieux ; une femme qui tenait par la main un gamin de moins de deux ans ; un garçon d'une douzaine d'années ; quatre filles, dont l'aînée pouvait avoir dans les quatorze ans ; un grand garçon de quinze, seize ans, à l'air buté. Ce dernier fit deux pas en avant et lança :

- C'est à cause du feu qu'ils sont après toi ?
 - Serr da veg(3) ! lui ordonna son père.
 - Pourquoi ? Il a quelque chose à dire ? demanda le maréchal des logis.
 - Ah ! Ah ! On comprend le breton ?
 - Je suis de la campagne.
 - Mais tu as mal tourné.
 - Ne va pas trop loin.
 - Jusqu'à Saint-Charles, comme tu viens de le dire.
 - Si ça se trouve, tu seras de retour ce soir.
- Nicolas Scouarnec planta sa bêche dans la terre.
- Alors allons-y. Plus vite on partira, plus vite je reviendrai. Je passe devant ou je me mets entre vous deux ?
 - Te fous pas de notre gueule, dit le brigadier.
 - Tu as aidé le maquis de Kerganet, paraît-il ? dit le maréchal des

logis.

— Tiens, vous êtes au courant de ça ?

— Il faudra le déclarer tout de suite, quand tu seras interrogé.

— Ça dépendra sur quel ton on me posera des questions. Peut-être que je n'aurai pas envie de causer.

Nicolas Scouarnec flatta son chien et referma lui-même le portillon. La famille, pas à pas, comme un cortège funèbre, les avait suivis. Le brigadier ouvrit la portière arrière de la Juvaquatre.

— Monte !

Nicolas Scouarnec embarqua dans la voiture. Le maréchal des logis s'assit à côté de lui. Le brigadier s'installa au volant, soulagé. Ni pleurs, ni hurlements, ni gosses accrochés à leurs basques : l'arrestation s'était passée en douceur.

Soudain le grand garçon s'élança vers le portillon, le secoua et cria :

— Dalc'h mat(4), Gwaz-Ru, dalc'h mat !

— Gwaz-Ru ! cria la femme à son tour, et son cri fut repris par les enfants, y compris le petit, désespéré à présent.

— Démarre donc ! dit le maréchal des logis.

La Juvaquatre cala. Le brigadier remit le moteur en route, enfonça l'accélérateur et d'un bond en avant la voiture commença à cahoter dans les ornières, moteur rugissant, comme pour couvrir cette longue plainte du chœur familial, sourde vocifération aux oreilles des gendarmes et glorieuse ovation à celles de Nicolas Scouarnec.

Quand ils se furent éloignés d'une centaine de mètres, le maréchal des logis lui demanda :

— Gwaz-Ru, c'est ton surnom ?

— Ouais, depuis une paye.

— Si tu es un rouge, pourquoi ils en auraient après toi, tes copains du comité de libération ?

— Quels copains ?

— Les communistes. Ils mènent le bal, au tribunal.

— T'en fais pas, j'ai déjà dansé le jabadao avec eux.

— Tu m'as l'air remonté à bloc.

— Pourquoi veux-tu que je pisse dans mon froc puisque je n'ai rien à me reprocher ?

— J'ai envie de te croire. Tu me plais, Gwaz-Ru.

— Toi aussi tu me bottes, maréchal des logis, mais pas au point de t'embrasser sur la bouche.

— On dirait que tu n'as peur de rien, toi.

— Si, d'une chose. De la saloperie humaine.

— Et de ce point de vue, ces temps-ci on est servis, dit le brigadier en se retournant.

— Gavés jusque-là, tu veux dire, rectifia Gwaz-Ru. Peut-être que les gens ont tous besoin d'une bonne purge. Je suis curieux de voir comment fonctionne l'épurateur.

— Méfie-toi, les mailles du tamis sont fines, répondit le brigadier. Tu es sûr de ne rien avoir sur la conscience ?

— Ni sur la conscience, ni dans le ventre. Ils peuvent toujours essayer de me faire chier, je n'attraperai pas la courante.

— J'ai dans l'idée qu'ils vont bien rigoler avec toi, à Saint-Charles.

— Eh ben écoute, à l'entracte je passerai la timbale et j'espère qu'ils me fileront la pièce.

— Tu es vraiment un drôle de spécimen.

— Biskoazh kemend-all ?

— Ah ça tu peux le dire, jamais vu autant ! avoua gaiement le maréchal des logis.

Et, nonobstant la dignité de son grade et la réserve afférente au port du képi, il claqua sa grosse main de paysan sur la cuisse du prévenu et se gargarisa de son surnom :

— Gwaz-Ru ! Gwaz-Ru ! Ah ! Ah ! Ah ! Gwaz-Ru !...

PREMIÈRE PARTIE

VENELLE DU MOULIN-AU-DUC

Gwaz-Ru ! Pour un dur de dur comme Nicolas Scouarnec, c'était l'estampille garantissant le bolchevik grand teint monstrueusement produit par le terroir finistérien. Sous les deux mots barbares, le nanti, les cheveux dressés sur la tête, entendait mugir le vent glacial de la soviétisation...

En Bretagne, beaucoup de patronymes découlent de sobriquets ayant stigmatisé une particularité physique, réelle ou inventée, de lointains aïeux : un gros nez, un dos large, des jambes courtes, et ainsi de suite pour un inventaire des organes remarquables donnant aux registres d'état civil un faux air de manuel d'anatomie. En ce qui concerne Nicolas Scouarnec, un nouveau critère s'était substitué à celui dont il était censé avoir hérité(5). Non plus physique mais doctrinal, le trait caractéristique ne se perdait pas dans la nuit des générations mais coïncidait avec l'entrée dans l'âge adulte de l'impétrant. C'est au début des années 1920, retour du service militaire, que le journalier fut rebaptisé, probablement par un patron de ferme horrifié par ses revendications égalitaristes, d'un qualificatif qui allait lui rester et serait utilisé par tous, y compris femme et enfants, jusqu'à la fin de ses jours : Gwaz-Ru, l'homme rouge, le Rouge, un père fouettard de bourgeois et bouffeur de curés, un personnage effrayant qu'on menace d'appeler pour attendrir la couenne des enfants indociles.

Jusque-là, ce natif de Briec-de-l'Odét n'avait mérité que les épithètes courantes de penn-kalet, penn-fall et beg-vras, têtue, mauvais esprit et grande gueule, défauts mineurs qu'on pardonne volontiers à un journalier, d'autant qu'ils tournent parfois en qualités quand le cabochard, cousin germain de l'idiot du village, s'entête dans un travail devant lequel se déroberait un étalon intelligent, pour la gloriole et au bénéfice de son patron, qui s'en frotte les mains. Nicolas Scouarnec n'était pas de ceux-là. Si la corvée dépassait la mesure acceptable, déjà, adolescent, il balançait son outil dans les pattes du fermier et abandonnait l'ouvrage. Broutilles, enfantillages, en comparaison des idées qu'il prêchait à présent.

Au lieu de revenir maté de l'armée, voilà qu'il agitait le drapeau rouge du collectivisme pour badigeonner du sang des profiteurs le

tableau noir d'une enfance dont il avait partagé le général et l'accessoire avec ses semblables, enfants de serfs enchaînés à la glèbe, nés sur de la terre battue, torchés avec de la paille pouilleuse, lestés de bouillie d'avoine indigeste et protéinés de lard aigre attendri par les asticots du charnier.

Devenu Gwaz-Ru, Nicolas Scouarnec avait la mémoire sélective et outrancière. De sa biographie prérévolutionnaire, il ne voulait retenir qu'un choix de détails sordides qui servaient l'enflure de son discours sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Il se glorifiait d'avoir en commun avec bon nombre de ses pairs, fils et filles de paour-kaez treut(6), un père qui s'était empoisonné au lambig, la morphine du pauvre, et une mère qui s'était crevée à accoucher d'une ribambelle de gosses et en avait enterré plus d'un, au bout de quelques jours ou de quelques semaines rappelés à Dieu – ce salopard ! – par un rhume ou une diarrhée qu'on n'avait pas les moyens de soigner, pauvres âmes qui, d'après les curés sans pitié, erraient pour l'éternité dans les limbes, punis de n'avoir pas été baptisés sitôt pondus, les pauvres petits.

Les plus coriaces avaient survécu comme des bêtes sauvages, vêtus de haillons, endurcis par les privations et vaccinés par la profusion de microbes respirés sur les tas de fumier et avalés dans un méandre de la rivière où ils barbotaient en été, là où les vaches allaient boire et se vider par les deux trous.

Gwaz-Ru occultait les menus enchantements d'une enfance à la campagne, quand on ignore, dans l'innocence d'avant l'âge de raison, le mal que se donnent les parents pour vous nourrir. Il rejetait ces souvenirs enjolivés dont les gens à la vue basse se servent pour avaler la pilule de l'injustice et égrener des aphorismes moutonniers : finalement, on n'a pas été plus malheureux que les autres, il y a toujours eu des riches et des pauvres, il faut faire avec ce qu'on a, il y aura toujours des dominés et des dominants, et tout le bataclan.

Gwaz-Ru, lui, était entré en rébellion, d'instinct, sans doute comme d'autres rencontrent la foi. Prendre le meilleur du passé et oublier le reste, comme n'importe lequel des exploités consentants ? Ah nom de Dieu non ! Pourtant, lui aussi avait apprécié, sur le coup, les joies simples de son jeune âge. Grimper aux mâts de cocagne des hêtres et des chênes, dénicher les corneilles et les pies et revenir avec trois douzaines d'œufs que la mère mettrait sur les crêpes ; dans les nids, nouer un fil à la patte des pigeonneaux sauvages, revenir leur tordre le cou quand ils étaient prêts à s'envoler et les donner à la mère qui en faisait un repas de fête. Courir les champs et les landes en liberté. Poser des collets à lapins. Du haut d'un talus, essayer d'attraper un lièvre sur son gîte en lui sautant dessus – gloire à l'auteur d'un tel exploit ! Patauger dans les ruisseaux, se baigner dans l'Odét. Tailler

des rejets de noisetiers pour en faire des arcs et des flèches. Jouer à cache-cache dans les tas de foin. Chercher des cocolorics et les manger. Signaler au père les essaims d'abeilles tombés du ciel et guérir d'un rhume en buvant du lait chaud au miel.

« Kaoc'h, ma sac'h ha ma revr(7) », jurait Gwaz-Ru, quand ces souvenirs venaient le parasiter. Tout ça ne valait pas un coup de cidre, seules comptaient les avanies, grâce auxquelles – oui, on pouvait bien le dire, grâce auxquelles – il avait bâti le socle de sa pensée révolutionnaire.

Dès l'âge de sept ans, travailler aux champs et garder les bêtes. Voir les parents s'inquiéter de la pluie comme du trop beau temps, estimer les récoltes et compter leurs sous pour payer le propriétaire. Par épisodes, quand on n'avait pas besoin de ses maigres forces à la maison, la petite école des bonnes sœurs, une quinzaine de mois en tout, juste le temps d'apprendre à lire et à écrire en français et de saisir le sens d'un mot savant, discrimination. Le midi, une table pour les gosses de riches, une table pour les gosses de pauvres, et des menus différents. Même menu pour les bonnes sœurs, mais des tables séparées, aussi. D'un côté la supérieure, une ex-demoiselle de quelque chose, qui avait enrichi la communauté d'une belle dot ; de l'autre ses trois bonniches, mariées à Jésus sans trousseau, avec juste leur petite chemise sur le dos. N'avaient pas eu besoin de faire vœu de pauvreté, celles-là.

L'injustice était partout, elle sautait aux yeux de Gwaz-Ru, c'était comme si un maître des pensées pointait sur le tableau de la pourriture sociale un tison ardent à bout rouge, pour lui désigner les abcès à percer. Il n'y pouvait rien, c'était plus fort que lui, et peut-être aurait-il mieux valu qu'il soit aveugle, comme l'immense majorité des candides, contents de leur sort de moutons à tondre. Lui, Gwaz-Ru, était né avec des verres grossissants à la place des yeux, une machine à protester derrière le front et sur la langue des mots qui ne cessaient de le démanger.

Dès ses douze ans, protester contre les différences de traitement entre les paotred-saout(8). Plus tard, en tant que journalier, dire leurs quatre vérités aux merourien(9) à la botte des patrons de fermes. Refuser d'être abonné aux corvées. Réclamer un bon lit et des draps propres aux saletés de fermières qui faisaient aussi bien coucher leurs commis sur la paille des bêtes.

Gwaz-Ru acquit la réputation d'une grande gueule qui ne supportait pas d'être commandé. De ses débuts de paotr-saout à l'appel sous les drapeaux, il trimballa ses forces et son esprit critique de ferme en ferme, de Briec à Landrévarzec et de Langolen à Landudal.

Le service militaire fut une rude épreuve, sous la férule de juteux plumés du cul comme des paons et fainéants comme des poux. Il

aurait fallu les envoyer en stage dans l'Armée rouge. Gwaz-Ru avait entendu dire que chez les Soviets les officiers ne portaient pas de galons et devaient rendre des comptes aux commissaires du peuple. Non mais.

Ah on en était bien loin, des volontaires de Valmy. Les conscrits d'aujourd'hui : une armée de cocus. Deux ans à ruser ses godasses et à s'occuper du potager de la colonelle sans avoir le droit de l'ouvrir. Une autre forme de servage, de soumission à l'arbitraire des cons. Pour qui, pour quoi ? Pour les beaux yeux de la République française qui envoie son armée tirer sur les ouvriers ? La Commune, la répression des grandes grèves dans le Nord, les fusillés pour l'exemple en 14-18, les Bretons sacrifiés par les bouchers. Gwaz-Ru aurait eu son nom sur le monument aux morts de Briec, lui aussi, probablement, s'il n'avait pas eu la chance de fêter ses dix-huit ans quinze jours après l'Armistice. Un mois plus tôt et il aurait été aligné direct sur un front quelconque, pour servir de quille aux obus allemands.

Libéré de cette chierie, Gwaz-Ru reprit le collier à la campagne tout en rongéant ses rênes de journalier rétif. Il voyait le jour où ses mains ne lui obéiraient plus, qui décideraient d'elles-mêmes de planter sa faucille dans la caboche d'un mestr(10) bouffi de ses vingt ou trente hectares fertilisés par la sueur de ses valets. Avant de commettre l'irréparable, il devait quitter la terre pour la ville, où l'on manquait tout autant de bras que dans les champs, suite à l'hécatombe de la Grande Guerre.

Il était mûr pour tomber dans l'escarcelle militante de socialistes qui s'affichaient le dimanche matin pendant la grand-messe au café des Grillons de Briec. Autour d'eux gravitait un groupe de jeunes hommes, libertaires tous azimuts, alter ego de Gwaz-Ru, bruts de conviction et avides de progresser dans les sciences politiques.

Introduit dans le cercle, on lui structura les idées. Il fut émerveillé d'apprendre que ses propres pensées rejoignaient celles de grands hommes qui les avaient théorisées, écrites, imprimées et diffusées. Les tribuns de comptoir le mirent dans le droit chemin du marxisme à grand renfort de citations roboratives, à commencer par le fameux : « Proletaires de tous les pays, unissez-vous ! »

Les socialistes du café des Grillons avaient quitté la terre. Ils travaillaient à Quimper, pour la plupart dans le bâtiment. Ils avaient renoncé à évangéliser la campagne briécoise. Provisoirement.

— C'est trop tôt, lui dit celui qui parlait comme un chef, un nommé Bodiger. Par ici, ils sont à genoux devant la curaille et ils ne sont pas près de se relever. Rien que des chouans arriérés. Il faut patienter. La révolution viendra des villes. Si tu veux, je te trouve du boulot à Quimper.

— Je me posais la question. Mais un patron en ville à la place d'un patron à la campagne, qu'est-ce que ça changera ?

— Beaucoup de choses. D'abord, là-bas tu pourras militer. Ensuite, il faut que tu saches qu'en ville il y a des patrons socialistes.

— Tu rigoles ?

— Non. Le mien a sa carte de la SFIO. Ah bien sûr, je ne vais pas te bourrer le mou, je n'irais pas jusqu'à dire qu'il ferait cadeau de son entreprise à ses ouvriers, mais il ne leur laisse pas que la peau sur les os. Il partage les bénéfices. Et il n'esquinte pas ses clients quand ils n'ont pas trop de sous. Grâce à lui il y a des pauvres qui peuvent avoir leur petite bicoque. Tu verras. T'as qu'un mot à dire et je te fais embaucher comme manœuvre. Après tu apprendras le métier de maçon. Un métier d'avenir, qui aura toujours besoin de bras.

— Et la paye ?

Bodiger lui annonça le tarif, Gwaz-Ru ouvrit des yeux ronds : entre le double et le triple des gages d'un journalier.

— Et avec des horaires fixes, dit Bodiger, pas de l'aube à la tombée de la nuit comme à la campagne. Et un de ces jours on aura les congés payés. Tu te rends compte, être payé pour te reposer ?

— Tu parles, à la saint-glinglin.

— Qu'est-ce que tu paries qu'on les aura ?

— La tournée de bocks de bière.

— Tu peux déjà sortir ton porte-monnaie.

— Je crois qu'il restera longtemps au fond de ma poche.

— On verra. Bon alors, qu'est-ce que t'en dis, de venir travailler en ville ?

— Je vais réfléchir.

Le dimanche en huit, à la suite d'une leçon complémentaire de marxisme-léninisme, Gwaz-Ru convint avec Bodiger qu'il n'avait aucun avenir en tant que journalier.

— Bon, je serai content d'aller en ville.

— Tu ne le regretteras pas.

— Mais comment je vais faire pour trouver à me loger ?

— On s'occupera de toi. Tu as entendu parler du congrès de Tours ?

— Plus ou moins.

— Les partisans de l'adhésion à la Troisième Internationale de Lénine ont quitté la SFIO pour créer le Parti communiste français. Nous tous ici, on en est. Tous pour un et un pour tous !

Gwaz-Ru remit la tournée et ils trinquèrent en petit comité jusqu'à ce que la cloche annonce la sortie de la messe. Le café des Grillons fut bientôt envahi par une foule de calotins, hommes et femmes et pauvres et riches mélangés. La plupart des hommes accompagnaient

les femmes dans l'arrière-salle où des assiettées de morceaux de gâteau de roi trônaient sur les tables au milieu des alignements de bols que les serveuses remplissaient de café tandis que les gens s'asseyaient sur les bancs. Quelques patrons de ferme se postèrent au comptoir avec l'air d'en prendre possession. Ils regardèrent de haut le groupe de mécréants. Cabré sur sa suffisance, l'un d'eux hennit :

— Alors, Gwaz-Ru, tu as pris ton billet de train pour Moscou ?

— Pas besoin d'aller à Moscou. C'est les Soviets qui vont venir à nous.

— Ah ! Ah ! Ah ! Pas demain la veille.

— Tes hectares, on va les distribuer au peuple, comme en Russie.

— Et les prises de bec entre vous, les rouges ? Tes camarades socialistes enverront les gendarmes et l'armée pour mater les cocos.

— Tu n'es pas près de voir ça !

— Ah bon, et pourquoi ?

— Parce qu'on t'aura coupé le cou et que ta tête de veau sera exposée dans la vitrine du charcutier.

Les fermiers éclatèrent de rire.

— Oh ! Oh ! Oh ! Tu es fort en gueule mais attends un peu. Quand tu viendras me demander du travail, je te ferai mettre à genoux et tu me mangeras dans la main.

— Aucun risque. Avant ou après le cou, on t'aura aussi coupé les mains.

Sans quitter des yeux son contradicteur, Gwaz-Ru lampa une longue gorgée de bière, leva son bock à leur santé et conclut :

— Ouais, ce sera comme ça et pas autrement.

Un dimanche d'octobre 1923, Gwaz-Ru monta dans le car à Waterloo – entre Briec et Quimper l'arrêt le plus proche du cabanon où il logeait depuis deux ans. Il le quittait avec le sentiment d'abandonner un refuge hors duquel il serait vulnérable. Un instant, il douta de la pertinence de sa décision. Et s'il finissait klasker-bara(11) sous les ponts de l'Odet ? Mais comme le car commençait à rouler vers la ville, il se fouetta le moral. Pourquoi paniquer ? Un boulot l'attendait à Quimper. Si jamais quelque chose tournait mal de ce côté-là, il trouverait toujours à louer ses bras chez un marchand de charbon, ou chez un marchand de vin, ou chez un marchand de sable sur le port, négoces dont il avait entendu dire qu'ils étaient florissants. Mais il n'y avait aucune raison que ça foire, dans le bâtiment. Bodiger n'était pas quelqu'un à raconter des histoires. Un gars aussi clair et net dans ses opinions politiques, aussi savant sur les Soviets, aussi déterminé à se battre pour le peuple était forcément réglo. D'ailleurs, quel intérêt aurait-il eu à mener en bateau une nouvelle recrue ? Aucun.

Gwaz-Ru descendit du car au pont Firmin, en face d'un bâtiment baroque – le théâtre – qui symbolisa à ses yeux l'exotisme de la ville. En une demi-heure de trajet, il avait franchi une distance incommensurable. D'un seul pas, chaussé des bottes de sept lieues de l'émigrant, il avait enjambé l'abîme entre la servitude moyenâgeuse et le travail choisi, qui rend libre. En principe, modéra-t-il cette assertion.

Il ajusta sur ses épaules les bretelles de son havresac de biffin, souvenir de son temps sous les drapeaux. La République lui avait bouffé deux années de sa vie, en partant il l'avait soulagée d'un brin de matériel, une paire de godasses, un gilet de corps et ce sac où il avait fourré tout son bien, c'est-à-dire peu de chose : le rasoir et le blaireau de son père, un couteau, un caleçon court et un caleçon long, une veste et un pantalon de bleu de chauffe, une casquette neuve, trois paires de chaussettes, une gamelle et sa bouteille fétiche, en verre épais et à bouchon métallique, dont le goulot s'ajustait à ses lèvres comme l'embouchure d'un clairon. Rempli de vin, c'était sa ration de la journée, son kil de rouge parfaitement hermétique, qui ne

risquait pas de goûter sur ses affaires. À la minute présente, la bouteille était vide. Gwaz-Ru ne la remplissait que lorsqu'il travaillait.

La ville, qu'il avait fréquentée pendant ses classes avant d'aller s'emmouscailler au Mans pendant vingt et un mois, ne lui était pas totalement inconnue. Pourtant, il eut l'impression d'y faire ses premiers pas. Quand on est troufion, une ville n'est qu'un décor à l'extérieur de la caserne. Vous êtes autorisé à arpenter ses rues, à boire un coup dans ses bistrots, à taquiner ses filles, mais elle vous tient à distance. Si vous voulez la serrer d'un peu près, elle referme ses volets. Même si vous êtes un gars du pays, né dans les champs à une heure de marche de la caserne, l'uniforme vous transforme en épouvantail.

Ce jour-là, Quimper lui présenta un visage avenant. Il était en civil et il était venu pour s'y installer : la belle se laissa embrasser sur les deux joues et Gwaz-Ru s'abstint de critiquer ses beaux atours, la tiare de granit de sa cathédrale, la rivière et les passerelles privées des hôtels particuliers qu'il n'était pas question, pour l'heure, de songer à incendier ou à transformer en maisons du peuple. À l'égard de la ville qui l'accueillait, Gwaz-Ru était pétri de bonnes intentions.

En avance sur l'heure du rendez-vous fixé par Bodiger au confluent du Stéir et de l'Odet, il urina dans l'édicule du pont Pissette, voluptueusement, comme un richard pisse de sa fenêtre sur la tête de ses larbins. Il s'appuya à la rambarde. La marée montait, des poissons marsouinaient, des gamins en culottes courtes pêchaient du débarcadère, là où se mélangeaient les eaux des deux rivières, un tourbillon qui devait être bon pour la truite de mer et le saumon. Gwaz-Ru n'y connaissait rien, à la vraie pêche à la ligne. Tout ce qu'il avait appris, c'était comment barrer un ruisseau et balancer sur le pré les truites frétilantes. Il songea que tout n'était pas mauvais, à la campagne. Le malheur venait des vampires qui s'en mettaient plein les poches et ne laissaient aux pauvres que des miettes à picorer sous leur table. Il se sentit de nouveau hargneux et mécontent de l'être. Ah qu'ils devaient être heureux, les gens qui n'avaient pas de telles pensées dans le crâne, paisibles comme des bœufs, idiots comme de la volaille, décervelés comme des adoreurs de statues. Lui était né avec la rage au cœur, au ventre, au cerveau. Bénédiction ou malédiction ? C'était comme ça. Il fallait faire avec.

On tapa sur son épaule, il se retourna, prêt à rembarrer l'importun. C'était Bodiger.

- Holà ! Mais c'est qu'il mordrait ! Tu pensais à quoi ?
- Aux truites du ruisseau de Penity.
- La campagne te manque déjà ?
- Non, elle ne me manquera plus jamais.
- Il n'y aurait pas de mal à ça, tu sais. Personne ne te demande

d'oublier tes racines.

— Les racines des dents pourries, on les arrache.

— Un petit coup de bourdon, hein ? Normal, quand on change de vie. Viens, allons boire un pot, et après on ira t'installer dans ta piaule.

— C'est loin d'ici ?

— Non, à deux pas du centre.

Ils burent un bock au Grand Café de Bretagne. Banquettes en cuir, dessus de tables en marbre, tireuses de bière en laiton : Gwaz-Ru admira le décor.

— C'est chic.

— La brasserie d'à côté, l'Epée, est encore plus chic, mais pas pour les prolos. C'est le fief de la réaction. Ici, au Bretagne, tu pourras venir danser. On s'y frotte un peu trop au goût des curés. Et puis il y a l'élection des reines, en costume breton. Marcel Cachin m'a dit qu'il aimerait bien y venir un jour.

— Tu le connais ?

— Un peu. Je l'ai rencontré une fois à Paris. Entre Bretons on s'est compris. Tu sais qu'il est de Paimpol ? Il est à fond pour la Bretagne. Il parle de créer une association des Bretons émancipés.

— Qu'est-ce que ça veut dire, émancipés ?

— Libérés de la calotte et des patrons.

— Alors c'est bien.

— Et comment ! On adhérera.

Gwaz-Ru voulut remettre la tournée, Bodiger refusa.

— Garde tes sous. Au fait, tu as de quoi tenir jusqu'à ta première paie ?

— Sauf si la vie est hors de prix à Quimper.

— Si tu es à court, tu n'auras qu'à me dire. Le syndicat te fera une avance.

— Je ne suis pas syndiqué.

— Tu le seras dès demain. À moins que tu n'y voies un inconvénient.

— Ben non, maugréa Gwaz-Ru.

Il n'aimait pas trop qu'on l'entortille sans qu'il ait son mot à dire.

Ils retournèrent jusqu'au pont Pissette, tournèrent à droite, longèrent le Stéir où des truites blanches chassaient parmi les bancs de mulets, traversèrent la place Terre-au-Duc, puis le pont Médard et là, laissant la rue Kéréon à leur droite, ils continuèrent à remonter la rivière en direction d'un bâtiment industriel.

— La glacière, dit Bodiger. On est presque arrivés.

Au-delà s'élevaient de grandes maisons étroites, hautes de quatre et cinq étages. Celle où allait demeurer Gwaz-Ru était au bout de la

rangée. Visiblement, ce n'était pas un repaire de rupins. Du linge de nourrisson séchait à la plupart des fenêtres, le jardin de devant était à l'abandon, avec pour seule décoration une vieille lessiveuse où végétait un géranium rabougri parmi les pissenlits. Bodiger poussa le portillon du jardinet, puis la porte d'entrée de la maison, sans sonner ni frapper.

— Venelle du Moulin-au-Duc, une belle adresse, non ? La bicoque est divisée en meublés. Tu auras de la compagnie, mais tu seras peinard. Ta piaule est là-haut, sous les toits. À toi la vie d'artiste, Gwaz-Ru.

La cage d'escalier était imprégnée de relents divers qui, combinés, composaient un fumet inconnu de Gwaz-Ru, habitué aux odeurs de bouse de vache, de crottin de cheval, de merde de cochon, de paille, de foin, de lait caillé et de fumier bien mûr. C'était l'haleine d'un immeuble où logeaient des nécessiteux dans des conditions précaires. Ces odeurs de lessive chaude, d'encaustique rancie, de graillon, de soupe aux choux et de vieille pisse qu'exhalaient les toilettes situées dans un recoin de chaque palier transportèrent Gwaz-Ru comme un parfum : c'était l'arôme de la terre promise, comparable, sans doute, à la puanteur d'un entrepont de navire où se tassent les émigrants, un air corrompu à vous soulever le cœur et pourtant, en même temps, l'effluve du départ et du long voyage, à vous remplir d'espérance. Ici, au lieu de sirènes de remorqueurs, de grincements de chaînes autour des cabestans, d'appels de boscos, résonnaient des éclats de voix d'hommes et de femmes, des rires d'enfants, des pleurs de bébés, et même la musique grésillante d'un poste de radio, portant Gwaz-Ru vers une exaltation quasi mystique qu'il s'en voulut d'éprouver, lui le dur à cuire.

Ils étaient parvenus sous les combles, divisés en deux logements. Une porte à gauche, une porte à droite, et entre les deux un robinet au-dessus d'une sorte de bénitier en émail.

— Ta cambuse est à droite, dit Bodiger en tirant une clé de sa poche. En face, c'est un intellectuel. Un sympathisant qui a arrêté de sympathiser. Peut-être qu'il sera un jour remplacé par une jolie fille dont le cœur est à prendre. Vous partagerez autre chose que le point d'eau. Comme tu as pu le voir, les chiottes sont sur le palier du dessous.

Il ouvrit et entra. Gwaz-Ru lui emboîta le pas après un instant d'hésitation.

— Et voilà ton palais, mon prince !

Longue d'environ six mètres sur trois de large, la portion de grenier paraissait spacieuse, pour un seul locataire, hormis qu'on ne pouvait s'y tenir debout qu'au milieu, au droit de la poutre maîtresse et à deux

pas de chaque côté, trois quand on n'était pas plus grand que Gwaz-Ru. D'un seul coup d'œil, un bourgeois soucieux de son confort aurait inventorié les défauts de la cambuse : les voliges nues et disjointes qui laissaient voir les ardoises ; le plancher brut où la brosse devait perdre son chiendent ; le pignon en pierre couvert de salpêtre ; des toiles d'araignée partout entre les pannes et les chevrons.

Dans son enfance, Gwaz-Ru n'avait connu que la promiscuité de la pièce unique et enfumée du pennti familial et de la paillasse en balle d'avoine partagée, tête-bêche, avec ses frères ; plus tard, en tant que journalier, ce fut une botte de foin dans une crèche, au-dessus des bêtes ; le premier lit dans lequel il fit de bons et de mauvais rêves fut celui de l'armée, mais, comparée au remugle d'une chambrée, l'odeur regrettée d'une étable surpassait les essences d'Arabie.

Il apprécia donc, ébloui, le luxe de son gourbi : l'espace, inespéré ; un vrai lit, avec un sommier en treillage, un matelas, un sac à viande et une couverture ; une table, deux chaises ; un réchaud à gaz ; des ustensiles de cuisine ; contre le pignon, une garde-robe en bois d'œuvre, fermée par un rideau, bricolée mais pratique, avec son étagère supérieure et son fil de fer où pendaient des portemanteaux ; enfin, merveille des merveilles, les deux lucarnes, qui se faisaient face.

Côté ouest, le regard courait sur un océan de toits parmi lesquels Gwaz-Ru essaya de situer celui de la caserne, son seul point de repère dans cette partie de la ville. Côté est, la vue aurait enrichi l'âme la plus simple du désir de se l'approprier : le courant nonchalant du Stéir, la chute au pied de la glacière, les murs de soutènement des maisons s'échelonnant le long de la rue du Pichéry, et au-delà le vieux Quimper, la prison de Mesgloaguen, le lycée et sa chapelle, les rues étroites et tortueuses qui en descendaient pour mener à la place Saint-Corentin.

— Ça te va ? demanda Bodiger.

— Mat tre(12), dit Gwaz-Ru, deux mots laconiques mais largement suffisants pour exprimer sa satisfaction.

— Installe-toi. Après, fais donc le tour du quartier. Rue de la Providence, il y a une alimentation et des bistrots. Beaucoup d'entre eux font aussi restaurant ouvrier.

— Je ne compte pas aller au restaurant.

— Pourquoi pas ? Un menu ouvrier ne te coûtera pas beaucoup plus cher que de cuisiner toi-même. Demain matin, le camion de l'entreprise passera te prendre là où on s'est retrouvés, devant le pont Pissette. À sept heures tapantes. N'oublie pas ton casse-croûte.

— Et mon kil de rouge.

— Un litre, pas plus. Le patron n'aime pas les pochetrons.

— Tu me traites de soûlard ?

— Mais non. Bon, faut que j’y aille. La clé est sur la porte. À demain, mon vieux.

Gwaz-Ru répondit en breton :

— Ken arc’hoazh(13) !

— Tu sais, dans le bâtiment on oublie vite le breton.

Bodiger disparut dans la cage d’escalier. Gwaz-Ru mit la clé à l’intérieur, ferma la porte et alla se poster tour à tour devant les deux lucarnes pour contempler la ville, la sienne, désormais.

C'était surnaturel. D'un claquement d'ailes de tapis volant, Gwaz-Ru avait été transplanté dans une Papouasie ouvrière où fourmillaient les usines.

Le matin, à l'heure où il quittait son logement, les premiers pains de glace glissaient avec fracas du toboggan de la glacière et s'étaient en crissant dans les bennes de camions qui fonçaient vers la côte les décharger dans le ventre de chalutiers. Sur la route des ports de pêche, ils croisaient des poids lourds chargés de poisson destiné à l'usine Saupiquet. Non loin de la conserverie se trouvaient deux autres établissements d'importance : l'abattoir et une fabrique de confitures. Bizarrement, au milieu de cette cité industrielle s'élevait l'immeuble austère, aux portes massives, des Filles de la Providence, un pensionnat tenu par des bonnes sœurs où vivaient presque cloîtrées, disait-on, des orphelines et des filles placées par l'État. Elles sortaient de leur geôle pour une heure ou deux, le dimanche, en uniforme et en rang, et on ne pouvait pas dire qu'il y avait de la fantaisie dans leurs coiffures ni beaucoup de sourires sur leurs lèvres.

À l'aube, sous les lucarnes de Gwaz-Ru, une nuée de travailleurs et de travailleuses, à pied ou à vélo, se déversait dans le quartier comme du grain par la trémie et s'évanouissait aussi vite que des billes d'eau renversée sur les plaques brûlantes d'un fourneau. Du fait qu'il rentrait tard le soir, après la sortie des usines, Gwaz-Ru regagnait un quartier désert et il se sentait comme l'un de ces fantômes, apparus le matin et disparus le soir.

Enfant, il avait été nourri par sa mère ; adolescent et jeune homme, par les patronnes des fermes où il était commis ; à l'armée, par la popote. Il n'avait jamais cuisiné quoi que ce soit de sa vie. Les premiers soirs de son installation à Quimper, il se fit des patates à l'eau et du jambon. Il s'essaya à frire des œufs, ce ne fut pas une réussite. Quant à se préparer une escalope de veau ou une côte de porc, cela relevait de l'utopie culinaire. Si bien que le dimanche suivant, dégouté de son ordinaire, Gwaz-Ru allongea le pas rue de la Providence, en direction de la route de Locronan. Il n'eut pas besoin d'aller bien loin : entre l'orphelinat des bonnes sœurs et l'usine Saupiquet, le café de la Lorette affichait, sous une devise cabalistique

et néanmoins de bon aloi : « À la Lorette personne ne fait grise mine », un menu ouvrier à mettre l'eau à la bouche d'un travailleur de force voué depuis le début de la semaine au régime casse-croûte le midi et patates à l'eau le soir. Hélas, il dut ravalier sa salive : le restaurant était fermé le dimanche.

Il revint le lundi soir. La vitrine étroite était trompeuse, qui correspondait aux dimensions du bistro proprement dit, d'apparence minuscule : un comptoir en zinc dont on pouvait toucher les deux bouts en écartant les bras, des bouteilles d'apéros et de sirops derrière, trois tables avec quatre chaises autour de chacune. Mais dans le fond, par une large ouverture pratiquée dans le mur et étayée d'une poutrelle en acier, on apercevait une vaste arrière-salle, gagnée sur la maison voisine, où une poignée de clients étaient attablés, solitaires à leurs tables. Des pensionnaires, apprendrait Gwaz-Ru au moment de payer, quand il s'inscrirait lui aussi sur la liste des hôtes réguliers de Marie et Jean Le Roux, alias Maë Laouen et Yann Kegin(14), les patrons du lieu.

Maë servait, Yann assurait au piano. Ils étaient tous deux à l'image de la devise de leur bouchon : gais et bien enveloppés, premiers goûteurs de leurs viandes en sauce.

Dans ses petits souliers – dame, c'était encore une autre étape à franchir que de manger seul au restaurant –, Gwaz-Ru poussa la porte, une clochette tinta, la patronne apparut de derrière le comptoir. Ses yeux pétillants, sa poitrine imposante, son sourire et son esprit de divination eurent raison de l'embarras de Gwaz-Ru.

— C'est pour manger ? demanda-t-elle, identifiant d'emblée un gars de la campagne fraîchement débarqué en ville.

— Euh, oui, si c'est possible, bafouilla Gwaz-Ru.

— Ici ou en salle avec les autres ?

— Euh, en salle.

— Le soir, il n'y a que le menu pensionnaire. Ça ira ?

— Sûrement !

— Par ici...

Gwaz-Ru s'installa à la table qu'on lui désigna. « Les autres », rien que des hommes plus âgés que lui et pour la plupart habillés comme des bureaucrates, le saluèrent d'un signe de tête courtois auquel il répondit en soulevant sa casquette. Au bout de quelques minutes, il sentit s'épanouir en lui une assurance propice à l'observation des usages en vigueur dans l'établissement. L'intrigua, à côté de la corbeille de pain et du beurrier, le litron de rouge sans étiquette – rempli au fût, se dit-il – posé d'avance sur la table. Était-il compris dans le prix ? Ne comptait-on que ce que le client avait bu ? Un convive, qui avait liquidé sa bouteille, se leva et montra du doigt celle

encore à moitié pleine d'un autre pensionnaire qui avait fini de manger et roulait sa serviette dans un rond.

— Je peux ?

Manifestement, le vin était servi à volonté. On pouvait finir le litron, ce que Gwaz-Ru décida de faire. N'importe comment, si on l'estampait, il ne reviendrait pas. Il se serait payé un bon repas et tant pis si son porte-monnaie en prenait un coup. Il n'aurait plus qu'à se serrer la ceinture pendant le reste de la semaine.

La patronne apporta une assiette de hors-d'œuvre préparée sous le signe du chiffre deux. Deux œufs mayonnaise, deux tranches d'andouille, deux rondelles de saucisson, deux tranches de museau vinaigrette. À peine Gwaz-Ru avait-il englouti la charcuterie que Mae Laouen, d'un pas dandinant d'oie de Noël, se présenta avec le plat de résistance. Gwaz-Ru appréciait cela, de n'avoir pas à réclamer, que tout vienne à la suite sans qu'on ait besoin de poireauter en regardant les mouches voler. Il écarquilla les yeux devant son assiette creuse remplie de blanquette de veau et de belles pommes de terre jaunes comme du beurre. Il planta sa fourchette dans un morceau de viande. Du veau élevé sous la mère, il fondait dans la bouche. La sauce débordait du pourtour. Il lapa le tout.

— Un peu de rabiote ? proposa Maë Laouen.

Il n'osa pas dire non, et le regretta un peu, parce qu'après il y avait fromage et dessert – un quart de camembert et un grand bol de riz au lait. Repu, il desserra sa ceinture d'un cran et, relevant la tête, s'aperçut que les habitués avaient levé le camp et qu'il ne leur avait pas souhaité le bonsoir. Acharné à se gaver, il s'était isolé du monde comme un chien occupé à ronger son os dans sa niche, qui ne reniflerait même pas l'odeur d'une chienne en chaleur passant à sa portée.

Il se leva vivement. Ce rebelle de nature, qui n'avait jamais demandé pardon à qui que ce soit, ressentit le besoin de s'excuser.

— Je suis le dernier. Je vous retarde.

— Amzer zo(15) !

Aggréablement surpris qu'on lui parlât la langue de la campagne, Gwaz-Ru répondit en breton que le cuistot avait sans doute hâte de finir sa journée et qu'il était l'heure pour tout le monde d'aller au lit.

— Rien ne presse, confirma Maë Laouen.

S'ensuivit une conversation de courtoisie. Et où Gwaz-Ru travaillait-il ? Où logeait-il ? D'où était-il ?

— De Brie ? On est presque du même pays, alors. Je suis de Pont-Coblant et Yann, mon mari, est né à Châteauneuf-du-Faou.

— Ah ben alors !

Elle appela son mari en criant à tue-tête :

— Yann ! Viens voir un peu par ici ! Le monsieur de ce soir est de Briec.

— Pas la peine de gueuler comme ça, dit Yann en sortant de sa cuisine, j'étais en train d'arriver.

Rond, coloré et jovial, Yann Kegin remplissait sa blouse de charcutier comme ses menus remplissaient la page, et les panses. Tout en s'essuyant les mains dans son tablier, il tendit un poignet velu, que Gwaz-Ru serra.

— Alors comme ça tu es de Briec ? C'est quoi ton nom ?

— Kolaz Scouarnec, mais... je suis plus connu sous le nom de Gwaz-Ru.

— Comme moi sous le nom de Yann Kegin. Gwaz-Ru, c'est à cause de tes opinions ?

— Ben ouais, concéda Gwaz-Ru après un instant d'hésitation.

Il guetta la réaction du restaurateur. Et si c'était un calotin ?

— Mat tre ! Ici tu ne seras pas dépaysé, c'est un quartier de rouges.

— Avec toutes les usines...

— Des clients qu'on apprécie. Maë Laouen et moi on n'aurait pas voulu une clientèle de pennoù-vras(16).

— C'est que chichis et compagnie, dit Maë. J'aurais été obligée de servir en tablier de dentelle.

Elle était passée derrière le comptoir, prête à servir la goutte de bienvenue que son mari ne manqua pas de proposer.

— Un pousse-café pour digérer ?

— Ce n'est pas de refus, dit Gwaz-Ru, j'ai le ventre tendu comme une vache prête à vèler.

— Ce n'était rien de plus que le menu du lundi.

— Un bon repas.

— Content qu'il t'a plu.

— Il aurait fallu être difficile.

— Cognac ou lambig ? demanda Maë.

— Lambig, dit Gwaz-Ru.

— Tu as raison, dit Yann, il a dix ans d'âge et on sait d'où il vient.

Maë s'accorda un doigt de Bénédictine. Ils trinquèrent. Yehed mat, yehed mat.

— J'ai connu des Scouarnec qui vivaient à Trois-Fontaines, poursuivit Yann Kegin.

— Nous autres on est plutôt de l'autre côté de la commune, vers Waterloo et Sainte-Cécile. Mais on n'était pas connus de grand monde. C'était la misère noire, dans la famille.

— T'inquiète pas, nous aussi on a eu du dur. Mais quand on a deux bras, deux jambes et un brin de gingin, on s'en tire.

— La preuve, vous avez monté un commerce.

— Oh ce n'est pas facile tous les jours, mais on ne se plaint pas. Et toi, qu'est-ce que tu fous en ville ?

Gwaz-Ru résuma sa rencontre avec des rouges de Briec qui l'avaient fait embaucher dans une entreprise du bâtiment.

— Il y a de l'avenir dans la construction, mais ne reste pas trop longtemps salarié. L'idéal est de se mettre à son compte. Maë et moi on a travaillé pour des patrons avant de monter notre affaire.

— Me mettre à mon compte ? Mais dans quoi ?

— Ben dans la maçonnerie, quand tu auras été formé.

— Je n'ai pas la mentalité d'un patron.

— Tu es jeune, tu as le temps de changer d'idée. Et puis être son propre patron, comme nous, ça n'a rien à voir avec les patrons d'usine. On reste des petits.

— Pas tant que ça.

— On a l'air de capitalistes, Maë et moi ?

— Ben non.

Gwaz-Ru regarda la pendule au-dessus du comptoir. Dix heures moins le quart ! D'habitude, à cette heure-là il dormait. Et s'il oubliait de se lever, demain matin ?

— Il est temps de se mettre au plume.

— Une cabane sur le chien ?

— Une rincette, alors.

Il avala le coup de lambig que Maë lui resservit et sortit son porte-monnaie.

— Bon et maintenant, combien je vous dois ?

— Le prix affiché, dit Yann Kegin.

— Et pour le vin ?

— Le vin est compris.

— Mat tre. Je peux revenir demain soir ?

— Et après-demain si tu veux.

— On a de la place pour un autre pensionnaire, dit Maë.

— Et tu paieras à la semaine. Seulement tu n'auras pas le choix du menu.

— Oh je suis sûr qu'il me plaira.

— Pour le dimanche, si ça te dit, le samedi soir tu pourras emporter une gamelle du plat du jour que tu n'auras qu'à réchauffer chez toi.

— Ma foi, quand la soupe est bonne ça ne dérange pas d'en manger deux jours de rang. Je ne ferai pas grise mine, comme c'est écrit sur vos menus. Au fait, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Une astuce, répondit Yann Kegin. À cause d'une mine de houille

qu'il y a eu dans le temps, à quelques kilomètres d'ici, près de la chapelle de la Lorette.

— Une mine de charbon ? Alors pour un peu on aurait eu des mineurs en plus des ouvriers ?

— Malheureusement il n'y avait pas grand-chose à gratter, dans cette mine. Dommage, hein ?

— Ben ouais, dommage, convint Gwaz-Ru.

Il eut du mal à s'endormir. L'ampleur des bienfaits que le sort lui avait accordés ce soir l'emplissait d'émoi. Il avait trouvé une bonne auberge où se nourrir. Il s'était fait des connaissances, et lesquelles ! Des gens de la campagne qui pourraient l'épauler en cas de soucis. Après cette semaine de soirées mélancoliques à regarder les araignées au plafond, il eut l'impression de rêver sous un ciel bleu, une pâquerette entre les dents.

Les beaux soirs qui lui étaient promis au café de la Lorette compensèrent une semaine de découragement. Le bâtiment n'était pas une sinécure et Gwaz-Ru se rendit compte qu'il n'était pas près d'apprendre le métier de maçon. Avant de lui confier un joli mur à ouvrager, Bodiger allait le cantonner au bas de l'échelle, et ce n'était pas une simple façon de parler : monter et descendre une échelle, au service des compagnons.

Dès le premier matin, Gwaz-Ru fut expédié avec une équipe de manœuvres sur un chantier à démarrer. Il s'agissait de creuser les fondations entre les ficelles tendues par le métreur. La surprise, bonne ou mauvaise, vous attendait à la descente du camion. Ce serait côté lame ou côté pointe de la pioche.

D'après les gars, les jours de bol on rencontrait de la terre et de la caillasse schisteuse mêlées, un mélange idéal qui se défonce à l'aise et malgré tout tient la tranchée sans s'effondrer. À l'inverse, si on manquait de pot, après quelques coups dans une pellicule de terre couverte de plantain maigrichon, la pioche rebondissait en vous expédiant dans les bras comme une décharge électrique : tombée sur du granit à étincelles, de vraies molaires de titans enracinées jusqu'en Australie. Pour les déloger de là, la pioche ne suffisait pas. Il fallait empoigner la masse et la barre à mine. La masse de six kilos pour casser le menhir enterré, la barre à mine pour extraire les chicots, un chantier de misère qui vous laissait raidi de partout, à vous réveiller le lendemain matin avec des manches de pelles à la place des bras et des jambes.

Le terrain mou, glaise ou terre tourbeuse, ne valait guère mieux, malgré les apparences. La pioche y entraît comme dans du beurre, mais le hic, c'était que Bodiger exigeait qu'on creuse trois ou quatre fois plus profond, parfois jusqu'à hauteur d'homme.

L'initiation de Gwaz-Ru se fit dans le roc. Il regretta la campagne.

Une fois les fondations creusées, les compagnons maçons rappliquaient pour les remplir de caillasses brutes grossièrement égalisées et combler l'espace entre elles avec de la bigaille et du mortier maigre mélangé de gravillons, que touillaient les manœuvres.

Gwaz-Ru apprit à danser le quadrille des quatre pelles. Quatre

hommes à confectionner un tas de sable, à l'écrêter, à creuser une vallée au milieu où vider les sacs de ciment, et à pelleter le tout jusqu'à obtenir un mélange gris, à écrêter lui aussi, pour vider dans cette nouvelle vallée de larmes de sueur les premiers seaux d'eau, et retourner et retourner encore, et rajouter de l'eau, et plus le mortier devenait humide et plus la pelle s'alourdissait, qu'il fallait bientôt soulever en appuyant le manche sur une cuisse, et elle pesait encore plus lourd, et elle raclait durement le sol quand c'était du mortier de fondations, mélangé de gravillons.

Un compagnon venait examiner le résultat. Rarement il le trouvait à son goût. Trop humide, il fallait rajouter sable et ciment et recommencer à touiller. Trop sec, il fallait rajouter de l'eau, et rebelote. Enfin, un fiérot de compagnon, pour affirmer sa supériorité sur les manœuvres, bénissait le tas : de façon symbolique, du bout des doigts trempés dans le seau, quelques gouttes semées à la volée, une onction ; ou bien, si ce con-là avait décidé de vous faire chier, il y allait gaiement. Alors là, Gwaz-Ru, qui pendant un temps de latence avait prudemment fermé sa gueule d'arpète, explosait : « Hé ! Ho ! Ça suffit comme ça, ta bénédiction ! On ne va pas le retourner toute la journée, ton tas de merde ! »

Le mortier était pelleté sur les bards et les bards bennés dans les fondations. À fleur de terre, le rectangle ou le carré était dessiné, la construction proprement dite pouvait commencer. Les manœuvres reprenaient leur travail de larbin : approvisionner les compagnons en mortier et en moellons choisis. Gwaz-Ru apprit qu'un caillou avait un ventre et un dos. Il apprit à reconnaître les mal foutus, les informes, les friables, juste bons pour les fondations.

Les murs du premier niveau s'élevaient, plus ou moins vite selon le résultat à obtenir. Si les murs devaient être enduits, les maçons ne se cassaient pas trop la nénette ; si la pierre, par extraordinaire, devait rester apparente – peu nombreux étaient les clients qui pouvaient se permettre ce luxe –, les massettes et les marteaux à pointe entraient en action. Les maçons se faisaient sculpteurs et les manœuvres préparateurs en pierre de taille.

Lorsque le mur arrivait à hauteur de poitrail de maçon, on disposait des planches sur des briques, et puis un beau jour il fallait échafauder avec les écoperches.

À ce moment-là, la métaphore du « bas de l'échelle » se concrétisait. Si Gwaz-Ru en gravissait les barreaux, c'était pour redescendre aussitôt. Les compagnons trônaient là-haut à maçonner, Gwaz-Ru montait leur livrer moellons et mortier. Dans l'oiseau qu'il avait dans le dos on ne pouvait pas mettre grand-chose à la fois, quelques grosses pierres, un seau de mortier. À la fin de la journée, Gwaz-Ru était moulu, vanné, crevé.

Dans le bâtiment, il y avait donc bel et bien des gars d'en haut et des gars d'en bas. Les camarades syndiqués n'étaient pas tous égaux, loin de là. Gwaz-Ru sut d'emblée qu'il lui faudrait attendre son tour de s'élever en haut de l'échelle pour y rester, tandis que des grouillots lui monteraient son matériel.

Exigeant à l'égard de ses ouvriers, Stervinou, l'entrepreneur, ne l'était pas moins à l'égard de lui-même. Levé à l'aube, il accueillait les équipes avec en main les ordres du jour écrits, que les contremaîtres avaient intérêt à suivre à la lettre s'ils voulaient garder leur grade. Le matin il restait au bureau, à traiter sa paperasse, devis, factures, comptabilité. Dans l'après-midi, il se pointait dans sa camionnette, inspectait les chantiers les uns après les autres, constatait l'avancement du boulot, en cas de retard pour cause d'imprévu allait en bagnole prélever des renforts sur un chantier en avance, ou bien prenait le volant d'un camion et se rendait « au dépôt », le vaste hangar de l'entreprise jouxtant sa maison, chercher les matériaux ou un complément de matériel qui faisaient défaut – et le contremaître ayant failli dans ses calculs se faisait incendier. Le soir, Stervinou réunissait tout le monde pour un point complet à partir duquel il rédigeait ses fiches pour le lendemain. On racontait que parfois, à la nuit tombée, il se rendait sur des chantiers vérifier, à la lumière d'une lampe de poche, que les contremaîtres ne lui avaient pas raconté de craques, et contrôler au passage qu'aucun outil ne traînait.

Sa moralité en affaires était conforme à ses convictions socialistes. Il respectait le petit peuple de sa clientèle. Il construisait des maisons solides dont il ne faisait pas payer les plans-types. Si le maître d'ouvrage était bricoleur ou avait des copains bricoleurs, lui, Stervinou, en qualité de maître d'œuvre, lui laissait volontiers une partie des travaux. Ainsi Gwaz-Ru et ses collègues manœuvres avaient-ils de temps en temps le bonheur de voir des brigades de cheminots, de gaziers ou d'électriciens se taper le creusement de fondations dans le roc, ou manier le pinceau pour passer au Crésyl, ce produit puant qui vous empoisonnait les bronches, les têtes de poutre à incruster dans les murs.

Pour la charpente, les menuiseries extérieures et la couverture, Stervinou était en cheville avec des tâcherons de confiance. La maison était livrée hors d'eau et hors d'air. Ensuite, à l'intérieur, c'était au client de l'achever selon ses moyens. Des étages restaient bruts de moellons pendant des années ; les familles occupaient deux ou trois pièces, dans l'attente de pouvoir aménager le reste.

Stervinou n'était pas chien : il accordait des délais de paiement et jamais ne mettait le couteau sous la gorge à quiconque. En quelque sorte, il jouait aussi le rôle d'un banquier qui prêtait sans intérêts.

Pour toutes ces raisons, on était fier de travailler pour ce type-là.

Gwaz-Ru les admettait, toutes ces raisons de filer doux devant ce saint homme, mais il y en avait une pour laquelle il lui tirait vraiment sa casquette de maçon. Un point de détail, dont seul un rural fraîchement débarqué en ville pouvait remarquer l'importance. Tout bête, mais encore fallait-il y penser. Stervinou était l'inventeur d'un système de récupération des eaux pluviales. Compris dans le prix de la maison, sur tous ses plans-types figurait dans la cave un lavoir en béton banché, alimenté par une gouttière intérieure branchée sur celles du toit. C'était autant de moins d'eau de la ville à payer, et les ménagères faisaient leur lessive à l'abri, aux yeux de Gwaz-Ru un progrès inouï, comparé à la vie des femmes de la campagne qui souvent devaient pousser leur brouette jusqu'à une pierre plate au bord d'un ruisseau perdu dans la nature.

Le sentiment de Gwaz-Ru était donc mitigé : un bon patron, mais un boulot de forçat. Ce qui le turlupinait vraiment, c'était l'attitude de Bodiger à son égard. Adieu le camarade de comptoir du café des Grillons de Briec. Le contremaître le traitait comme le dernier des sous-fifres. On aurait dit qu'il ne le connaissait plus. Pourtant, Gwaz-Ru lui avait obéi en adhérant à la CGTU. Quelle différence avec la CGT ? lui avait-il demandé. Bodiger lui avait répondu :

« T'occupe... Pour l'instant, ces trucs-là te dépassent. Il faut juste que tu saches que les socialistes finiront par nous faire un petit dans le dos. Nous, on ira jusqu'au bout. Mais nous autres, ouvriers des petites entreprises ; on ne peut pas la ramener comme les cheminots. En attendant, c'est l'entente cordiale avec le patron. Alors, pas de vagues. On fait le mort, notre tour viendra. »

Pour Gwaz-Ru, c'était du chinois. Il subissait donc, à tous points de vue. Il le fallait bien, puisqu'il avait choisi la ville contre la campagne. Il s'exhortait à la patience : « Si t'as signé, c'est pour en baver ! Si t'avais remplié dans l'armée, à l'heure qu'il est tu serais à Biribi, à casser les cailloux sur une route pour que les colons s'y promènent en Cadillac. »

Quelques semaines plus tard, un dimanche soir, alors que Gwaz-Ru sauçait sa gamelle de pot-au-feu rapporté la veille du café de la Lorette, on toqua à sa porte. Timidement, estima-t-il. Sûr que ce n'était pas Bodiger, ni un de ses compères terrassiers. Une femme ? Non, un type de son âge, en veston et cravate, plus grand que lui mais pas bien gras, et le teint pâlichon d'un gars qui ne gagne pas son pain au soleil. Ses cheveux longs peignés en arrière dégageaient un large front de penseur précocement plissé par les soucis.

— Je suis votre voisin, dit-il en remontant du bout de l'index ses lunettes qui lui tombaient sur le nez. Nous n'avons pas eu l'occasion de nous croiser.

— Je démarre de bonne heure le matin.

— Oui, plus tôt que moi.

— Et en semaine je rentre assez tard le soir.

— Je vous entends.

— Je fais trop de bruit ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Pas au point d'être réveillé, quand même ? insista Gwaz-Ru.

— Aucun risque. Je veille très tard, à préparer mes cours et à corriger des copies.

— Ah ? Tu es maître d'école ? s'étonna Gwaz-Ru.

— Professeur.

— Et de quoi ?

— De philosophie, répondit le voisin avec une espèce de sourire d'excuse.

Avec un air à se foutre de lui-même, il montra une bouffarde longue et mince bourrée de tabac et une boîte d'allumettes qu'il secoua et qui ne fit pas de bruit.

— La philosophie vous éloigne du concret... Est-ce que je pourrais vous emprunter quelques allumettes ?

— Ho ! Ho ! Ho ! M'est avis que tu es un petit fumeur, se moqua Gwaz-Ru, parce qu'un vrai fumeur ne se laisse jamais prendre à court de feu. Entre donc, on va t'en trouver, des allumettes. Tu as fini de bouffer ?

— Oui, j'ai dîné.

— Alors on va boire un coup de rouge. Tu connais le dicton ?
Goude ar soubenn un bann gwin a dalv louzoù ar medisin.

— Ce qui veut dire ?

— Après la soupe un coup de vin vaut les médicaments du médecin.

— À condition de ne pas en abuser.

— Je suis d'accord avec toi. Mon père disait toujours qu'à la naissance le bon Dieu donne à chacun une quantité à boire. Celui qui tire trop vite dessus ne va pas bien loin.

Le professeur de philosophie entra et considéra la piaule.

— Pas mieux que la mienne, dit-il. On va geler, cet hiver.

— Ah ça, il faudra aller au lit tout habillé !

Gwaz-Ru poussa vers lui sa boîte d'allumettes familiale et lui dit de remplir la sienne. Puis il se roula une cigarette, qu'il alluma à la flamme de son briquet tempête.

— Tu vois, tu devrais avoir un briquet.

— Vous n'oubliez jamais d'y mettre de l'essence ?

— Tu oublies ta tête après toi quand tu vas au boulot ?

— Ce serait embêtant, pour un intellectuel.

Ils trinquèrent. Le professeur se mit à tirer sur sa pipe avec délectation. Il semblait avoir perdu sa langue, envolée avec les nuages de fumée qui se faufilaient entre les voliges du plafond. Gwaz-Ru le secoua d'une question à ouvrir les tiroirs d'une conversation digne de deux bonshommes assis de chaque côté d'une table à siroter un verre de vin.

— Alors comme ça tu n'es pas de chez nous puisque tu ne connais pas le breton ?

— Je suis normand. Natif de Coutances, dans la Manche.

— Et c'est quoi, ton petit nom ?

— Vincent. Et vous ?

— Dis-moi tu.

— D'accord. Et toi ?

— Moi c'est Nicolas, en breton Kolaz, mais tout le monde m'appelle Gwaz-Ru.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Le rouge.

— Il y a une raison particulière à ce surnom ?

Gwaz-Ru se sentit honoré que le professeur le jugeât capable de comprendre des questions enrubannées.

— J'ai une tête de pioche ! se bidonna-t-il. Je suis têtue comme un bélier.

— Sur quels chapitres ?

Chapitres ? Le professeur simplifia :

— Contre quoi t'entêtes-tu ?

— Contre les patrons ! Contre les curés !

Le professeur se dérida.

— Ah ! Ah ! Tu es socialiste ?

— Pire que ça ! Communiste !

Le professeur fronça les sourcils.

— Pourquoi pas ? dit-il en ayant l'air de se poser la question à lui-même. Pourquoi ne serait-on pas communiste ? Et pourquoi le serait-on ? Tu as lu Marx ?

— Je n'ai pas le temps de lire.

— Je suis plutôt d'accord avec le concept valeur-travail de Marx. Ils te l'ont expliqué ?

— Il faut que je te prévienne que je n'ai été que deux ans à la petite école.

— Le concept valeur-travail n'est pas difficile à comprendre. Marx démontre que la richesse est créée par un seul facteur, le travail humain. Dans le système capitaliste, les détenteurs du capital, autrement dit les patrons, font travailler leurs salariés un maximum et les paient un minimum. Juste de quoi se nourrir et s'habiller tant bien que mal. Et ils empochent le reste, ce que Marx appelle la plus-value. Supprimons les patrons, collectivisons les moyens de production, et les salariés se partageront cette plus-value. Ils seront mieux payés et travailleront moins.

— Tu parles pour la ville. Mais à la campagne, d'où je viens ?

— Selon Marx, la nature n'appartient à personne. Il suggère de collectiviser la terre.

— Je suis d'accord avec tout ça.

— Qui ne le serait pas ? Le marxisme, dans son achèvement, est l'avènement d'une société idéale. Mais entre-temps ? La dictature du prolétariat ? Pendant combien de temps ? Les idées de Lénine et de Trotski ? Et Staline ? Remplacer une classe de privilégiés par une nouvelle élite autoproclamée ? Tu n'as pas l'impression d'être embrigadé ?

— Embrigadé ?

— Qu'on décide à ta place.

— Oh que si ! s'exclama Gwaz-Ru en songeant à Bodiger. Mais c'est pour mon bien, rectifia-t-il. Ils m'ont dégotté un boulot et un logement.

— Pour mieux te ficeler. Ils sont très organisés et là est le danger, de mon point de vue. Méfie-toi d'eux.

Gwaz-Ru prit la mouche.

— Tu es pour les patrons, alors ?

— Non, car le capitalisme engendre trop d'injustice. Mais je ne suis pas non plus un adepte du stalinisme.

— Tu n'es pour personne, alors ?

— J'observe.

— Mais on ne peut pas rester les bras croisés !

— Ah ! L'intellectuel peut-il être un homme d'action ? Grave question !

— Toi aussi, tu es exploité comme nous autres. Regarde dans quel gourbi tu vis.

— Le problème se pose différemment. L'État me paie pour enseigner la philosophie, c'est-à-dire la sagesse et l'art de critiquer.

— Et ça mène à quoi, si on n'en fait rien ?

— À garder son libre arbitre. À s'engager ou à ne pas s'engager en connaissance de cause. À ne pas se laisser mener par le bout du nez.

— Dis donc ! Tu crois qu'on me mène par le bout du nez, moi ?

— Pas du tout. Je sens en toi une bonne graine de philosophe.

— Tu rigoles ? Un philosophe, quelqu'un comme moi qui sait à peine lire et écrire ?

— Cela n'a rien à voir avec l'instruction. La philosophie, c'est une tournure d'esprit. Tu la possèdes.

Gwaz-Ru le gratifia d'un regard en coin et d'un sourire goguenard.

— Tu n'es pas en train de me bourrer le mou ?

— Je te dis les choses telles que je les pense.

Flatté d'être traité d'égal à égal par un professeur, Gwaz-Ru désirait y croire, mais il voulait une parole de plus, comme un sceau au bas d'un diplôme, un certificat d'intelligence.

— Sûr et certain ?

— Juré !

— Eh ben, j'aurai au moins appris quelque chose ce soir, qu'on peut être philosophe sans le savoir.

— On en reparlera. Ça me fera plaisir qu'on bavarde ensemble.

— Tu m'instruiras ?

— On s'instruira mutuellement.

— Je n'y connais rien à rien, moi.

— Allons... Tu as une expérience de la vraie vie que je n'ai pas.

— Tu es un drôle de professeur, toi, dit Gwaz-Ru, ému.

Ce type si frêle, qu'il aurait pu étouffer d'une accolade virile, lui retournait quelque chose à l'intérieur, avec sa poitrine creuse et ses yeux cernés. Gwaz-Ru n'avait jamais eu d'amis, à peine des copains,

des compétiteurs, des fiers-à-bras qui n'avaient qu'une obsession, se mesurer aux autres – en force et en vitesse d'exécution, pendant les foins, les moissons, la corvée de fumier, sans penser, ces rois des couillons, qu'ils bossaient pour un patron. Ce professeur n'avait pas essayé de lui en mettre plein la vue. C'était une chance de l'avoir rencontré. Il avait soif de son savoir, de ses mots savants, de ses lumières. Soudain, en serrant dans sa pogne les doigts fins du lettré, il eut peur que cette rencontre n'ait pas de lendemain.

— Tu prépares ton manger tout seul tous les jours ? demanda-t-il de but en blanc.

— Le soir, oui. Le midi, je déjeune au lycée avec les pensionnaires.

— Oh ! Oh ! Oh ! Moi aussi je suis pensionnaire. Je me suis dégotté un restaurant à deux pas d'ici, rue de la Providence, à côté de la conserverie.

Gwaz-Ru vanta la table d'hôtes de Yann Kegin et de Maë Laouen, les menus variés à trois plats, le rabiote à volonté, la gamelle à emporter le samedi soir, le prix d'ami à la semaine.

— C'est gueuleton tous les soirs. Tu devrais essayer.

— Je ne suis pas un gros mangeur.

— Pourtant, m'est avis que ça ne te ferait pas de mal de te remplumer. Tu es maigre comme un coucou. Et il n'y a pas que le corps, la cervelle aussi réclame son carburant.

— Le service est rapide ?

— Tu bouffes avec un lance-pierre ?

— Je te l'ai dit, je travaille après dîner.

— Fais gaffe à ne pas attraper une hernie des méninges... Avec Maë Laouen tu ne poireautes jamais après la suite. Tu seras de retour à l'heure qu'il te plaira. Et d'ailleurs, moi non plus je ne traîne pas. J'ai besoin de mes huit heures de sommeil pour être d'attaque sur le pont à l'aube. Le samedi soir, je ne dis pas... On peut prendre son temps, faire honneur au pousse-café offert par la maison. À moins que tu n'aïlles à la messe de sept heures le dimanche matin...

— Eh bien, écoute... D'accord, essayons ton auberge.

— Je passe te prendre demain soir. Autant commencer la semaine. Si ça te plaît tu la finiras et tu n'auras pas besoin de sortir tes sous avant samedi.

Le professeur éclata de rire.

— Ta logique est implacable.

— Me soûle pas de grands mots.

Ils se serrèrent la main une seconde fois. Ces deux êtres, rétifs à une véritable proximité avec les autres, se séparèrent à regret.

Les bistrotiers se montrèrent très honorés de la présence de Vincent et le déclarèrent sans ambages. C'était bien la première fois qu'ils recevaient un professeur de philosophie dans leur établissement. Dès le lundi soir, il prit pension et reçut son rond de serviette en bois verni à déposer en partant dans la bourriche posée sur le plateau de la crédence, près de la corbeille à fruits.

Pendant quelques jours Maë Laouen fit des chastroù(17) que le nouveau client ne demandait pas, comme par exemple changer les couverts pour la viande quand il y avait eu du poisson froid pour hors-d'œuvre. Professionnalisme oblige, elle s'inquiéta de la qualité de sa cuisine, puis des goûts du lettré, en débarrassant ses assiettes non saucées. Mais très vite tout le monde fut à tu et à toi. Bientôt maternelle à l'égard du jeune homme au teint pâle, Maë Laouen le tançait : elle ne tolérerait pas de restant dans ses assiettées : « C'est pas bon ? – Si, c'est très bon, mais je ne peux pas avaler de telles quantités. Tu sais, Maë, je ne travaille pas dans le bâtiment. – À ton âge il faut manger ! Regarde donc la petite mine que tu as ! – Et à la Lorette personne ne fait grise mine ! rigolait Gwaz-Ru. – Parfaitement ! Il vaut mieux faire envie que pitié ! »

À défaut de pouvoir punir ce grand gamin s'il ne finissait pas sa soupe, Maë Laouen et Yann Kegin le gâtaient en cuisinant ses plats préférés. Quant à Gwaz-Ru, c'était peu dire qu'il était fier de dîner chaque soir en face d'un professeur de philosophie que la modestie du lieu rendait disert et enjoué, comme si ce bain de simplicité chassait de son veston la poussière du lycée.

En quelques jours, de part et d'autre de la toile cirée fleurie, une sympathie retenue s'établit entre les deux jeunes hommes, supérieure à la camaraderie des chantiers, chamailleuse et blagueuse, le plus souvent grossière et vulgaire, tournant autour du sexe et des nécessités corporelles – par exemple, antienne matinale, le cul à l'air dans une tranchée, chier dur ou chier mou et répondre aux questions graveleuses sur la consistance et l'odeur de ses étrons –, qu'un maçon n'aurait su évoquer devant un grand intellectuel. Ce n'était pas non plus cette amitié idéale, terreau des confidences intimes où s'entrecroisent les états d'âme. Vincent distillait les siens à travers ses cours de philosophie. Car il s'agissait bien de cela, chaque soir, au café de la Lorette et sur le chemin du retour venelle du Moulin-au-Duc : pour répondre à la curiosité pressante de l'élève, vulgariser des notions élémentaires d'acquisition de la connaissance par la raison.

— Mais je comprends ! s'exclamait Gwaz-Ru.

— Bien sûr. Ton goût pour la critique et la contestation, ce n'est rien d'autre que chercher une raison à chaque chose.

Aussitôt Gwaz-Ru réclamait des extra de concepts :

— Et les religions, d'où elles viennent ? Et Adam et Ève ? L'homme descend du singe oui ou merde ?

— Évolutionnisme contre créationnisme ? Parlons-en.

Maë Laouen, qui surprenait des bribes de ces conversations savantes, n'en revenait pas que Gwaz-Ru paraisse si intéressé par les discours du professeur. C'étaient vraiment des pensionnaires à part.

— Et Jésus-Christ, il a existé ?

— Oui, en tant que simple échantillon de l'humanité, légèrement illuminé et capable de convaincre les foules. Dans *La Vie de Jésus*, d'Ernest Renan...

— Qui c'est ?

— Un philosophe breton, né à Tréguier.

— Un pays de Marcel Cachin, alors ? Il est né à Paimpol.

— Ah ? Je l'ignorais.

Ils revenaient sur le marxisme-léninisme, Vincent abordait l'anarchisme, les thèses de Proudhon, Kropotkine, Bakounine...

— Ouais, ce n'est pas con.

— Je me doutais que ça te plairait. Au fond de toi, tu es plus anarchiste que communiste.

— Mais tu m'as dit que j'étais philosophe !

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Et toi, tu es anarchiste ?

— En tant que philosophe.

— Ho ! Arrête ! Je ne sais plus où j'en suis, moi !

Le samedi soir, ils emportèrent chacun une gamelle de civet de lapin et dînèrent ensemble le dimanche soir dans la chambre de Vincent. Gwaz-Ru apporta une bouteille de vin dont il but les trois quarts. Le quart de Vincent suffit à l'enivrer. Il avait les yeux brillants et semblait décidé à rigoler.

— Et la mort, Gwaz-Ru ? On n'a pas encore abordé la question.

— Ce n'est pas très gai de calancher, surtout quand on pense qu'il n'y a rien après.

— Au contraire. La mort est réjouissante.

— Là, tu déconnes.

— Pas du tout. Tu devrais y avoir pensé tout seul, toi le contestataire. La mort est la seule liberté dont dispose l'homme face aux dieux.

— Merci bien ! Si tous les macchabées de 14-18 t'entendaient.

— Je parle de la mort volontaire.

— De ceux qui se portaient volontaires pour monter à l'assaut ? Il fallait être bien con.

— Mais non...

— Quoi, il ne fallait pas être con ?

— Mais si...

Le professeur eut un geste irrité. Le vin, sans doute, lui était monté au cerveau.

— Tu fais l'âne pour avoir du son ? Je te parle de la mort qu'on se donne. Le suicide, Gwaz-Ru, est la preuve irréfutable de la liberté de l'homme.

— Quoi, tu veux dire...

— Je veux dire que l'homme qui choisit le moment de sa mort prouve qu'il est plus fort que Dieu.

— Pas besoin d'aller jusque-là.

— Non, bien sûr, concéda Vincent. Mais ça mérite qu'on y réfléchisse.

— C'est tout réfléchi !

— Alors parlons de la vie avant la vie. Avant qu'on sorte du ventre de notre mère. Le fœtus est-il déjà un roseau pensant ou bien...

— Tu as bu trop de pinard.

— Boire de l'eau n'est pas recommandé. Tu sais pourquoi ? Parce que les poissons pissent et chient dedans ! s'écria Vincent dans un grand rire forcé.

— Ben toi alors ! Qu'est-ce qui t'arrive ? dit Gwaz-Ru, sidéré par la grossièreté de son professeur de philosophie.

— Je suis heureux, Gwaz-Ru, formidablement heureux.

— Eh ben on ne dirait pas !

— D'ailleurs, je vais le noter.

À tout bout de champ pendant leurs conversations, Vincent tirait un calepin de sa poche et écrivait des choses dedans avec un bout de crayon. Jusqu'à présent, Gwaz-Ru avait refréné sa curiosité. Le moment était propice, il osa poser la question qui le turlupinait.

— C'est quoi ce carnet ?

— Mon journal de bord. Mon journal des marges de la vie.

Il nota quelques mots, referma le calepin et glissa le bout de crayon dans deux anneaux sur la tranche.

— Qu'est-ce que t'as écrit ?

— Tss ! Tss ! Tss ! C'est un journal intime.

— Tu peux bien me le dire.

— Gwaz-Ru bonheur, Gwaz-Ru sauveur... Qu'en penses-tu ?

— Tu es en train d'écrire un livre sur moi ?

— Ne sois pas vaniteux. Ce ne sont que des notes. Sur toi, sur moi, sur nous. Des commentaires sur le gai savoir. *Le Gai Savoir* est une

œuvre de Nietzsche...

— C'est qui encore, celui-là ?

— Un poète et philosophe allemand. On prétend qu'il était fou.

— Alors il n'y a pas que toi qui dérailles.

— Certes non. Toi aussi.

— Comment ça ?

— Ne t'échines-tu pas à sortir des rails sur lesquels on a installé ton berceau à ta naissance ?

Gwaz-Ru réfléchit longuement, guetté au virage de ses pensées par le regard narquois de Vincent.

— Me fixe pas comme ça !

— Réponds !

— Faire son chemin en dehors de la route, ce n'est pas pareil que dérailler.

— Bravo ! Bon, sur ces bonnes paroles, et si on allait se coucher ?

— Ouais, ça vaut mieux, maugréa Gwaz-Ru. À force de m'embobiner, tu me chamboules la cafetière.

— Demain nous parlerons de l'art. Sous toutes ses formes. Et puis un de ces jours nous parlerons d'une notion beaucoup plus compliquée : l'acte gratuit.

— Gratuit ? Qu'on ne fait pas payer ?

— Un acte inutile.

— À quoi ça peut servir, de faire quelque chose qui ne sert à rien ?

— Nous nous poserons la question et nous y répondrons, mon cher Gwaz-Ru.

— Pour ma part, c'est déjà tout répondu.

Au bout d'un mois de dîners pris en commun, l'amitié entre Gwaz-Ru et Vincent devint légèrement orageuse. Certains soirs, le maçon se rebiffait, désarçonné par l'humour de plus en plus noir du professeur. Il déclarait en avoir assez des leçons de philosophie.

— Qu'est-ce que tu as donc dans le derrière ? Tu n'es plus le même qu'au début.

Vincent souriait dans sa serviette.

— On se révolte ? Question primordiale et nietzschéenne : fait-on la révolution pour prendre le pouvoir ?

— Mange et ferme ton clapet !

— Ouvre le tien, toi. Parle-moi de ton Bodiger, de ton parti, de ton syndicat.

— Par moments j'ai l'impression que tu me sucas la moelle.

— La substantifique moelle de ton militantisme.

— Il n'y a vraiment plus rien à tirer de toi !

Vincent prenait un air de bébé pleurnichard et suppliait Gwaz-Ru :

— Je t'en prie, je suis sérieux. Les communistes pensent-ils arriver bientôt au pouvoir ?

Gwaz-Ru haussait les épaules.

— Je m'en fous. Le Bodiger, je me demande des fois si c'est son cul ou sa bouche qui me cause.

— Le philosophe a besoin de métaphores. Confusion des orifices... À méditer...

— Tu deviens vraiment tartignolle.

L'image que Gwaz-Ru s'était faite de Vincent se brouillait. Destabilisé et irrité par ces complications, il commença à envisager de clore leur relation. Quand un chien devient dingo, on s'en sépare ou on lui file un bouillon d'onze heures. Seulement voilà, Vincent était son voisin, il l'avait introduit au café de la Lorette, ils avaient pris des habitudes, ce ne serait pas si facile que cela de lui dire ses quatre vérités. Envoyer aux pelotes un ami avec qui on a échangé autant d'idées fertiles, simplement parce qu'on ne le comprend plus, n'est-ce pas une forme de trahison sans cause ?

Un événement d'importance allait permettre au maçon de prendre ses distances avec le philosophe, sans heurt ni fâcherie.

Au café de la Lorette, vers la fin du printemps suivant, Gwaz-Ru rencontra la femme de sa vie.

Maë Laouen avait regroupé ses pensionnaires autour d'une même table près de la cuisine. Toutes les autres avaient été mises bout à bout et doublées de plateaux sur tréteaux en lignes parallèles, sans beaucoup d'espace entre les bancs, presque à touche-touche. En guise de couvert minimal étaient alignés des verres et des couteaux, orphelins des assiettes qui auraient dû aller avec.

— Ma(18) ! Quelque chose se prépare ici ! dit Gwaz-Ru en s'asseyant.

Le philosophe, mal luné, marmonna qu'il espérait pouvoir dîner en paix avant que la foule attendue n'envahisse la salle. Les vieux pensionnaires ne paraissaient pas intrigués.

— La saison du germon a commencé chez Saupiquet, annonça l'un d'eux.

— Ah bon ? Mat tre, dit Gwaz-Ru comme s'il savait à quoi s'en tenir alors qu'il ignorait le mot « germon », aussi bien que l'odeur de cale de thonier à laquelle il était associé.

À l'instant où la clochette de l'entrée se mit à tinter sans vouloir s'arrêter, parvint aux narines des pensionnaires l'odeur de marée qu'une escouade de femmes en tenue de travail répandait dans son sillage. Le défilé tapageur dura plusieurs minutes. Les ouvrières martelaient le plancher de leurs galoches, socques et sabots, s'interpellaient, riaient, se poussaient du derrière pour se disputer une place sur les bancs et, une fois assises, ouvraient sur la table qui un panier, qui un simple torchon contenant un casse-croûte, pain, charcuterie, viande froide, plus, ici et là, une pomme ou un morceau de far. Le brouhaha baissa à peine d'un ton quand elles commencèrent à manger.

Aux anges, Gwaz-Ru passa en revue les actrices de ce spectacle inédit : femmes âgées aux traits bien fatigués, dont les cheveux plaqués indiquaient qu'à la ville elles portaient encore la coiffe ; mères de famille entre deux âges ; jeunes filles parmi lesquelles il y en avait de très belles, aux cheveux longs et brillants sous leur fichu, mais terriblement intimidantes, à cause de leurs œillades délurées qui faisaient baisser les yeux à Gwaz-Ru. Pour peu que son regard croisât celui de l'une d'entre elles, la belle secouait sa crinière, donnait un

coup de coude à ses voisines de droite et de gauche, et elles se retournaient ensemble, et c'étaient trois effrontées qui toisaient le maçon, foudroyé d'un triple éclat de rire à vous ôter de la tête toute idée de les courtiser avec des mots doux, ces meneuses de revue qui étaient du genre à vous mettre en boîte comme du thon blanc plutôt qu'à se laisser conter fleurette.

— Ce soir vous avez de la distraction ! dit Maë en servant le plat de résistance.

— On ne s'entend plus penser, ricana le professeur.

— Ça ne nous dérange pas, dit Gwaz-Ru.

— Tant mieux, parce que ça va être comme ça pendant plusieurs semaines. Les pêcheurs de Concarneau et du pays bigouden ont trouvé le thon. La conserverie tourne à plein régime. Les femmes ont juste une demi-heure de pause. Elles vont travailler jusqu'à minuit, pour reprendre demain à sept heures.

— Pire que des bêtes de somme !

— Elles vont gagner plein de sous en heures supplémentaires. Il faut qu'elles en profitent.

Les ouvrières apportaient leur en-cas, le café de la Lorette fournissait la table et les bancs et se rémunérait sur les boissons : une serveuse apparut, en coiffe de Quimper, corsage blanc et tablier gris sur jupe noire, une bouteille sous chaque bras, vin rouge et limonade, qu'elle commença à servir en se faufilant entre les rangées. Le vin avait plus de succès que la limonade. Certaines femmes panachaient les deux. La plupart levaient le coude comme des hommes, ce qui n'était pas anormal, se dit Gwaz-Ru, car le genre importe peu : homme ou femme, quand on se crève au boulot on a bien besoin d'un coup de remontant.

Parvenue au bout d'une rangée, la serveuse contourna la table des pensionnaires et disparut dans la cuisine, d'où elle revint un instant plus tard en tirant sur le parquet une caisse de bouteilles pleines trop lourde pour elle. Gwaz-Ru se leva et empoigna la caisse.

— Où je la mets ?

— Oh elle n'a pas besoin d'aller beaucoup plus loin. Contre le mur, ce sera très bien.

— Comment vous vous appelez ?

— Tréphine.

Il posa le casier, elle se baissa pour prendre des bouteilles, ils se relevèrent en même temps et se retrouvèrent visage contre visage. Elle lui sourit gentiment. Le cœur de Gwaz-Ru bondit dans sa poitrine comme la première fois où, gamin, on l'avait laissé mener un cheval par la bride et qu'il avait été émerveillé que l'énorme bête répondît à ses ordres, war-raok ! war-drenv(19) ! en cette circonstance un

souvenir biscornu, sans queue ni tête, sauf que, peut-être, il avait à voir avec un lien d'obéissance étrange et immédiat, une sorte de pouvoir et de sujétion réciproques entre deux êtres de force inégale, l'homme et la femme – entre lui, le mâle pétri de muscles, créé pour posséder la femelle, et cette jeune fille, fragile en principe, mais en réalité supérieure à lui, parce que, justement, d'un sexe féminin dont Gwaz-Ru n'avait pas encore connu les mystères.

Elle avait de bonnes joues rondes piquetées de pikoù-panez(20), des yeux bleu porcelaine de Quimper et une jolie petite bouche de poupée, aux lèvres charnues et bien dessinées, qui illuminait ses traits de cet air de bonté têtue et de gentillesse sérieuse qu'avait remarqué Gwaz-Ru, dans son enfance campagnarde, sur le visage des jeunes mères allaitant un bébé. Puceau de corps et d'esprit, Gwaz-Ru fut frappé d'amour comme un adolescent.

Plus tard, au moment des doux aveux, Tréphine lui confierait qu'elle aussi, dans l'instant, était tombée amoureuse, à cause d'un menu détail charnel qui l'avait fait fondre : sous la moustache fournie couvrant sa lèvre supérieure, une jolie lippe de petit chat qu'on a envie de baiser sur le museau.

Entre une fille qui n'a jamais été courtisée et un garçon qui n'a jamais fait la cour, le chemin vers le premier baiser serait aussi long et tortueux que la grande troménie de Locronan.

Pour l'heure, Tréphine réclamait le passage :

— Pardon, il y a de la presse avec moi. Après les boissons, j'ai encore le café à servir.

Les ouvrières tendirent leur verre sous le bec d'une énorme cafetière que tenait Tréphine à deux mains. Des femmes étaient déjà debout, redoutant la rigueur de la pointeuse ou les turpitudes de la contremaîtresse qui s'amusait parfois à donner un coup de pouce à la grande aiguille. Les paniers furent refermés, les torchons noués et la volière se vida aussi vite qu'elle s'était remplie. Tréphine revint pour briser le silence d'un cliquetis de verres et de couverts qu'elle rangeait dans une grande bassine en fer galvanisé tout en jetant par-dessus son épaule un coup d'œil à Gwaz-Ru. Il l'observait, béat. Aurait-elle lu dans ses pensées qu'elle aurait rougi et protesté, un brin vexée : « Oh ben quand même... », à moins qu'elle n'eût admis en riant le bien-fondé de la définition du bonheur qu'il avait en tête. Solide, costaude, Tréphine incarnait à merveille l'élément humain d'un adage rural sur le comble du bonheur, pour un paysan : un chien à l'attache, du blé au grenier, un cheval dans le pré, et une patronne qui remplit l'encadrement de la porte d'entrée. Vieille maxime à modérer, quant au tour de taille de la paysanne, d'une apostille architecturale : à l'époque où elle fut énoncée, les portes des maisons étaient étroites.

— Si tu descendais de ton Olympe ? lui dit Vincent en se levant.

— Hein ? Quoi ?

Gwaz-Ru s'était à peine aperçu que les pensionnaires avaient quitté la salle. Il se leva à son tour. Ayant fini de débarrasser, Tréphine emportait une dernière bassine de couverts aux cuisines.

— À la revoyure ! lui lança-t-il.

Elle se retourna vivement. Des cheveux fins s'étaient échappés de sous sa coiffe et se tortillaient sur ses joues et dans son cou.

— Oh à demain et à après-demain, répondit-elle.

Elle posa sa bassine par terre pour arranger ses cheveux. Gwaz-Ru en fut tout attendri. Arranger sa coiffure devant lui, c'était comme si elle s'abandonnait déjà à une certaine intimité.

— Et sûrement aussi à la semaine prochaine, ajouta-t-elle. La saison du germon va durer quelque temps. Il y aura casse-croûte ici tous les soirs.

— Tant mieux, alors !

— Oh oui, tant mieux.

— Ou tant pis, bougonna le philosophe.

— Quoi, qu'est-ce que tu as encore ? Tu n'es pas content avec toutes ces belles filles qu'on a vues ? Tu n'en as pas trouvé une à ton goût que tu aurais plaisir à revoir demain ?

— La femme n'est pas l'avenir de l'homme.

— Hopala ! Tu ne serais pas un peu kog ha yar(21) sur les bords par hasard ?

— Que veux-tu dire ?

— Je me comprends.

— Tu es bien le seul.

Côté bistrot, une Maë Laouen en gaieté les accueillit d'une exclamation enjouée :

— Alors, les célibataires, vous en avez eu de la compagnie, ce soir !

— C'était plaisant, dit Gwaz-Ru.

D'autorité, elle leur servit la goutte de lambig.

— Nous ne sommes pas samedi, pinailla Vincent.

— Non, mais le début de la saison du germon, ça s'arrose !

— Je vous remercie mais il faut que j'y aille. J'ai des copies à corriger.

— Ah ça, ce qui n'est pas fait dans la journée doit être fait le soir.

— Et ce qui n'est pas fait le soir doit être fait le matin, dit Vincent.

Là-dessus, il sortit sa pipe de sa poche, la cala entre ses dents sans l'allumer, remonta le col de son veston et sortit sur un sombre bonsoir.

— Il n'a pas l'air de tourner très rond, dit Maë Laouen.

— Tu as embauché une serveuse pour le casse-croûte des ouvrières ?

— Ah ! Ah ! La Tréphine t'a tapé dans l'œil, hein ?

— Pas plus que ça.

— menteur ! Elle minaudait, sous tes yeux doux.

— Oh ça m'étonnerait.

— Ah ne t'avise pas de me l'enlever ! On a besoin d'elle, ici.

— Ce n'est que pour la saison du thon...

— Qu'est-ce que tu crois ? Elle sert aussi le midi. C'est une fille sérieuse et travailleuse.

— Elle habite dans le coin ?

— Taratata ! Mais on dirait qu'il est mordu !

— Qu'est-ce que tu vas chercher ? Je m'intéresse à mon prochain, c'est tout.

Yann Kegin vint chercher son verre de goutte au comptoir.

— Tréphine en a encore pour combien de temps à la vaisselle ? lui demanda Maë Laouen.

— Un petit quart d'heure.

— Bon, parce qu'il ne faudrait pas qu'elle m'entende... Figure-toi que notre Gwaz-Ru s'intéresse à elle.

— Ah t'avise pas de nous l'embobiner parce que...

— Je viens de le lui dire.

— Mais à moi tu n'as toujours rien dit. Sérieuse, travailleuse... Et puis quoi encore ?

— Pas coureuse, en tout cas ! dit Yann Kegin.

— Peuh ! Où elle trouverait le temps de courir ? dit Maë Laouen. Cette fille-là est une perle.

Maë Laouen vanta les qualités de Tréphine comme une mère détaille la dot de sa fille à un prétendant sourcilieux. C'était sans doute, dans son tréfonds, le désir romantique d'encourager et de vivre par procuration une histoire d'amour entre deux êtres pour qui elle avait de l'affection.

Tréphine avait un an de moins que Gwaz-Ru. Née dans une famille nombreuse du pays Dardoup, à Plonevez-du-Faou, elle avait été placée comme bonne à Quimper, chez une vieille dame, à l'âge de douze ans. Trois ans plus tard, sa patronne mourut. Ses enfants, qui avaient de la religion, la présentèrent aux sœurs de la Providence, non pas en tant qu'orpheline à recueillir, mais en qualité de personne à employer, en contrepartie du gîte et du couvert au sein de la communauté.

— Probable que les bonnes sœurs avaient dans l'idée qu'un beau jour elle prenne le voile.

— Merci bien ! s'exclama Gwaz-Ru, renfrogné soudain.

— Ça t'embêterait, hein ! se moqua Yann Kegin.

— Ne le tourmente pas, dit Maë Laouen en riant, même un aveugle verrait bien que Tréphine est faite pour se marier et avoir des enfants. La preuve, c'est qu'elle ne leur donne qu'une partie de son temps, aux bonnes sœurs de la Providence, et qu'elle est libre d'aller et venir. Sinon, on ne l'aurait jamais connue.

— Et Gwaz-Ru non plus !

— Ben ouais. Si j'avais pris pension ailleurs on ne se serait pas rencontrés...

— Hopala ! s'écria Maë Laouen. Écoutez-moi donc ça ! C'est qu'il a l'air de dire qu'avec Tréphine l'affaire est dans la poche.

— Tu te fais des idées.

— Bon ! Toujours est-il que...

À la Providence, levée aux aurores, Tréphine s'occupait du petit déjeuner des bonnes sœurs puis du nettoyage des communs, réfectoire, couloirs, sanitaires. Le midi, elle travaillait au café de la Lorette qu'elle quittait à deux heures et demie pour se rendre au centre-ville faire des ménages jusqu'à six heures, six heures et demie. Après quoi elle rentrait dîner chez les bonnes sœurs et se couchait. Sauf qu'en période de grosse activité à la conserverie, elle revenait à la Lorette donner un coup de main pour la pause casse-croûte des ouvrières. Cet emploi du temps chargé confirma Gwaz-Ru dans ses visions d'épouse idéale.

— Elle se tape de sacrées journées ! dit-il, impressionné.

— Le travail ne lui fait pas peur.

— Mais les bonnes sœurs doivent l'exploiter. Je suis sûr qu'elle n'est même pas sous les assurances sociales.

— D'un côté elle est logée, nourrie et blanchie, tempéra Maë Laouen, de l'autre... Et de toute façon...

Qu'allait-elle dire ? De toute façon, au café de la Lorette elle n'est pas déclarée non plus ? Gwaz-Ru ne souhaitait pas polémiquer là-dessus avec ses amis restaurateurs. Il leur souhaita le bonsoir et rentra se coucher. Un rai de lumière sous la porte de Vincent éclairait le palier. Gwaz-Ru ne le déranger pas pour ne pas déranger ses propres pensées, tout entières dédiées à la belle Tréphine.

Maë Laouen et Yann Kegin écrivirent les premières strophes de la romance. Tréphine fut informée que Gwaz-Ru montrait de l'intérêt à son égard, et vice versa. L'épanouissement de l'idylle en fut grandement accéléré. Les acteurs savaient tout l'un de l'autre sans avoir jamais dialogué.

Au bout d'une quinzaine, alors qu'ils ne s'étaient pas encore effleurés, il y avait déjà entre les amoureux cette familiarité de danseurs qui ont valsé plusieurs fois ensemble depuis le début du bal et ne redoutent plus, lui, qu'elle se lève vivement devant la courbette d'un lascar ; elle, qu'il jette son dévolu sur une beauté assise sur le banc d'en face, à la prochaine danse.

La quête du sourire de l'autre et sa captation ravie annihilaient la présence bruyante des ouvrières. À la fin du repas des pensionnaires, Tréphine n'hésitait plus à interrompre sa vaisselle pour venir souhaiter le bonsoir à Gwaz-Ru. Elle lui tendait la main en esquissant une révérence gracieuse, il la lui serrait en roulant des yeux de benêt.

Maë Laouen et Yann Kegin baignaient dans la félicité des marieurs à qui les sentiments des fiancés ont mâché le travail. Ils négligeaient le risque de perdre un ami pensionnaire et une serveuse hors pair, à supposer que les futurs aillent se mettre en ménage dans un autre quartier de la ville. Mais les amoureux étaient si mignons, c'était si touchant de voir le massif Gwaz-Ru rengorger ses roucoulandes et la solide Tréphine rougir en battant des cils, que les restaurateurs poussaient au rapprochement avec l'excitation toute-puissante de spectateurs d'un conte de fées en possession de la baguette magique.

Enfin, Gwaz-Ru osa poser la question que Tréphine attendait :

— Mais le dimanche, vous êtes libre de votre temps ?

— Le matin j'ai le service du petit déjeuner et après il y a la messe.

Gwaz-Ru ravala une réplique acerbe sur l'Église. Outre l'amour et son corollaire de prudence – ne pas effaroucher Tréphine par des opinions tranchées –, le retint, acquise sur le terrain, à Briec, l'indulgence des rouges à l'égard des femmes, à la fois plus crédules et moins simples que les hommes : elles peuvent prier tous les saints de l'Armor et de l'Argoat, courir vers toutes les bondieuseries et se coucher à plat ventre devant le recteur de la paroisse, et pourtant cela

ne les empêche pas de haïr les possédants et de dénoncer leurs complices en soutane et cornette. À plusieurs reprises ces derniers soirs au café de la Lorette, Gwaz-Ru avait songé que les ouvrières de chez Saupiquet ne seraient pas les dernières, en cas de révolution, à fourrer des thons entiers dans le troufignon de leur patron, quitte à aller se confesser après. Il avait en tête l'image de sa propre mère, bigote côté face et socialiste qui s'ignore côté pile.

— Le dimanche après-midi vous pouvez donc vous promener ? insista-t-il.

— Je n'ai pas d'empêchement.

— À dimanche, alors ?

— Oui, je veux bien.

— Je passe vous prendre rue de la Providence ?

— Oh non, il ne faut pas ! Les bonnes sœurs interdisent aux filles de fréquenter les garçons.

— Mais vous n'êtes pas une fille de la Providence ! Vous êtes une salariée, votre vie privée ne les regarde pas.

— Je sais, mais je n'ai pas envie qu'elles soient fâchées contre moi.

Gwaz-Ru se domina encore. L'heure n'était pas venue de comparer leurs opinions.

— C'est compréhensible, dit-il en soupirant.

Ils se donnèrent rendez-vous sur le pont Pichéry. Galant, Gwaz-Ru y fut en avance. Pendant quelques minutes il regarda le Stéir couler entre les maisons à colombages, puis il s'adossa à la rambarde de façon à apercevoir Tréphine. Au lieu d'apparaître par la rue du Chapeau-Rouge, elle arriva par le bord de la rivière – il supposa qu'elle avait voulu voir où il habitait. Il fut surpris par sa mise. Un foulard noué autour du cou, elle ne portait pas sa coiffe et avait arrangé ses cheveux avec fantaisie : un chignon, toujours, mais moins sévère.

— Ma ! s'étonna-t-il, le dimanche vous vous habillez giz kèr(22) ?

— Oui. La coiffe c'est pour quand je travaille.

— Ah ? Ce n'est pourtant pas pratique, non ?

— Et pourquoi ?

— Vous êtes obligée de vous baisser pour passer la porte de la cuisine, à la Lorette.

— Oh je ne suis pas si grande que ça.

— Moi non plus !

— C'est aussi bien pour deux personnes qui pensent se convenir.

— Bon, où vous voulez aller ? Vous connaissez sûrement Quimper mieux que moi.

— Je ne peux pas dire.

— Alors, il n'y a qu'à longer la rivière et on verra bien.

Avec ses moutons blancs qui par intermittence voilaient le soleil et rafraîchissaient l'air d'une brise de sud-ouest, le ciel était idéal pour une longue marche.

Gwaz-Ru arrondit son bras, Tréphine le prit, et d'un pas emprunté de promis sous la surveillance d'une gouvernante ils se mirent à cheminer le long du Stéir, jusqu'à son confluent avec l'Odet. Plutôt que de remonter le boulevard Kerguelen parmi les bourgeois endimanchés, ils se dirigèrent vers l'aval, par la rive droite. Devant le palais de justice, ils s'assirent un moment sur une barque retournée pour contempler les pinardiers et les sabliers gîtés contre le quai, et les tas de maërl que des enfants grattaient à la recherche de palourdes roses des Glénan. La marée remontait dans la ria, grossissait doucement le chenal et comblait les craquelures gravées dans le vieux cuir des hauts-fonds de vase. Le flux poussait devant lui des bancs de mulets nonchalants que dispersait soudain une truite blanche énervée. Gwaz-Ru énonça une lapalissade, qu'il ressentit pourtant comme une pensée très grave, qui ne prêtait pas à rire.

— Si la mer n'était pas là avec ses poissons à pêcher, jamais on ne se serait rencontrés puisqu'il n'y aurait pas eu d'ouvrières de la conserverie à venir casser la croûte au café de la Lorette.

— Ç'aurait été dommage, dit Tréphine d'une voix placide qui emplît Gwaz-Ru de la certitude de futures accordailles. Mais ce n'est pas le cas, ajouta-t-elle en serrant le bras de son amoureux sous le sien. Nous sommes ici tous les deux.

Ils dépassèrent le quartier du Cap-Horn et l'usine à gaz et marchèrent sur le chemin de halage jusqu'à apercevoir, rive gauche, la plage de Kerogan.

— Je connais des personnes qui habitent par là-bas au-dessus, dit Tréphine.

— Des châtelains d'un de ces châteaux qu'on voit ? plaisanta Gwaz-Ru.

— Oh non ! Une dame et un monsieur assez âgés qui viennent vendre des légumes et des fleurs le samedi matin aux nouvelles halles. C'est avec eux que j'achète le nécessaire pour mes patronnes en ville. Ils sont très gentils.

— Plus que moi ?

— Ne dites donc pas de bêtises, ce n'est pas pareil.

Ils rebroussèrent chemin. La rivière était pleine, à présent. Une jolie barque à coque vernie grée d'un bout de voile se laissait porter par la marée et la brise, barrée par un homme en casquette à visière et vareuse rouge brique. Lui faisant face, une femme en robe blanche était assise à la proue, coiffée d'une capeline bridée par une écharpe

dont le nœud serré sous le menton plaquait les bords souples du chapeau contre ses joues, comme des oreilles de basset.

— Peut-être qu'un jour on sera comme eux, dit Gwaz-Ru.

— Je ne sais pas nager !

— Moi non plus. On apprendra.

La barque les accompagna jusqu'au Cap-Horn. Les plaisanciers s'amarrèrent à un anneau et ils s'assirent côte à côte sur le banc du milieu. D'un panier en osier la dame sortit une thermos, des tasses et ce qui ressemblait à des parts de tarte. Elle remplit les tasses d'un liquide clair.

— Son café n'est pas bien fort, observa Gwaz-Ru.

— Sûrement du thé, dit Tréphine. Une de mes patronnes ne boit que ça. C'est plus chic que le café.

— Je ne sais même pas quel goût ça a.

— Ce n'est pas mauvais.

Une table était libre à la terrasse d'un bar sur le quai. Gwaz-Ru commanda un bock de bière, Tréphine une grenadine à l'eau. Ils burent sans mot dire. Le silence les réunissait dans l'intimité d'un globe empli de neige bleutée, comme des statuettes d'amoureux qui se sourient, yeux dans les yeux, figés pour l'éternité.

Tréphine soupira de tristesse et dit qu'il était l'heure de rentrer. Gwaz-Ru la raccompagna jusqu'au croisement des rues du Chapeau-Rouge et de la Providence, où elle lui commanda de la laisser, pour qu'ils ne soient pas vus ensemble par les bonnes sœurs. Cette fois, Gwaz-Ru ne put s'empêcher de protester.

— On croirait qu'elles vous tiennent en laisse !

— Je leur dois d'être logée et nourrie. Où j'irais si elles me fichaient à la porte ?

— Dans un meublé en ville.

— Chez elles je ne paie pas de loyer.

— Parce qu'elles ne vous paient pas votre travail !

— Moi je trouve que c'est très bien comme ça.

— Mais vous les aimez ou vous ne les aimez pas, ces pikez(23) de bonnes sœurs ?

— Certaines sont gentilles, quelques-unes sont méchantes. Surtout les vieilles.

— Ah ! vous voyez ! Il faut me promettre de prendre le dessus sur ces chameaux !

Tréphine lui donna ses joues à biser et dit avec malice :

— Bientôt je leur annoncerai que je fréquente.

L'euphémisme équivalait à une déclaration d'amour.

Gwaz-Ru fit mine de gronder :

— Ah bon, on fréquente ? Et qui donc ?

— Peuh, vous le savez bien !

Elle lui piqua un bouch trouz(24) sur chaque joue et disparut dans une envolée de ses jupes. Gwaz-Ru regagna sa cambuse et réchauffa sa gamelle en songeant que Vincent l'attendait sans doute pour déguster la sienne. Peut-être aurait-il dû aller toquer à sa porte. Mais lui aussi, se dit-il, aurait pu venir me saluer sur le palier, en m'entendant monter. Bah ! c'était très bien comme ça, chacun chez soi. N'importe comment, Gwaz-Ru ne se sentait pas d'humeur à causer. La conversation du professeur aurait parasité ses pensées, qu'il voulait dédier tout entières à ce bel après-midi passé avec Tréphine à son bras, un bonheur clair et net qui ne donnait pas envie de philosopher. Il y a un temps pour tout. Quand un gars commence à fréquenter une fille, finie la ribaude avec les copains. L'amour siphonne l'amitié. Depuis la nuit des temps, c'est comme ça que ça se passe, nom de Dieu. Je ne suis pas différent des autres.

Ayant posé le couvercle de la normalité sur ses scrupules d'ami négligent, Gwaz-Ru se coucha dans les draps de satin de l'imaginaire amoureux, baisers réclamés et accordés, douces caresses, et au bout d'une ultime promenade sous un ciel radieux, un grand lit conjugal se balançant doucement comme la jolie barque vernie qu'ils avaient vue.

L'homme rouge devenait fleur bleue.

Ils se promenèrent par les sentiers en lacets du mont Frugy, où ils s'asseyaient sur un banc pour contempler la ville. Ils se promenèrent sur les allées de Locmaria et plus loin, jusqu'à la plage des Gueux, où ils se déchaussaient et marchaient dans l'eau, en regardant bien où ils mettaient les pieds, sur les bancs de sable et non pas dans la vase. Ils arpentèrent en long et en large la vieille ville où ils croisaient les pensionnaires en uniforme des lycées de filles et de garçons, l'occasion pour Gwaz-Ru de parler de Vincent dont le masque de mélancolie faisait pitié à Tréphine. « Celui-là, ça ne m'étonnerait pas qu'il ait les poumons pris », disait-elle.

Ils faillirent se perdre dans des bois, ils attrapèrent un rhume à force de rester trop longtemps sous les pins maritimes de la baie de Kerogan. Ils arpentèrent des quartiers ouvriers sans attrait particulier sinon celui d'une maison neuve à la construction de laquelle Gwaz-Ru participait. « Vous devez être fier de vous quand vous mettez le bouquet de fleurs sur la cheminée, commentait Tréphine. – Ma foi oui, même si c'est une maison de riches, on est content de l'avoir bâtie d'équerre. » Parfois, Tréphine s'étonnait :

— Mais pourquoi il y a une pierre qui dépasse du pignon ?

— C'est le caillou de la honte d'un chantier qu'un propriétaire pizh(25) n'a pas assez arrosé. Et quand le chantier n'a pas été arrosé du tout, on fait pire. On met le caillou à l'intérieur du carré de cheminée. Elle refoule et le radin est enfumé.

— Il y a de quoi rire, mais je ne sais pas si c'est très bien de votre part.

Mélangeant le français et le breton, et leur breton du pays Glazik ignorant le « tu », ils continuaient de se vouvoyer, bien qu'ils fussent devenus plus intimes, non seulement par les baisers sur la bouche, mais aussi par les confidences sur leurs origines et leurs relations avec leurs familles. Du côté de Gwaz-Ru c'était on ne peut plus simple : « Moi, je ne vois plus personne. » Tréphine, quant à elle, allait une fois le temps rendre visite à ses parents dans le pays Dardoup.

— Enfin, rectifia-t-elle, je prenais le car une fois le temps le dimanche avant qu'on se fréquente...

— Je ne vous empêche pas.

— Non, je m'en empêche moi-même, et ils doivent penser que je leur fais la tête.

— On pourrait y aller ensemble.

— Ce ne serait pas raisonnable, nous ne sommes pas fiancés.

— Vous voudriez une bague de fiançailles ?

— Non. Je ne vois pas pourquoi on en aurait besoin.

— L'alliance tout de suite ?

— De quoi parlez-vous donc ? Qu'on se marie ?

— Oui, aussi. Mais je pensais surtout aux simagrées que les gens se croient obligés de faire. Les fiançailles, la noce et tout le bastringue.

— Et tous les sous dépensés à tort et à travers.

— Ça sert à quoi, je vous le demande ?

— À rien. Moi je ne suis pas pour le tralala.

— Alors nous sommes d'accord sur beaucoup de choses ! constata Gwaz-Ru, enchanté.

Il avait redouté, au moment où il parlerait mariage, que Tréphine exigeât des noces rituelles, robe blanche, costume, floquée d'invités, repas le midi, repas le soir, bal, retour le lendemain, coutume qu'il rejetait comme un asservissement du peuple aux dieux du commerce, marchands de vêtements, bijoutiers, hôteliers qui s'en mettaient plein les poches sur le dos des mariés. Et le curé qu'il fallait payer, aussi ! Les corbeaux resteraient le bec ouvert, il n'était pas question de passer par l'église. Plutôt se mettre à la colle que de s'agenouiller devant un recteur. Convaincre Tréphine là-dessus serait sans doute plus difficile. Il remit le débat à plus tard. L'essentiel était acquis. Soulagée des obligations de la coutume festive, d'ores et déjà l'affaire matrimoniale se présentait sous les auspices de la sobriété. Mat tre, se dit Gwaz-Ru.

Ils n'allèrent pas plus loin dans le concret et pourtant ce fut assez pour nimer leurs silences de l'idée plaisante et partagée d'une fin prochaine de cette cour qui n'avait plus lieu de durer.

L'arrivée de l'automne les incita à conclure. La saison du thon et de la sardine se termina, la conserverie fut mise en sommeil, Tréphine ne vint plus le soir servir le casse-croûte des ouvrières. Quand son chantier n'était pas trop loin, le samedi à l'heure de midi Gwaz-Ru faisait un saut en vitesse au café de la Lorette pour voir sa Tréphine et s'assurer de leur rendez-vous du lendemain.

Les rafales de vent et les averses de grêle rapprochent les amoureux mais les forcent aussi à dénicher d'autres abris qu'un parapluie. Leurs habits et leur âme du dimanche trempés, ils se réfugiaient au Grand Café de Bretagne, où ils buvaient un grog en se tenant par la main sous la table, jusqu'au jour où Gwaz-Ru proposa à Tréphine de lui montrer son logement, ce qu'elle accepta sur la promesse qu'il resterait sage.

— Si vous avez peur, on invitera le philosophe à tenir la chandelle, plaisanta-t-il.

— Oh quand même pas !

Malgré cette protestation de confiance, en montant les étages vers la soupente Tréphine eut le sentiment de gravir des marches menant au péché mortel. Le carton ficelé d'un ruban bleu qu'elle tenait à la main lui donnait la contenance de la visiteuse courtoise qui a la politesse de ne pas se présenter les mains vides. Dans le salon de thé au bas de la rue Kéréon, elle avait tenu à acheter trois choux à la crème, un de plus que nécessaire, comme cela se doit. Le troisième serait pour le professeur, s'il survenait à l'improviste ou si Gwaz-Ru tenait à l'inviter vraiment, ou bien pour le diable caché au grenier, dans un univers renversé où Satan aurait quitté son sous-sol pour le paradis de la tentation – la chambre de Gwaz-Ru dont la rusticité la surprit.

— Ma ! Votre propriétaire n'a honte de rien. Comment vous faites ? Il fait plus froid dedans que dehors !

— Je dors en caleçon long. Et comme vous voyez, le lit n'est pas large, je le chauffe facilement.

Il plissa les yeux et rit dans sa moustache.

— Je me demande s'il n'est pas trop petit pour deux personnes.

— Hopala ! Je pense que je ferais mieux de repartir d'ici avec mes gâteaux de pâtisserie.

— Soyez tranquille, vous pouvez rester. Je parlais pour bientôt.

— Ah bon ? Et on peut savoir ce que vous prévoyez pour bientôt ? demanda Tréphine d'un ton espiègle.

— La même chose que vous. Je crois qu'il est temps d'arrêter de tourner en rond le dimanche sous la pluie.

Gwaz-Ru mit une casserole d'eau à chauffer sur le réchaud à gaz.

— Il ne pleut pas tous les dimanches, dit Tréphine.

— Non, mais quand il ne pleut pas on est glacés par le vent du nord. On serait mieux si on avait un chez-nous.

— Ici pour commencer ?

— Vous avez le droit de penser le contraire.

Gwaz-Ru se retourna et farfouilla sous l'évier pour prendre la cafetière et les pots en verre contenant le café et la chicorée.

— Ce serait étonnant de ma part, répondit Tréphine. Depuis le temps que je le pense aussi.

— Gwir eo(26) ? dit Gwaz-Ru, rayonnant.

— Gwir eo, j'attendais seulement que vous vous déclariez.

— Alors c'est comme si c'était fait !

— Laissez, je vais passer le café. Vous mettez beaucoup de chicorée ?

- Juste une cuillerée.
- Moi j'en mets deux.
- Faites à votre goût.
- Je ferai au vôtre. On est chez vous.
- On ne va pas commencer à se disputer !
- Oh comparer les goûts de chacun ce n'est pas se disputer.
- On achètera du thé pour vous.
- Vous avez une louche ?
- J'ai une louche qui sert pour tout, pour la soupe et l'eau du café.
- On n'a pas besoin d'en avoir trente-six.

Pendant que Tréphine puisait l'eau à la louche dans la casserole pour la verser sur le café, Gwaz-Ru mit le couvert : deux bols ébréchés, deux assiettes, deux cuillers, deux serviettes propres, du sucre en morceaux. Puis il ouvrit la boîte de gâteaux et découpa le carton de façon que les choux soient posés au milieu de la table comme sur un plat.

— Qu'est-ce qu'on entend en plus de la pluie sur le toit ? demanda Tréphine.

— La chute en bas de la glacière. Avec tout ce qui tombe du ciel... Et puis sans doute aussi l'eau du bief qui passe quelque part en dessous de la maison.

- Ça ne vous embête pas pour dormir ?
- On s'habitue.

Tréphine servit le café. Assis l'un en face de l'autre, ils dégustèrent leur chou à la petite cuiller, comme des bourgeois.

— Vous voulez celui qui reste ? demanda Gwaz-Ru.

— C'est celui de votre voisin.

— Il n'en sera pas privé puisqu'il ne saura pas. Vous avez envie que j'aille le chercher ?

- Pas plus que ça.
- Alors on fait moitié-moitié.

Le gâteau partagé et avalé, ils burent leur café.

— Qui s'occupe de votre linge ?

— Je le donne à une dame du rez-de-chaussée.

— Pour sécher ce n'est pas facile. Je me demande si on pourra chauffer, ici.

— Vous avez froid ? Peut-être qu'on aurait plus chaud si on s'asseyait sur le lit.

— Oui, peut-être.

Ils s'assirent côte à côte, Gwaz-Ru prit Tréphine par la taille et ils s'embrassèrent à pleine bouche. Elle se laissa caresser en haut et en

bas par-dessus ses habits, mais en gardant les pieds posés sur le plancher. Il voulut remonter ses jupes, elle l'arrêta d'une main ferme.

— La nuit tombe, il faut allumer, dit-elle, le souffle court.

Gwaz-Ru se leva pour appuyer sur l'interrupteur près de la porte. L'ampoule nue pendue au plafond éclaira la pièce d'une lumière chiche qui les plongea de nouveau dans leur misère, qu'ils avaient oubliée, enlacés. Gwaz-Ru alluma une cigarette et regarda la ville par la lucarne. Tréphine vint se nicher entre ses bras.

— Vous êtes fâché ?

— Ma foi non !

— Vous n'avez plus longtemps à attendre, maintenant.

— Qui peut le dire ?

— Quoi ? Vous n'êtes plus content qu'on se marie ?

— Oh que si ! Mais bon, il reste une barrière entre nous.

— Je me demande bien laquelle.

— La porte de l'église. Je suppose que vous voudrez passer devant le curé et pour moi il n'en est pas question. Je ne peux pas blairer la curaille.

— Oh moi ça m'est égal.

Gwaz-Ru fronça les sourcils, incrédule.

— Je croyais que les femmes étaient plus à cheval que ça sur les principes.

— Je vous dis que les curés ne m'intéressent pas plus que vous.

— C'est sûr ? Parce qu'il ne faudra pas venir le regretter devant moi après. Ce n'est pas tout de pisser dans le bénitier, il faut encore avoir le courage de s'en vanter.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Que vous risquez d'avoir votre famille sur le dos, à vous reprocher de vous être mariée avec un rouge.

— Peuh ! Ceux-là ! Ils ont été bien contents de me placer en ville à douze ans.

— J'ai entendu une grand-mère interdire sa maison à ses petits-enfants qui n'avaient pas été baptisés. Les enfants du diable, qu'elle gueulait.

— Baptiser nos enfants on pourra quand même, vous ne pensez pas ?

— Ce sera libre à vous, mais mariée civilement, ça m'étonnerait qu'un recteur accepte de vous ouvrir un livret de famille catholique.

— En ville il doit y avoir des jeunes vicaires plus modernes. Une vache noire donne bien du lait blanc.

— Jeunes ou vieux, c'est que des fanatiques.

— Alors ce sera tant pis. De toute façon, on n'est pas encore arrivés

là. Les choses ont le temps de changer.

— Vous reviendriez sur votre parole ? s'inquiéta Gwaz-Ru.

— Mais non, gros bête. Les choses ont le temps de changer d'ici qu'on ait des enfants.

— Oh ! Oh ! Oh ! Ça peut venir vite !

— Il est temps que je rentre si je veux avoir mon dîner à la Providence.

— Vous pourriez rester, j'ai ma gamelle à partager.

— Non, je vais rentrer. Mais vous pouvez me raccompagner jusqu'à la porte, maintenant que nous allons nous marier.

— Vous n'avez plus peur que les bonnes sœurs vous fassent les yeux noirs ?

— Oh c'est des éclairs qu'elles me lanceront quand je leur dirai que je vais vous épouser à la mairie.

— Oh oh oh, gloussa Gwaz-Ru, je ne me suis pas trompé sur votre compte, vous êtes quelqu'un de vraiment décidé.

— Comment ? Vous m'avez examinée ?

— Pas complètement puisque vous n'avez pas voulu sur le lit.

— Vilain cochon !

— Une fois pour voir n'est pas un gros péché.

— Hopala ! Vous savez ce qu'on dit aussi : quand on va aux noisettes à deux, on en revient à trois.

Il rit dans sa moustache.

— Pas forcément.

Dehors, Gwaz-Ru prit sa future par la taille et, pour se faire pardonner ses allusions coquines, lui murmura tendrement en breton :

— Red e anavezout araok karout(27).

— Je vous connais déjà.

Serrés l'un contre l'autre, ils cheminèrent derrière le parapluie que Tréphine dut tenir à deux mains penché à l'horizontale, en boutoir contre les bourrasques. Sous le porche de la Providence, ils s'embrassèrent, puis Tréphine tira sur le fil de fer qui actionnait la cloche. La porte de service s'ouvrit à demi, une bonne sœur pointa son nez, Tréphine colla une bise sur les deux joues de Gwaz-Ru et lança :

— C'est mon fiancé !

La bonne sœur fit la moue et s'écarta pour livrer passage à Tréphine.

— À tantôt ! dit Gwaz-Ru.

— J'irai vous parler demain soir au café de la Lorette, dit Tréphine, et elle disparut.

— Mat tre, répondit Gwaz-Ru à la porte fermée.

De retour venelle du Moulin-au-Duc, il toqua chez le philosophe, qui se contenta d'entrouvrir.

— On bouffe ensemble ? lui demanda Gwaz-Ru.

— J'ai déjà dîné.

— Tu fais la gueule ?

— Non.

— Tu as de la compagnie ?

— Du travail.

— Tréphine et moi on va se marier.

— Ah ! Eh bien...

— Ça ne te plaît pas ?

— Ce sont les chemins de la normalité qui me déplaisent.

— Ce n'est pas normal de se marier ?

— On en reparlera plus tard, d'accord ?

— Bon ! Reste avec ta mauvaise humeur.

Là-dessus, Gwaz-Ru lui tourna le dos.

— Ho ! Gwaz-Ru !

— Quoi encore ?

— Mes félicitations les plus sincères.

— Ce que tu peux être con quand tu t'y mets.

Une journée de congé suffit à Gwaz-Ru et Tréphine pour se débarrasser des formalités du mariage. Ils se rendirent à la mairie pour fixer une date ; achetèrent les alliances à la bijouterie Kerleroux ; commandèrent chez Sigrand le costume du marié. Tréphine, qui s'était préparée à l'événement, avait déjà tout ce qu'il fallait. Elle se marierait en bretonne : coiffe de Quimper, escarpins à bride et robe en velours noir finement côtelé, à manches longues et col rond, sur laquelle elle porterait, pour en faire une tenue de mariée, un tablier blanc brodé de roses rouges et de lys crème par les pensionnaires de la Providence. Yann Kegin et Maë Laouen seraient leurs témoins.

Dans l'intervalle, Gwaz-Ru acheta un lit de 120 – sommier à ressorts, matelas en laine, draps et couvertures. Le chauffeur de l'entreprise alla le chercher en camion chez le matelassier et l'aida à le monter dans sa piaule, en accompagnant leurs efforts de comparaisons grivoises entre l'étroitesse de la cage d'escalier et le minou d'une pucelle à déflorer. Descendre le vieux plumard fut plus facile. Le lendemain matin, en le balançant au bourrier à proximité d'un chantier, Gwaz-Ru eut l'impression d'enterrer sa vie de garçon.

Le samedi 20 février 1926, les habitués du café de la Lorette purent lire cet avis sur la porte : « Fermé pour cause de mariage ». De bonne heure le matin, Tréphine et Gwaz-Ru, déjà en tenue, déménagèrent les petites affaires de la mariée. Il la trouva dans la rue devant la porte close de la Providence, à piétiner sur place pour se réchauffer. Il faisait beau mais froid. Depuis quelques jours le vent soufflait du nordet.

— Vous n'avez pas attrapé du mal ? s'inquiéta Gwaz-Ru en empoignant la valise et les deux baluchons de Tréphine.

— Oh non, j'ai mis un gilet chaud sous ma robe !

— Les bonnes sœurs auraient pu vous laisser attendre à l'intérieur.

— Elles étaient pressées de me voir partir !

— Ça prêche la charité et ça ne peut même pas admettre les opinions des autres. J'espère que vous ne les avez pas remerciées.

Yann Kegin et Maë Laouen les rejoignirent venelle du Moulin-au-Duc et ils se rendirent en chœur à la mairie. À onze heures moins cinq ils entraient dans la salle des mariages, à onze heures dix Tréphine et

Gwaz-Ru en ressortaient unis pour le meilleur et le pire.

— Pour le moins pire, dit Gwaz-Ru. Ensemble deux personnes peuvent aller de l'avant, mieux que chacun de son côté.

— Ma ! Ça fait drôle, quand même, dit Tréphine.

Ils allèrent prendre l'apéritif dans un café en face de la cathédrale, que Gwaz-Ru défia d'un regard de généralissime sur l'armée ennemie en déroute. Yann Kegin voulut régler les consommations, il l'en empêcha.

— Je paie avec les sous que les curés nous auraient pris si on était entrés là-dedans se faire bénir.

— Sûr qu'ils ne donnent rien pour rien, dit Maë Laouen.

— La religion est un commerce comme un autre, dit Yann Kegin. S'ils fournissaient les sacrements à l'œil, les curés feraient faillite. Appelle donc le garçon, qu'il nous remette la tournée.

— Oh non, dit Tréphine, je ne pourrai plus mettre un pied devant l'autre.

— On ne marche pas sur une jambe.

— Un jour comme aujourd'hui on a le droit d'être un peu badaouet(28), dit Maë Laouen.

— On vous doit un grand merci d'avoir organisé le repas chez vous, dit Tréphine.

— Attends un peu de l'avoir goûté ! dit Yann Kegin. Peut-être qu'il sera raté.

— Ça m'étonnerait, dit Gwaz-Ru.

Le teint empourpré et le sang réchauffé par les deux verres de porto, ils quittèrent le bistrot plus gaillards qu'en entrant. En eux, une douce ivresse avait remplacé cette espèce de stupeur qui les avait laissés muets à la sortie de la mairie : pour Gwaz-Ru et Tréphine, c'était la fierté d'avoir osé transgresser les conventions ; pour Yann Kegin et Maë Laouen, de les avoir aidés à les braver. Cependant, il y avait une tradition que les mariés avaient tenu à respecter, et ce n'était pas pour les beaux yeux de Pierre, Paul ou Jacques, mais bien pour leur propre plaisir : se faire photographier.

Ils affrontèrent la bise. Les dames s'emmitouflèrent dans leurs châles, les messieurs remontèrent leur col.

— Été comme hiver, cette place Saint-Corentin est un vrai trou à courant d'air, dit Tréphine.

Pour se rendre chez le photographe de la place Terre-au-Duc, ils prirent la rue Kéréon où le vent leur souffla dans le dos. Des ménagères, revenant des vieilles halles, portaient des cabas remplis de légumes.

— C'est vrai qu'on est samedi, dit Maë Laouen. On aurait eu

tendance à l'oublier, ajouta-t-elle, exprimant ainsi ce sentiment de temps en suspens, des plus étranges quand la vie continue autour de vous.

Gwaz-Ru et Tréphine désiraient un portrait classique, en pied. Le photographe fit une douzaine de clichés, desquels il tirerait des épreuves, et le samedi suivant les mariés choisiraient la photo à agrandir et à encadrer, qu'ils viendraient chercher dans une quinzaine de jours.

— On pourra garder les épreuves ? demanda Tréphine.

— Bien sûr...

— Qu'est-ce que vous en ferez ? dit Gwaz-Ru.

— J'en enverrai à la famille, en guise de faire-part.

— À retardement !

— Ça leur fera sans doute plaisir, et puis comme ça ils vous connaîtront.

— Mat tre, vous faites à votre gré.

Yann Kegin pressa la compagnie :

— Allons-y, maintenant, il faut que j'aille voir où en est mon frichti.

Dans un coin de la salle du café de la Lorette, une table de fête avait été dressée. Maë Laouen avait sorti des armoires ses affaires des grandes occasions : nappe blanche brodée, vaisselle en porcelaine de Limoges, verres en cristal et couverts en argent d'une ménagère reçue en cadeau de mariage quelque trente ans auparavant. Yann Kegin avait préparé un vrai banquet : jambon-macédoine, lotte à l'armoricaine, langue de bœuf sauce madère, chapon, fromage et dessert. La principale différence avec un gueuleton de noces campagnardes, c'est qu'il fut dégusté dans le calme et la convivialité d'un repas entre amis, où chacun met la main à la pâte pour servir et desservir, ouvrir les bouteilles et faire la vaisselle au fur et à mesure. Le chapon, préalablement cuit au court-bouillon la veille, devait à four lent depuis le matin. Le cuistot le découpa à la fourchette.

Cinq heures sonnaient lorsque Yann Kegin servit le digestif : un vieil armagnac pour les hommes, une goutte de Marie Brizard pour les dames. Maë Laouen posa sur la table une tarte aux pommes où deux figurines de mariés étaient piquées.

— Ma ! s'extasia Tréphine, vous avez pensé à tout.

Maë Laouen s'épancha, la larme à l'œil.

— C'est les personnages qui étaient sur notre pièce montée. Je les avais gardés en souvenir.

— On a de la chance de vous avoir, dit Tréphine.

— Ah ça, de la chance, vous pouvez le dire ! s'exclama Gwaz-Ru. Le premier soir que j'ai remonté et descendu la rue de la Providence d'un

bout à l'autre en cherchant une place où me payer un dîner, vous savez combien de cafés j'ai comptés ?

— Une bonne dizaine, dit Yann Kegin.

— Quatorze !

— Alors tu as dû aller jusqu'au début de la route de Locronan.

— Peut-être. De toute façon le destin n'a pas eu la main malheureuse.

— Tu n'as pas envie que je t'apprenne le métier de cuistot ?

— Pour que faire ?

— Maë et moi on a pensé que vous pourriez reprendre notre suite.

— Vous n'êtes pas près d'arrêter.

— L'âge est là, dit Maë Laouen. Il ne nous reste plus que quelques années à tenir le commerce.

— Il vaut mieux prévoir l'avenir plutôt que le subir, renchérit Yann Kegin.

Gwaz-Ru siffla son armagnac, se lissa la moustache et baissa la tête pour contempler ses mains calleuses.

— C'est gentil de votre part, mais je ne me vois pas en restaurateur. Je suis un gars de la terre.

— Du bâtiment ! objecta Yann Kegin.

— Terrassier par la force des choses. J'ai dans l'idée qu'un jour on retournera travailler aux champs.

— Oui, souffla Tréphine, je crois aussi que notre place est à la campagne.

— Bon, n'en parlons plus, bougonna Yann Kegin, déçu par ce refus qui avait assombri la fin du repas.

— Ma foi, j'ai peut-être parlé trop vite, dit Gwaz-Ru, conscient d'avoir été trop brutal. Rien n'empêche de réfléchir à votre proposition.

Ce compromis détendit l'atmosphère. Yann Kegin retrouva le sourire.

— C'est comme ça que je l'entendais, concéda-t-il. Je n'espérais pas une réponse de votre part aujourd'hui.

— Allez donc vous promener en amoureux avant que la nuit tombe, dit Maë Laouen. Je finirai de débarrasser pendant ce temps-là.

— Je vais vous aider, dit Tréphine.

— Non, non, non, pas question ! Allez, ouste, dehors !

Ils allèrent marcher le long de cette portion du Stéir où, en amont de la chute de la glacière, la rivière ressemble à un étang, qu'on croirait immobile, n'était la lente dérive de feuilles mortes éparses montrant le sens du courant. Des nappes de brume frôlaient la surface, les berges et les arbres se fondaient dans une grisaille prête à prendre

comme une colle translucide, cependant que l'air démentait cette sensation d'engluement : le froid vif ravigotait le corps et rendait le pas léger.

— Il va geler cette nuit, dit Gwaz-Ru.

— Oui, cette fois c'est l'hiver, répondit Tréphine. On ne va pas avoir trop chaud chez vous.

— Chez nous !

— J'avais presque oublié. Notre mariage est tellement bizarre, vous ne croyez pas ?

— Sûr que nous n'avons pas imité le monde.

— On dirait que nous sommes passés de l'état de promis à celui de mari et femme, comme ça, comme l'eau de la rivière coule sans que personne ne la pousse.

— Le but de la rivière est d'aller à la mer, à condition que personne ne la dévie. C'est comme la vie. La nôtre est devant nous, maintenant. Il ne faudra laisser personne la canaliser.

— Oh je sais qu'avec vous elle ira tout droit.

La nuit tombait, ils ne distinguaient plus les berges de la rivière. Seules se détachaient de la monochromie anthracite, au-dessus des silhouettes imprécises des maisons du Moulin-Vert et du quartier de la Providence, les colonnes figées de fumées blanches verticales, sans panache ni toupet, comme si elles étaient plantées dans le buvard du ciel et ne se dispersaient qu'au-delà, très haut, à mi-chemin de la Terre et la Lune, là où le soleil brillait encore.

Au café de la Lorette régnait une bonne chaleur. Yann Kegin avait poussé les feux de sa cuisinière, nettoyé de sa viande la carcasse du chapon et disposé les morceaux sur un grand plat décoré de cornichons et d'oignons confits. Ils mangèrent ces restes autour de la table de la cuisine, moins par faim que pour satisfaire à un rite. Vite rassasiés, ils ne surent plus que faire pour ne pas se quitter trop tôt, sinon s'attarder à boire un digestif. Yann Kegin ressortit sa bouteille de vieil armagnac et se servit en premier. Un demi-verre, carrément.

— Hopala ! s'écria Maë Laouen, tu as décidé d'être mezhv dall(29) ce soir ?

Gwaz-Ru, l'index sous le goulot de la bouteille, n'accepta qu'un fond de verre. Ils trinquèrent sans entrain. Yann Kegin avait perdu sa langue, son regard papillonnait droit devant lui, probablement vers l'avenir qu'il avait envisagé et sur lequel le refus de Gwaz-Ru avait refermé la porte.

— On est un peu fatigués, dit Maë Laouen.

— Tu parles pour moi ? renauda Yann Kegin.

— Pour tout le monde. Les jeunes doivent avoir hâte d'aller au lit.

— Normalement, à cette heure-ci le bal aurait été sur le point de

commencer, dit Tréphine.

— Vous le regrettez ? s'inquiéta Gwaz-Ru.

— Oh non, pour la mariée c'est une corvée de se faire embrasser par tous les bonshommes soûls.

— Ton bonhomme ne l'est pas ! dit Maë Laouen.

— J'espère bien !

— Pas comme le mien.

— C'est ça, continue, râla Yann Kegin.

— C'est comme ça, dit Maë Laouen, mon Yann a le vin triste.

— Oh il n'est pas le seul, dit Gwaz-Ru.

Maë Laouen mit dans la main de Tréphine une boule de papier de soie avec quelque chose de dur dedans.

— Les personnages de mariés, dit-elle.

— Oh non, je ne peux pas accepter. C'est vos souvenirs.

— Prends, ça me fait plaisir.

— Et à moi donc ! Jamais je n'aurais pensé...

Maë Laouen les embrassa.

— Allez, partez maintenant, les enfants...

— Salud Yann ! lança Gwaz-Ru de loin.

Yann leva la main mollement.

— Salud Gwaz-Ru ! Bonne bourre !...

— Cochon ! dit Maë Laouen en riant.

— Il n'y a pas de mal à dire les choses comme elles sont, dit Gwaz-Ru.

Ils n'avaient pas marché dix pas dehors que Maë Laouen les hélait, les rattrapait et leur tendait un panier en osier contenant un faitout.

— C'est lourd ! dit Gwaz-Ru.

— Le dimanche il n'y a pas beaucoup de magasins d'ouverts et vous n'aurez sans douté pas envie de sortir...

— Tu es une vraie mère poule pour nous.

— Oh ce n'est que les restants de langue de bœuf et de tarte aux pommes qu'on n'allait pas laisser se perdre.

— Restachou mat zo mat(30) !

— Filez maintenant ! Et à lundi !

— À lundi !

Le froid ne donnait pas envie de traîner. Ils gagnèrent à grandes enjambées la venelle du Moulin-au-Duc et montèrent l'escalier sur la pointe des pieds. Vincent veillait, travaillait ou lisait – il y avait de la lumière sous sa porte.

— Pourvu qu'il ne vienne pas philosopher, chuchota Gwaz-Ru.

— Il sait qu'on s'est mariés aujourd'hui ?

— Forcément. Je le lui ai dit.

Ils entrèrent en catimini dans leur chambre sous les toits. Tréphine l'avait déjà dit et se retint de le répéter : il ne faisait pas plus chaud dedans que dehors. Ils se déshabillèrent chacun de son côté. Gwaz-Ru garda son gilet et son caleçon long. Tréphine enfila une chemise de nuit en pilou par-dessus son linge de corps. Ils se fourrèrent sous les couvertures, le nez dans les plumes de l'édredon. Au-dessus de leurs têtes, les ardoises craquaient sous la morsure du gel.

Ils demeurèrent un long moment enlacés, à attendre que le lit se réchauffe. L'un et l'autre ignoraient les caresses qu'on peut se donner avant l'acte proprement dit. Tréphine savait seulement, pour avoir entraperçu, enfant, des amoureux l'un sur l'autre derrière un talus, que les gens ne le pratiquaient pas comme les animaux. Gwaz-Ru était moins ignare, ayant au service militaire feuilleté des revues olé olé et enregistré les récits des bidasses retour du bordel, qu'il regrettait à présent de n'avoir pas fréquenté. Mais il subodorait que l'amour exige des démonstrations d'affection préparatoires qui rendent moins brutale la possession. Tréphine mit fin à son embarras. Elle retroussa sa chemise de nuit, croisa les mains sur ses seins et écarta largement les cuisses.

— Vous pouvez venir, maintenant, dit-elle.

Il déboutonna la braguette de son caleçon, trouva sa voie et la pénétra d'un coup. Elle gémit. Par réflexe, elle ferma les jambes, mais les rouvrit aussitôt en levant les genoux.

— Peut-être que vous voulez que je prenne mes précautions ? demanda-t-il.

— Quelles précautions ?

— Pour ne pas risquer d'être prise tout de suite...

Elle n'avait aucune idée de ce qu'il entendait par « précautions ». Lui avait en tête cette fameuse objurgation d'un recteur de Brie à ses paroissiens qui, déjà affligés d'une nombreuse progéniture, pouvaient être tentés de répandre leur semence à côté du sillon. « C'est une offense à Dieu ! Votre charretée de fumier, est-ce que vous la déchargez à l'entrée du champ ? Non ! Vous l'envoyez jusqu'au fond ! »

— Il n'y a aucune raison de contrarier la nature, dit Tréphine.

En bon mécréant, Gwaz-Ru respecta les instructions du clergé.

Le lendemain matin, il y avait des fleurs de givre sur les carreaux des lucarnes. Gwaz-Ru alla acheter du pain frais et des brioches. Après le petit déjeuner ils retournèrent au lit, le seul endroit où ils pouvaient tenir sans claquer des dents. Tréphine osa quelques câlineries, Gwaz-Ru répondit présent. Ils sommeillèrent jusqu'à une heure tardive, remangèrent des brioches trempées dans le café au lait, et se

couchèrent de nouveau. L'angélus les réveilla. Deux minutes plus tard, on frappa à la porte. C'était le philosophe, une écharpe autour du cou, un bonnet sur la tête et une vieille robe de chambre sur le dos, par-dessus son veston. Il esquissa un sourire et tendit à Gwaz-Ru une bouteille de vin.

— Mes meilleurs vœux de bonheur.

— Oh mais on dirait que c'est du bon !

— Du saint-émilion.

— Ben entre. Tu as le droit d'embrasser la mariée.

Vincent bisa Tréphine sur les deux joues et répéta ses vœux de bonheur. Gwaz-Ru déboucha la bouteille.

— Mais j'y pense, tu n'as pas eu ta gamelle hier puisque le restaurant était fermé. On a de quoi, reste donc manger avec nous.

— Je ne voudrais pas vous déranger...

— Tu ne déranges personne !

— C'est de bon cœur, dit Tréphine.

— Va te chercher une chaise chez toi. Parce que pour l'instant, on n'en a que deux.

Il sortit et revint aussitôt avec sa chaise.

— Faudra qu'on investisse si on veut recevoir du monde, dit Gwaz-Ru.

— Vous voudrez des patates avec la langue de bœuf ? demanda Tréphine.

— Ma foi, ce ne serait pas plus mauvais.

— Je vais vous aider à les éplucher, dit Vincent.

Le vin étant presque glacé, ils le mirent à réchauffer près de la casserole où bouillonnaient les patates.

— Tout juste si je peux tenir mon stylo pour annoter les copies, dit Vincent. Les élèves vont penser que je commence à sucrer les fraises. Tu crois que le propriétaire nous installerait un poêle ?

— Tu l'as déjà vu, toi, le proprio ?

— Non.

— Moi non plus. M'est avis qu'il faudrait qu'on se démerde tout seuls. Le conduit de cheminée existe à chaque pignon, il n'y aurait pas grand-chose à faire pour brancher un poêle. J'ai l'intention d'aller jeter un coup d'œil chez le ferrailleur, voir si je peux dégouter une petite salamandre ou un vieux Godin qui traîne.

— Regarde pour moi aussi.

— Pas de problème.

Tréphine servit la langue de bœuf.

— Comme il n'y en a pas tellement, j'ai mis plus de patates, dit Tréphine.

— Ne vous inquiétez pas, dit Gwaz-Ru, on n'ira pas au lit avec la faim.

Ni avec la soif : la bouteille de bordeaux montra son derrière. Une goutte de lambig par là-dessus et le philosophe se retira d'assez bonne humeur, ce qui n'empêcha pas Tréphine de dire :

— Je me répète, mais pour un homme d'à peu près votre âge, il fait triste figure à côté de vous.

— Il manque de grand air. À part sur le trajet du lycée, celui-là ne voit jamais le soleil. Et encore, c'est à se demander si en marchant il n'a pas toujours le nez dans ses bouquins.

— Les gens ne sont pas tous faits pareil.

Ils se mirent au lit. Gwaz-Ru retroussa la chemise de Tréphine, la caressa ici et là et se pressa contre elle pour lui faire sentir combien il était dur.

— Oh ! Oh ! Oh ! je crois que la clé veut entrer dans le petit paradis !

— Ma ! vous êtes infatigable !

— Nous avons du temps à rattraper.

D'accord là-dessus, Tréphine se mit en position et cette fois, au lieu de rester passive, s'agita de concert, tisonnée par le diable qui boutait le plaisir en elle.

Un peu plus tard, surprise par ce qu'elle avait ressenti, elle dit, ravie :

— Je crois que nous nous accordons.

— Oh de ça j'étais certain dès le départ !

— Ne soyez pas trop fier de vous, quand même ! Peut-être que je changerai, avec le temps.

— Je suis sûr que non !

— Alors nous irons jusqu'à la vieillesse ensemble.

— J'espère bien !

Bodiger et son équipe étaient alignés au bord d'une tranchée, quart en métal tendu sous le goulot d'une bouteille d'un vouvray bon marché que Gwaz-Ru servait généreusement, sans se préoccuper de la mousse qui débordait. Il arrosait son mariage et ne serait pas ruiné. Lui compris, ils n'étaient que sept. Il avait prévu trois bouteilles, ce qui devait suffire, et cela suffit. On porta les toasts traditionnels, d'une exquise finesse, à sa corde au cou, au débouillage de la mariée, aux fréquentes vidanges des couilles du marié et à la progéniture qui s'ensuivrait. Les bouteilles vides furent réduites en miettes dans la tranchée, histoire de symboliser le berlingot cassé de l'épousée et de porter bonheur aux futurs habitants de la maison.

Les gars se hissèrent dans la benne du Berliet, Bodiger monta dans la cabine à côté du chauffeur. Au moment de la dispersion de la troupe au centre de Quimper, il prévint Gwaz-Ru :

— Je ferai un saut chez toi après la bouffe. Faut qu'on se cause.

— De quoi ? demanda Gwaz-Ru, pas enchanté du tout du dérangement.

— De ton avenir.

— Ça ne peut pas attendre qu'on soit au boulot demain ?

— Les affaires personnelles ne se traitent pas sur les chantiers. Et puis c'est normal que je fasse la connaissance de ta chérie. D'ailleurs, j'aurais apprécié que tu me la présentes avant. Tu as bien caché ton jeu, mon salaud !

Sur la défensive, Gwaz-Ru montra les dents.

— Je ne savais pas qu'il fallait te demander la permission.

— Ho ! Ne prends pas la mouche ! Quand un camarade se marie, c'est normal qu'on se renseigne. Ça peut changer sa vie, et la nôtre en même temps.

— Je ne vois pas comment !

— Des fois les gars mariés changent d'idées.

— Ils n'ont pas le droit ?

— Tu es communiste ou tu n'es pas communiste ?

— J'ai ma carte.

— Justement. Tu comptes sur le Parti et le Parti compte sur toi.

— Tous pour un et un pour tous, hein ?

— Eh ben ouais. Maintenant que tu t'es casé avec une bonne femme, on va te prendre en main. On va s'occuper de toi pour que tu sois à l'aise dans ton ménage. Les gars qui ont des emmerdements chez eux causent souvent de gros soucis à l'extérieur. Tu n'es pas d'accord ?

Gwaz-Ru haussa les épaules.

— S'ils sont mal payés et s'ils n'ont pas à bouffer, ils foutent le bordel dehors. Ils font la révolution. Ce n'est pas ça que cherche le Parti ?

— La révolution n'est plus à l'ordre du jour. Il faut agir autrement. Se tenir prêts.

— Prêts à quoi ?

— Allez, ne te fais pas de bile ! À tout à l'heure. Bon app'.

— Bon app' ! maugréa Gwaz-Ru, et il rentra chez lui en ressentant une amertume inexplicable.

Ils avaient pris leurs nouvelles habitudes de couple marié. Ils auraient pu prendre pension à la Lorette le soir tous les deux, Yann et Maë leur auraient fait un prix, mais cela n'aurait pas été raisonnable. Ils se contenteraient d'y aller un samedi soir par-ci par-là, et ce serait autant de soirées de fête, à quatre, dans la cuisine.

Tréphine continuait d'aller travailler le midi au restaurant, où elle avait son repas. Auparavant, le matin elle s'occupait d'une nouvelle patronne qu'elle avait trouvée pour remplacer son travail chez les bonnes sœurs. C'était une vieille dame seule qui habitait en bas de la rue Kéréon. Elle avait du mal à se déplacer, Tréphine lui faisait ses courses. Pour s'occuper l'après-midi, elle avait les ménages d'avant le mariage. Finissant d'assez bonne heure, elle avait le temps de cuisiner. Avec leurs revenus cumulés, ils ne manqueraient pas de sous, voire en mettraient un peu de côté.

Sa conversation obscure avec Bodiger avait énervé Gwaz-Ru. Le sourire et les baisers de Tréphine le calmèrent. Il la sentit toute fière de lui avoir préparé une potée : lard, saucisses, chou et pommes de terre. Les mains à plat sur son tablier, elle se tenait prête à le servir.

— Notre dîner va être un peu gâché, dit-il. Nous allons avoir de la visite. Bodiger, mon contremaître sur les chantiers et chef de claque du Parti. Il veut faire votre connaissance.

— Il n'y a pas de mal à ça.

— Non, sans doute, concéda Gwaz-Ru.

Ils mangèrent en vitesse. Tréphine tint à débarrasser et à passer un coup de balai avant que Bodiger n'arrive. Dommage que le temps se fût radouci : il n'allait pas pouvoir apprécier combien on se caillait les meules, dans le gourbi.

Il se pointa les mains vides, comme un mailh(31) que les métayers se

doivent de régaler. Il se gobergea du grog au miel de Tréphine et fuma le tabac à rouler de Gwaz-Ru. Bodiger ne fumait que du tabac de chine. « T'as une cousue ?... T'as ta blague dans ta poche ?... » Ces mots revenaient en leitmotiv dans sa bouche. Le matin, il y avait intérêt à prévoir sa part de contremaître, sinon avant la fin de la journée c'étaient les gars qui se retrouvaient à court de cigarettes. À propos de cette manie de taper ses sous-fifres, Gwaz-Ru s'était déjà fait cette réflexion : communiste et partageur des biens d'autrui. Sur les chantiers, Gwaz-Ru s'en moquait comme d'un travers bénin – à chacun les siens, n'est-ce pas ? Chez lui, ce soir-là, il n'eut pas du tout envie d'en rigoler.

La métamorphose du contremaître le sidéra, ses talents de comédien l'esbroufèrent. Bodiger avait troqué sa chemise rouge d'apparatchik contre la soutane noire d'un chanoine enjôleur qui embobelina Tréphine de questions onctueuses auxquelles elle répondit avec franchise et ingénuité. La confession fut à son goût : elle ne péchait ni en actes ni en pensées contre les droits du peuple, il lui accorda l'absolution sans pénitence. Point *d'Internationale* à chanter dix fois, point de *Manifeste du Parti communiste* à apprendre par cœur.

— Parfait, dit-il.

— C'est bon, tu l'as assez confessée ? grogna Gwaz-Ru.

— Tréphine est la femme qu'il te fallait. Tu seras soutenu dans tes convictions et dans tes actions. C'est souvent à cause des femmes qu'on perd des camarades. Elles les retournent contre le Parti.

— Il faut que les hommes suivent leurs idées, dit Tréphine, autrement ils ne sont pas heureux.

— Absolument ! approuva Bodiger.

Il jeta un coup d'œil circulaire sur la piaule.

— Bon, on va vous trouver quelque chose de plus confortable. À deux, c'est plutôt juste, ici.

— Et on se gèle le cul.

— Et j'imagine que vous n'allez pas rester seuls bien longtemps.

— Oh ça, c'est la nature qui commande ! dit Tréphine.

— On compte sur toi pour nous fabriquer une flopée de petits rouges, Tréphine.

Le « nous » et le tutoiement déplurent à Gwaz-Ru.

— On les inscrira à l'école du Parti, ricana-t-il.

Bodiger le regarda droit dans les yeux.

— Si tu veux progresser, il faudra que tu apprennes à te dominer, dit-il d'un ton cassant.

Gwaz-Ru répondit par un sarcasme :

— Me dominer moi-même, je n'y vois pas d'inconvénient. Me laisser

dominer, c'est une autre histoire.

— Jusqu'à présent on ne t'a pas mis à contribution.

— Je paie ma cotisation au Parti et au syndicat.

Bodiger prit la tangente en s'adressant à Tréphine.

— Ton Gwaz-Ru a du caractère !

— Quand on en manque ce n'est pas mieux.

— Un trois-pièces va se libérer au premier étage. Vous déménagerez le mois prochain.

Encore une injonction que n'accepta pas Gwaz-Ru.

— Vous déménagerez ! C'est vite dit ! Et si ça ne nous plaît pas ?

— Tu préfères rester sous les toits ?

— Trois pièces, quand même ! dit Tréphine.

— Il y a un poêle ?

— S'il n'y en a pas on t'en installera un.

— Tant qu'à faire, tâche de penser aussi à mon voisin.

— Tu es devenu copain avec le prof de philo ?

— Ben ouais. Pourquoi tu frises le nez comme si tu reniflais une merde ?

— Il me semble t'avoir dit qu'il n'était plus de notre bord.

— Il n'est pas de l'autre bord non plus.

Bodiger garda le silence pendant de longues secondes, semblant peser le pour et le contre d'un coup de gueule autoritaire. Dans les yeux du contremaître Gwaz-Ru décela une drôle de lueur mauvaise qui lui rappela la campagne, une cour de ferme à l'heure, entre chien et loup, de la distribution des tâches aux commis, et le regard d'un fumier de merour vendu à son fumier de patron qui s'attarde sur la forte tête du groupe, jouissant à l'avance de lui réserver la pire des corvées, tout en se préparant à faire un pas de côté pour éviter la fourche que l'autre pourrait bien lui planter dans le pied.

Il poussa Bodiger à vider son sac :

— Je le lui dirai, au philosophe, qu'il n'a qu'à prendre sa carte du Parti s'il veut avoir un poêle.

Bodiger esquiva l'attaque.

— Sacré Gwaz-Ru ! On fera quelque chose de toi ! J'ai hâte de te voir au pied du mur. On va voir ce que tu vaux comme compagnon maçon.

Là-dessus, il bigla le logis avec un air de sous-off en inspection de chambrée, puis salua la compagnie.

— À demain. Sois à l'heure.

— J'ai déjà été en retard ?

Gwaz-Ru lui claqua la porte dans le dos.

- Pour qui il se prend, celui-là !
- Pourquoi vous vous énervez comme ça ? Il n'est pas méchant. Il va nous changer de logement.
- Ouais, c'est à se demander si l'immeuble n'appartient pas au Parti.
- Et alors, qu'est-ce que ça peut nous faire ?
- Je ne sais pas. Je ne sais plus. Tout ça est torr-penn(32). Je n'aime pas beaucoup ses façons de nous entortiller. Il y a des cadeaux qui coûtent cher.
- Il veut vous rendre service. Entre personnes qui pensent la même chose, c'est bien normal. Des fois on a tort de chercher midi à quatorze heures.
- On m'a fabriqué comme ça, pour penser qu'il vaut mieux être le fil de fer autour du fagot qu'une branchette à l'intérieur.
- Le bout de bois dans le fagot est tranquille au milieu des autres.
- Ouais, mais il finit dans le feu. Bon, on avisera en fonction des événements, conclut Gwaz-Ru gaiement, comme s'il était parvenu au terme d'un raisonnement satisfaisant que Tréphine n'avait pas pu suivre.

Elle répondit néanmoins, elle aussi sur un ton enjoué :

- Essayer de prévoir les choses ne sert à rien.
 - Vous n'avez jamais été montrer votre main aux romanichels ?
 - Jamais de la vie ! Je ne suis pas bête à ce point-là. Ceux-là ne racontent que ce que vous voulez bien entendre.
 - Vous au moins vous êtes quelqu'un de sage.
 - Il faut toujours garder un seau d'eau à côté du feu.
- Ils se couchèrent. Gwaz-Ru se montra entreprenant et Tréphine consentante.

- Heureusement que vous ne jetez pas votre seau d'eau sur moi quand nous sommes au lit ! dit-il en s'installant entre ses cuisses.
- Oh vous, c'est vous tremper dans la glace qu'il faudrait, je crois.
- Vous préféreriez ?
- Ne restez donc pas sur le seuil à raconter des bêtises, dit-elle en donnant un coup de reins impatient.

Il entra, et ils éteignirent le feu commun, qu'ils ranimeraient le lendemain.

Par la grâce du Parti, ils allaient descendre de la soupente au premier étage. Ils allaient jouir du confort d'un trois-pièces avec poêle et Gwaz-Ru aurait bientôt la paie d'un compagnon maçon, avec cotisation au Parti à proportion.

Bodiger avait-il seulement parlé au patron de l'intérêt de

promouvoir un manœuvre plutôt qu'un autre ? Gwaz-Ru pensait que non. Dans les quartiers de la Providence et du Moulin-Vert aussi bien que dans l'entreprise, Bodiger faisait la pluie et le beau temps. Dans l'entreprise, le patron lui laissait la bride sur le cou, probablement pour avoir la paix – et il l'avait, jamais il n'était question de grève ni de réclamations –, mais dans les quartiers où il distribuait les logements, de qui tenait-il son pouvoir ? De plus haut, probablement, se disait Gwaz-Ru, d'un sommet aux contours nébuleux, perdu dans les brumes de stratégies absconses et d'instructions secrètes venues de Moscou – une supposition que lui souffla le philosophe quand il lui parla de la carte du Parti à prendre en échange d'un poêle dans sa turne.

— Marrant. Et d'une naïveté consternante. Remarque, l'Église n'agit pas autrement. Les bons paroissiens paient des indulgences pour le repos des âmes du purgatoire, les bons citoyens vendent la leur au Parti pour se chauffer les fesses. C'est kif-kif.

— J'ai eu tort d'accepter de déménager au premier ?

— Nos situations ne sont pas comparables. Une femme a besoin d'un peu de confort. Mais te connaissant tel que je te connais maintenant, je serais bien surpris que tu te plies à la discipline du Parti.

— Qu'est-ce que tu me conseilles ? demanda Gwaz-Ru, inquiet de déchoir aux yeux du philosophe.

— Ce sont des cyniques. Si tu ne veux pas qu'ils te croquent, il faut que tu sois plus cynique qu'eux.

Voyant que Gwaz-Ru papillonnait des neurones, le philosophe traduisit :

— Prends ce qu'ils te donnent et laisse venir.

Gwaz-Ru rit dans sa moustache. Ils avaient retrouvé leur amicale complicité du début.

— C'est exactement ce que j'ai dit à Tréphine : on avisera. Toi et moi on ne parle pas avec les mêmes mots, mais on se rejoint.

Vincent choisit un livre sur la volige qui lui servait d'étagère, l'ouvrit et le feuilleta à la recherche d'une page.

— Écoute ce qu'a écrit Jean-Jacques Rousseau dans son *Émile ou de l'éducation*... « Resserrerz donc le plus qu'il est possible le vocabulaire de l'enfant. C'est un très grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées et qu'il sache plus de choses qu'il n'en peut penser. Je crois qu'une des raisons pourquoi les paysans ont généralement l'esprit plus juste que les gens de la ville, est que leur dictionnaire est moins étendu. » Jean-Jacques Rousseau était un grand lettré et pourtant, tu vois, il nous dit que les mots savants sont inutiles si on n'a pas d'idées.

— Des fois j'ai l'impression d'en avoir plus que nécessaire.

- Coquetterie de nanti ! On n'a jamais trop d'idées. Il y a tellement de gens qui en manquent ou qui n'en ont que de toutes faites.
- Malgré tout, souvent je me dis que ça doit être reposant de penser comme les autres.
- Reposant ? Tu connais l'histoire de Panurge ?
- Oh ça, je n'ai pas l'intention de retourner ma veste du côté de la peau de mouton.
- Reste sur tes gardes. Méfie-toi des staliniens.
- Bodiger a l'air de te connaître.
- Je les ai fréquentés. Je connais leur stratégie. Ils t'ont laissé mûrir, maintenant ils vont te presser le citron.
- Comment ça se fait qu'avec tous les livres que tu as étudiés tu ne saches plus de quel bord tu es ?
- Je navigue dans la tempête.
- Attention de ne pas chavirer.
- Et toi de ne pas couler, avec autour du cou la pierre des Soviets.
- Pas de bile à se faire, les cailloux, ça me connaît. J'ai commencé mon apprentissage de compagnon maçon.

Gwaz-Ru se montra doué. Il avait l'œil et la main pour liter les pierres de façon à économiser le ciment. Il avait l'instinct des veines qui déterminent une taille sans gâchis. Sous ses coups de massette, peu de moellons partaient en morceaux. Il est vrai qu'ils étaient de bonne qualité. Stervinou, l'entrepreneur, se fournissait exclusivement dans une carrière du pays bigouden, une espèce de mine d'or qu'avaient découverte des paysans, deux frères célibataires pour qui l'agriculture était devenue accessoire, les cailloux ayant fait leur fortune. C'était un granité ocre jaune mélangé de bleuté, compact, dur, qui acceptait sans s'émietter qu'on lui écorne grossièrement les arêtes pour un mur qui serait à enduire, ou qu'on le modèle – qu'on le sculpte ! – à la perfection, soit en opus incertum, soit en cherchant le rectangle ou le carré parfait quand il s'agissait de monter une façade en pierres de taille qui ferait la fierté des maîtres d'ouvrage.

Promu par favoritisme, c'est grâce à son talent que Gwaz-Ru acquit son grade de compagnon maçon. Aussi eut-il, dès que ses mérites furent patents, le sentiment de ne rien devoir à Bodiger. Il aimait son nouveau métier d'un bout à l'autre : défier le tas de cailloux benné par le camion sur le chantier à démarrer, tailler, liter, manier le fil à plomb, et jointoyer au besoin, un boulot de finition que ses grosses mains exécutaient à la langue de chat, avec la délicatesse des doigts de fée d'une brodeuse surlignant de fil d'argent le dolman d'un capitaine de hussards. Il n'était pas complètement heureux pour autant. Plusieurs choses le tracassaient. La médaille de compagnon maçon avait plusieurs revers.

Son esprit égalitaire était mis à mal par les exigences de sa fonction : à son tour de faire suer les manœuvres sous l'oiseau. Bodiger n'arrêtait pas de le houspiller à propos de sa prétendue faiblesse à leur égard : « Ce n'est pas à toi de leur gueuler dessus quand tu manques de moellons ou de ciment, c'est à eux de savoir quand t'approvisionner. Et surveille-les du coin de l'œil. Il y a toujours de quoi faire sur un chantier. Si la gâchée est prête, si tu as tout ce qu'il te faut là-haut, qu'ils ne restent pas les bras croisés. Qu'ils commencent le nettoyage des abords, c'est toujours ça de gagné à la fin du chantier. »

Secouer les lambins, pourquoi pas ? Mais les dénoncer à Bodiger ? « Les pieds nickelés que tu repères, tu me les signales et je les vire ! » Merde alors, ça jamais.

Jouer les sergents recruteurs pour le Parti ? « Écoute les gars causer entre eux, s'ils se plaignent de quoi que ce soit tu leur dis que la porte du Parti leur est ouverte. »

Endosser le costume de commissaire politique ? « J'ai beau prendre toutes mes précautions à l'embauche, il y a des gars qui cachent bien leur jeu. Mais un beau jour le masque tombe, ils se lâchent. S'ils ont une mentalité de fachos, pareil que pour les clampins, à la porte ! »

Rétrospectivement, Gwaz-Ru en eut froid dans le dos. Tout le temps qu'il avait été manœuvre, avait-il été espionné de cette façon ? Par qui ? Par ses désormais égaux, les artistes du moellon paré et du joint chaulé ? Mieux valait en rire plutôt que de s'en désoler. Et il s'en serait foutu comme de sa première bouffée de butun marmouz⁽³³⁾, s'il n'y avait pas eu ce dernier revers à la médaille : un bourrage de crâne qui lui bouffait ses soirées et lui grignotait la cervelle.

L'heure de rembourser les cadeaux avait sonné, et pas question de se défilier. Aux réunions de la bien nommée *cellule* du Parti, les absents n'étaient pas excusés. Bodiger avait bien fait comprendre au maçon que sa promotion ne tenait qu'à un autre genre de fil à plomb : le barbelé de la rectitude militante.

La cellule se réunissait dans le sous-sol d'une maison particulière du Moulin-Vert. Un grand drapeau rouge couvrait le mur du fond et sur les côtés étaient punaisés des portraits de Marx, Lénine et Staline, ainsi que des unes de *L'Humanité* et des affiches révolutionnaires. Dans un meuble d'angle fermé à clé, s'alignaient des livres formant la bibliothèque idéale du marxisme-léninisme.

Lors de son intronisation dans le saint des saints, outre deux maçons de l'entreprise Stervinou – les agents secrets de Bodiger, donc, ah les salopards ! – Gwaz-Ru eut la surprise de reconnaître des gars qu'il côtoyait dans le quartier de la Providence, avec qui il prenait un verre aux comptoirs à prolos. Ici, on se donnait du « camarade », et pour un peu on aurait été baptisés d'un nom de code. Ici, on ne fraternisait pas en levant le coude. Ici, on se tenait à carreau, sagement assis face à la tribune où trônait le présidium du soviet suprême de Quimper et des environs.

Sous la faucille à couper les têtes qui dépassent et le marteau à enfoncer les diktats dans le crâne, c'était un triumvirat hétérogène de caciques autoproclamés. À gauche, le camarade Bodiger, la poitrine bombée et en la circonstance emmanché du cul au gosier d'un balai à réfuter les objections de la base. À droite, un instituteur, Le Bellec, bel homme dans la cinquantaine, coiffé d'une crinière blanche de lion

rugissant à satiété les détails de la révolution d'Octobre et les théories du matérialisme historique. Enfin, au milieu, celui que Gwaz-Ru jugea le plus redoutable. Un nommé Fichou, une espèce de gnome, batracien binoclard mâtiné de pécari : une figure plate de crapaud, mais plantée d'un long et gros nez recourbé comme une trompe qui touchait sa lèvre supérieure. Tassé sur lui-même, il se tenait les mains croisées et les bras en rond sur une serviette en cuir, comme s'il avait peur qu'on la lui pique. Dans le civil contrôleur des impôts, Fichou, de derrière ses culs de bouteille, fixait sur vous un regard de Méduse, vous écoutait parler, grimaçait à peine quand un camarade émettait un truisme contenant en germe une pensée contre-révolutionnaire, mais l'on sentait qu'il cochant des cases sur ses registres mentaux d'inspecteur du dogme collectiviste. Une ligne remplie de croix et vous étiez bon pour une séance d'autocritique.

Trio de façade, estima Gwaz-Ru, le nabot est le chef et les deux autres ses valets. Et discussions de comédie : les débats consistaient à assimiler la dialectique de Fichou, paraphrasée en chœur par Bodiger et l'instituteur. On ne devait pas s'opposer mais feindre l'étonnement ou l'incompréhension, en toute modestie valant acte de contrition.

Fichou dévissait et revissait son embryon de cou, sur cent quatre-vingts degrés, pour délivrer d'un air paternel la bonne parole à la cellule recueillie. Il sortait de sa serviette en cuir ses livres d'agent de la gabelle propagandiste et commentait la réalisation des objectifs de vente de bons de soutien et de diffusion de *L'Humanité* au porte-à-porte et sur les marchés. Le présidium s'exonérait lui-même de ces tâches mercantiles.

Gwaz-Ru ne pipait mot mais n'en pensait pas moins. Il avait sur ces gens-là la supériorité d'un esprit madré forgé au contact des jars pinceurs de mollets, des truies mordeuses, des taureaux mabouls et des chevaux qui ruent en vache. Grâce à la langue bretonne, sanctuaire de l'euphémisme et de l'antiphrase, il possédait en sus l'aptitude à déceler la parole traîtresse et la faculté de manier à son tour l'allusion maligne et le double sens.

Plutôt que de grogner ou de donner son ventre à gratter comme un chien peureux, il resta dans son coin à jouer les potiches, calé dans son rôle d'observateur muet et docile. Mais une fois qu'il eut pris la mesure des trois officiants de messes basses, leurs sermons et gesticulations ne manquèrent pas de le distraire, preuve que l'ancre de sa foi marxiste ripait vers les fonds de sable du large. Il finit par se rendre aux réunions comme on va au cirque, où l'on rit par charité aux singeries des clowns tristes. Il y perdait une soirée d'amour – Tréphine dormait quand il rentrait –, le lendemain il y gagnait une heure d'amitié autour d'un vin chaud dans la piaule de Vincent, à qui il rendait compte de la comédie de la veille.

Comme on remarque le regard torve de quelqu'un sans pouvoir mettre dessus le mot savant de strabisme, Gwaz-Ru ressentait dans son tréfonds les contradictions, illogismes et aberrations des théories et travaux pratiques du marxisme-léninisme, mais s'embrouillait à les détricoter. Le philosophe en faisait sa pelote.

— Ah putain, jusqu'où ils osent aller dans la dialectique ! Ça fout les jetons.

Vincent analysait, Gwaz-Ru comprenait et s'offusquait à son tour.

— Je vais rendre ma carte.

— Surtout pas ! C'est trop passionnant !

— Ouais, et n'importe comment je ne peux pas.

Le trois-pièces, le grade et la paye de compagnon...

— Ils en sont au stade anal de la pensée révolutionnaire ! se moquait Vincent.

— C'est quoi ?

— Comme des gosses qui répètent pipi-caca. S'ils se doutaient qu'on se raconte tout ça...

— Ils m'ont bien espionné au boulot, ces fumiers.

Vincent passait son index sur sa gorge.

— Tout blasphémateur aura la tête tranchée !

— Tu crois qu'ils pourraient me faire le coup du père François ?

— Du père Joseph !

— Staline ?

Gwaz-Ru en rigolait encore en descendant du grenier. Et ces soirs-là, au lit, Tréphine bénéficiait doublement de son allant, qu'elle modérait d'une douce prière.

— Attention au petit dans mon ventre...

Au jeu de la bête à deux dos ils avaient gagné le gros lot. La naissance était prévue en janvier 1928 et pour Gwaz-Ru c'était une raison supplémentaire de prendre les discours du Parti par-dessous la jambe. Il était plus préoccupé par la jeune pousse qui arrondissait la taille et les seins de sa Tréphine que par le réarmement de l'Allemagne et les dangers du nazisme.

— Quand le destin individuel prime sur le sort collectif, les convictions s'étiolent, plaisantait Vincent. J'ai peur pour toi, Gwaz-Ru. Tu es sur la mauvaise pente, celle du social-traître. Du social-traître breton !

— Ben ouais, breton, maugréait Gwaz-Ru. Malgré ce que dit Fichou ce n'est pas un défaut, non ?

Le philosophe lui expliquait les exigences de l'internationalisme et le péril du régionalisme en regard de l'universalisme marxiste.

— Tu n'es qu'un pion entre leurs mains. Ni blanc, ni noir, ni blanc

et noir, une marionnette rouge dont Moscou tire les ficelles. Une planète, un seul peuple, et une seule langue, le russe, s'ils le pouvaient.

— Manquerait plus que ça ! D'ailleurs, tu vas trop loin. Cachin a créé l'association des Bretons émancipés avec le Gwenn ha Du comme emblème.

— Comme les fachos nationalistes.

— Le drapeau breton appartient à tout le monde.

— Belle confusion des genres. Tu ne comprends donc pas ? Ils veulent ratisser large. Leur défense du peuple breton, c'est du pipeau. De la récupération. Une stratégie de plus, la plus sournoise de toutes.

— Ah ? fit Gwaz-Ru, abasourdi.

— Tu manques de lucidité.

— Tu critiques mais tu ne proposes pas de solution.

— Je songe à prendre une certaine orientation.

— On peut savoir laquelle ?

— Créer un parti socialiste breton, Gwaz-Ru. Tu me suivrais ?

— C'est à voir.

— Ce n'est pas pour tout de suite.

— Tant mieux. On est bien comme ça, non ?

— Se satisfaire de la vie qu'on a ? Pourquoi pas ?

— On regarde ce qui se passe autour de nous, on discute, on se bidonne, pourquoi on se mettrait martel en tête ? On ne pourra jamais rien changer à la connerie humaine.

— Ho ! Gwaz-Ru ! Tu rends les armes ?

— Un petit va naître.

— Mais tu vas subir !

— Tu me l'as dit toi-même, il faut prendre et laisser venir.

— Je ne te laisserai pas t'éteindre, Gwaz-Ru. Je soufflerai sur les braises.

— Oh ! Oh ! Oh ! gloussa Gwaz-Ru, ne t'en fais pas, il y a toujours du feu à l'intérieur. Mais je crois maintenant qu'il vaut mieux chauffer son propre cul que celui des autres. J'ai ma vie à mener, je vais regarder l'eau couler sous les ponts.

L'élève avait dépassé le maître. Gwaz-Ru était devenu plus cynique que le philosophe. Moralement, il rentra dans le rang et dans la routine de ces années qui transforment un nouveau marié en père de famille nombreuse.

L'eau coula sous les ponts pendant huit ans. Venelle du Moulin-au-Duc quatre enfants étaient nés, deux garçons et deux filles : Nicolas en 1928, Angèle en 1929, Maurice en 1933 et Monique en 1935. Quand il se retournait sur ces années, Gwaz-Ru avait l'impression que le

temps avait filé sans qu'il s'en aperçoive. Il se disait : Comme tout le monde, on a travaillé, on a fabriqué des gosses à la file, on s'est habitués aux pleurs, à l'odeur des couches, aux paillasses par terre dans la chambre et dans la cuisine, à la routine de petites joies immédiates, le poulet rôti et la promenade du dimanche, une augmentation de salaire qui permet à Tréphine de s'acheter une paire de chaussures neuves, une bronchite vite guérie, les premiers pas du petit dernier.

Sur ce quotidien se précisait en filigrane l'avenir avec un grand A. Le Parti communiste et la SFIO s'étaient mis d'accord sur un programme de Front populaire. Les lendemains qui chantent étaient pour bientôt : quinze jours de congés payés et la semaine de quarante heures. Aux réunions de cellule, le triumvirat commençait à s'exciter sérieusement. Les chefs s'isolaient en conciliabules. C'était gros comme une maison qu'il y avait des choses que les gars de la base ne devaient pas entendre. « Va falloir déclencher la grève générale dans les transports et les usines, clamait Bodiger à la troupe de colleurs d'affiches. Va falloir leur souffler dans le derche, aux camarades socialistes, pour qu'ils votent les lois. »

Les dieux veillaient sur Gwaz-Ru. Il allait vivre ces événements à distance, en qualité de travailleur indépendant et de futur renégat du Parti.

En dépit du travail que lui donnaient ses quatre marmouz, Tréphine avait gardé ses heures du matin chez la vieille bourgeoise de la rue Kéréon. Elle confiait les deux plus jeunes à la voisine du rez-de-chaussée qui avait encore un bébé au sein, ce qui lui permettait de donner la tétée à la petite Monique, si elle réclamait. Tréphine rendait le service en repassage. Nicolas et Angèle, les aînés, vadrouillaient à leur guise avec les gamins et gamines du quartier.

En moins de cinq minutes Tréphine était rendue au bas de la rue Kéréon. L'occupation était plaisante. Une vieille dame, ça ne déplace pas beaucoup de poussière, surtout que celle-ci passait son temps à lire. Tréphine faisait son lit, nettoyait le cabinet de toilette, balayait la cuisine et la salle à manger, et par roulement s'occupait des carreaux et de l'argenterie. Ensuite elle allait faire les courses aux halles et préparait le repas de midi, puis elle s'en retournait réchauffer le déjeuner de ses enfants, avec souvent dans son cabas des fruits que la dame faisait exprès de lui commander en trop afin d'avoir le plaisir de lui dire : « Tréphine, emportez donc ces poires (ou ces bananes, ces oranges, ces prunes) chez vous pour vos enfants. Demain elles seront gâtées. – Il faudrait les acheter à la pièce, madame. – Mais non, mais non, c'est très bien comme ça. »

Un samedi soir en rentrant du boulot, Gwaz-Ru trouva sa Tréphine particulièrement guillerette.

— Les enfants ont mangé et ils sont déjà couchés, dit-elle.

Une bouteille de côtes-du-rhône trônait au milieu de la table.

— On a quelque chose à fêter ?

— C'est vous qui déciderez, répondit-elle d'un air finaud. J'ai acheté la bouteille en prévision, et elle sera bue de toute façon.

— Peut-être pas en entier ce soir.

— Oh j'en boirai aussi.

Il déboucha la bouteille, goûta le vin.

— Vous avez bien choisi.

Tréphine servit le rôti de porc et les patates.

— Pour le dessert, j'ai fait un diplomate à la confiture de rhubarbe.

— Décidément, c'est le grand jeu, ce soir. Il y a anguille sous

roche ?

— Vous vous rappelez que je vous ai parlé de ces gens qui déballent aux halles tous les samedis et chez qui j'achète les légumes et les fleurs pour ma patronne ?

— Vous en parlez tellement souvent que j'ai l'impression de les connaître.

— Eux aussi, ils ont l'impression de vous connaître.

— Ah bon ?

— Je leur parle souvent de vous, et de nous, et des enfants.

— Vous leur racontez notre vie ?

— Depuis le temps que je les fréquente tous les samedis. Je les connais de bien avant qu'on se rencontre tous les deux au café de la Lorette. Ils s'intéressent à nous.

— Je ne vois pas pourquoi ils s'intéresseraient à moi.

— Pourtant ce matin ils m'ont fait une proposition qui vous regarde.

— Dites toujours.

— Pendant qu'on mangera le diplomate.

— Vous voulez faire durer le plaisir, on dirait.

— Autour des cadeaux, on met du papier à fleurs.

— Il arrive que le présent ne soit pas toujours au goût de celui qui le reçoit.

— Oh pour moi celui-là est presque trop beau pour être vrai.

La confidence que Tréphine tenait en suspens au bout du ruban doré de la taquinerie était si importante qu'elle rayonnait, encore qu'une telle annonce, regretta-t-elle, aurait mérité qu'elle fût vêtue de ses habits du dimanche, avec une touche d'eau de Cologne dans son cou et derrière ses oreilles. Mais c'était tout comme. Elle se sentait jeune et belle, et elle l'était. Si quatre grossesses avaient quelque peu empâté sa taille, son visage était toujours aussi rose et lisse et ses sourires francs et épanouis. Quatre enfants à élever n'était pas pour elle une misère mais un destin naturel. Rien ne pouvait obérer son bonheur de vivre.

— Alors voilà...

Donc, précisa de nouveau Tréphine, la dame et le monsieur en question, comme bien d'autres petits paysans des environs, venaient tous les samedis aux halles vendre leurs légumes et leurs fleurs. Ils habitaient sur les hauteurs d'Ergué-Armel où ils étaient propriétaires d'une maison avec pennti attenant et de plusieurs hectares de prairies, dont un journal⁽³⁴⁾ de bonne terre travaillé en potager, plus un grand verger.

— Un journal en potager, ça donne de l'occupation, dit Gwaz-Ru.

— Justement. Et la route est longue d'Ergué-Armel aux halles.

Surtout en tirant une charrette à bras.

Marjañ et Jean-Louis Squiriou, puisque c'était ainsi qu'ils s'appelaient, commençaient à venir sur l'âge. Ils estimaient que bientôt ils ne pourraient plus faire face et cherchaient quelqu'un pour les aider, dans l'immédiat, et pour veiller sur eux, plus tard.

— Ils n'ont pas d'enfants ?

— Ils sont restés sans. Peut-être à cause de lui. C'est un mutilé de guerre. Une gueule cassée, c'est le cas de le dire. Et peut-être qu'il a été aussi blessé ailleurs. Je ne sais pas pourquoi ils m'ont prise en sympathie. Alors, après avoir tourné autour du pot pendant un bon moment, ce matin ils m'ont proposé qu'on aille habiter avec eux.

— Mais on n'a pas d'économies pour acheter une maison et des terres.

— Il n'est pas question d'acheter ni de payer quoi que ce soit, même pas un loyer. Nous logerons dans le pennti avec les enfants, moi je travaillerai au potager et dans un premier temps je les aiderai aux halles. Vous me donnerez un coup de main quand vous n'aurez pas autre chose à faire.

— Et les sous des légumes et des fleurs, pour qui ils seront ?

— Les bénéfices seront partagés. Et plus tard, quand Marjañ et Jean-Louis ne pourront plus se baisser et décideront d'arrêter, l'argent sera pour nous. N'importe comment, ils s'en fichent un peu des sous de leur commerce. Jean-Louis touche sa pension de mutilé de guerre.

Gwaz-Ru finit sa part de diplomate, but une gorgée de vin, s'essuya la moustache et clappa de la langue.

— Vous aviez raison de dire que c'est trop beau pour être vrai. Ça cache quelque chose.

— Je pense que non. La droiture se lit sur leurs figures. Vous pourrez vous en rendre compte par vous-même dès demain, si vous voulez.

— Demain, dimanche ?

— Je leur ai dit qu'on passerait sans doute dans l'après-midi. Ils m'ont fait un plan pour trouver. Goarem-Treuz(35), ça s'appelle, là où ils sont installés.

— Goarem-Treuz ? rit Gwaz-Ru. Moi j'aime bien les choses qui vont tout droit. Et vous me proposez de prendre un chemin qui va de travers ?

— Vous vous moquez. C'est juste le nom de la ferme. Je pensais que ça vous ferait plus plaisir que ça.

— Ça ne me cause pas de déplaisir, mais je demande à voir.

— Puisque vous en avez par-dessus la tête de votre contremaître, dans votre entreprise.

— Et pas qu'au boulot. Au Parti, aussi. Seulement, c'est un sacré virage à négocier. Il ne faut pas se tromper. Surtout maintenant qu'on a eu le Front populaire et les quarante heures.

— Alors vous êtes d'accord pour qu'on aille à Goarem-Treuz demain ?

— On peut toujours aller se promener.

— Vous voulez que je demande à la voisine de garder les enfants ?

— Ils viendront avec nous, dit Gwaz-Ru. Montrez-moi donc votre plan.

Tréphine l'avait précieusement rangé dans le tiroir du buffet. Elle le défroissa et l'étala sur la table. Gwaz-Ru se roula une cigarette et examina le bout de papier d'un œil de réviseur.

— Bon, nous avons le choix entre plusieurs routes pour y aller. Nous irons par la route de Bénodet, c'est par là que ça monte le moins. On partira de bonne heure.

— Je vais mettre des patates à cuire, dit Tréphine. Il n'y aura plus qu'à les faire sauter demain midi.

Elle irradiait de bonheur, essuyait dans son tablier ses mains qui n'en avaient pas besoin.

— Vous aurez un café arrosé avant de vous mettre au lit ?

— Certainement, et un café du pauvre après.

— Oh ça je ne sais pas si vous en aurez le droit.

— Vous ne risquez pas d'être prise puisque vous allaitez encore.

— Un jour il faudra peut-être penser à s'arrêter.

— Et pourquoi ? D'après ce que vous m'avez dit on aurait de la place pour toute une colonie de vacances, à Goarem-Treuz.

— Vous êtes donc déjà d'accord ?

— Disons que je suis en train de lacer mes souliers.

SECONDE PARTIE

GOAREM-TREUZ

À quelques secondes d'intervalle, les cloches de Saint-Mathieu et de la cathédrale sonnèrent la demie de treize heures. Venant du quai du Stéir, un drôle de cortège de gueux traversa le pont Pissette et se dirigea vers Locmaria en suivant l'allée ombragée le long de l'Odét. Gwaz-Ru poussait son vélo sur lequel deux des enfants étaient assis, Angèle en travers du cadre, accrochée des deux mains au guidon, Maurice arrimé sur le porte-bagages avec un bout de couverture plié en quatre sous ses fesses et la recommandation de se tenir à la selle. Tréphine faisait couiner les roues d'un landau noir où sommeillait Monique, la benjamine. Nicolas ouvrait fièrement la marche. Dans le filet suspendu entre les bras du landau, un quatre-quarts refroidissait, confectionné en vitesse pour ne pas arriver à Goarem-Treuz les mains vides.

— S'il était tombé de l'eau, je ne sais pas comment on aurait fait, dit Gwaz-Ru.

— Le temps est avec nous, c'est bon signe, répondit Tréphine avec entrain.

Ils respiraient cet air de fin août qui leur rappelait la campagne et la clôture des travaux d'été, les pommes à couteau ramassées sous l'arbre dans la rosée du matin et les cageots qu'on range au frais sur la terre battue du cellier.

De Locmaria à la butte de Toul-Sable, la montée était longue mais régulière, et c'était pourquoi Gwaz-Ru avait choisi cet itinéraire. À force d'être trimballé en camion de chantier en chantier, il connaissait tous les environs de Quimper. Tréphine, elle, découvrait cette route de Bénodet au bout de laquelle il y avait la mer et les plages fréquentées par des Martiens qui débarquaient aux beaux jours les poches remplies de billets de banque : les estivants, avec leurs belles voitures, leurs enfants en marinière et leurs bonnes vêtues comme des princesses au côté de patronnes en robes d'impératrices.

Ils firent une pause à mi-côte, puis une deuxième sur le plateau où, après avoir admiré la baie de Kerogan, ils tournèrent à gauche dans une allée de hêtres jusqu'aux trois bassins en escalier d'un lavoir en pierre de taille bâti dans un creux sur le parcours d'un ruisseau.

— Les anciens connaissaient leur métier, dit Gwaz-Ru. C'est bien

étudié. Un bassin pour mettre le linge à tremper, un deuxième pour laver et le troisième pour rincer. Ce ruisseau doit venir de la route de Concarneau et se jeter dans l'Odet.

— Ma ! Vous en savez des choses, dit Tréphine.

— L'école publique est à Menez-Bily, en bas de la descente du Moulin des Landes. Les enfants n'auraient pas trop loin à aller.

Ils s'engagèrent dans la garenne.

— Elle ne fait pas mentir son nom, dit Gwaz-Ru.

La goarem treuz zigzagait en montant doucement entre les talus dont les toullou-karr(36) offraient à la vue des percées sur le paysage que Gwaz-Ru et Tréphine, le regard rivé au sol, n'eurent guère le loisir d'admirer : le vélo et le landau cahotaient dans les nids-de-poule du chemin charretier. À cinq minutes du lavoir, ils aperçurent le portillon peint en bleu indiqué sur le plan. Ils empruntèrent une courte allée bordée de rhododendrons et débouchèrent dans la cour de Goarem-Treuz. Un chien, une espèce de bâtard de griffon et de fauve de Bretagne, déboula en aboyant et en remuant la queue en même temps. Tréphine eut un mouvement de recul, Gwaz-Ru avança sa main, le chien la flaira, et l'aboïement changea de ton, qui se mua en roucoulement de bienvenue.

— Grit peoc'h, Taïaut ! intima une voix de femme.

Le chien fila par une trouée dans les rhododendrons et réapparut, soumis, au côté de sa patronne, Marjañ Squiriou en personne.

— Salud, Tréphine. La route n'a pas été trop dure ? demanda-t-elle en breton.

— Pour retourner en ville elle descendra, répondit Tréphine.

— On a trouvé la garenne de suite, dit Gwaz-Ru.

Marjañ le toisa.

— Hopala ! Alors voilà le Gwaz-Ru ! Ma, vous n'êtes pas différent de celui que j'imaginais.

— On est comme on est, dit Gwaz-Ru en français.

— Marjañ parle plus facilement en breton, dit Tréphine.

— Si ça ne dérange personne, dit Marjañ.

— Je n'ai rien contre, au contraire, dit Gwaz-Ru. En breton les paroles sont souvent plus claires qu'en français.

— Je crois qu'on va se comprendre si on doit faire affaire ensemble. Et maintenant, qu'est-ce que vous attendez donc ? Vous pouvez descendre les petits de vélo, Taïaut est gentil avec les enfants.

Gwaz-Ru se sentit maté par cette femme d'une soixantaine d'années, grande et élancée, d'aucuns auraient dit maigre, mais à tort, car elle dégageait une impression d'énergie autant que de force de caractère.

Sous le corset de velours noir, la jupe grise et le tablier en imprimé,

Gwaz-Ru devinait des muscles longs, à la fois souples et noueux comme des vieilles lianes de chèvrefeuille, capables de guider le soc d'une charrue dans un terrain caillouteux aussi bien que de basculer une génisse de six mois pour l'entraver. Elle avait un visage en forme de triangle allongé, aux pommettes saillantes, comme une tête de mort sur laquelle la peau serait restée plaquée tel un masque de cuir tanné au soleil et séché au vent du nord. Sur le sommet de son crâne était posé un chignon à recevoir une coiffe, qu'elle ne portait plus. Cette brioche poivre et sel, piquée d'épingles, lui donnait un profil extrême-oriental de femme de peuplade primitive sur les images d'Épinal. Mais les Asiatiques n'ont pas les yeux bleus. Les siens étaient de ce bleu délavé et variable d'un ciel de traîne dans le miroir d'une mare, grisaillé par un nuage qui passe quand le regard sonde l'interlocuteur, et d'un bleu tendre quand il devient amène, devant des petits enfants à câliner.

Marjañ s'accroupit pour les apprivoiser avec des bonbons qu'elle tira de la poche de son tablier. Taïaut procéda à sa manière, en allant flairer la petite dans le landau et en frétilant de la queue sous les caresses prudentes des trois grands.

— Mat tre, dit Marjañ, les enfants vont avoir du goût avec le Taïaut. Il n'est pas encore trop vieux, ils auront le temps de grandir avec lui.

Elle se releva, bouscula Gwaz-Ru d'un coup du plat de la main en plein poitrail, et ses yeux sourirent, annonçant des paroles à secouer les puces.

— Gwaz-Ru a perdu sa langue ? Moi qui croyais que celui-là était un beg vras.

Gwaz-Ru rentra le cou dans ses épaules et rit de plaisir sous le chatouillis. La fêrule n'était que badine de noisetier.

— D'après ce que m'a dit Tréphine, vous êtes native du Menez-Hom ?

Là se situait la part invisible de l'ascendant que Marjañ exerçait sur lui : une différence d'origine, l'altérité d'une fille des collines maritimes, arpenteuse des hautes landes rasées par le vent et des grèves ourlées de déferlantes roulant des corps de naufragés. Issue d'une contrée étrangère, une femme un peu sorcière qui devait savoir attirer les buses et charmer les vipères.

— Je suis née à Sainte-Marie-du-Menez-Hom et je n'ai pas honte de le dire.

— Et comment vous avez fait pour venir vous perdre par ici ?

— J'ai suivi mon homme qui lui est natif de Locronan.

— C'est un pays différent.

— Vous trouvez qu'on a mal fait de changer de place ?

— En général les gens du bord de mer ne le quittent pas pour un

boulet de canon.

— À condition d'avoir de quoi manger. Là-bas où je suis née, rien ne pousse et mon promis n'était pas marin. Ici, la terre est bonne et nous sommes à l'abri des vents dominants.

— Et le soleil brille comme partout.

— Pour ceux qui n'ont pas peur de rester dessous à travailler.

— Moi aussi je travaille dehors.

— Je sais bien que vous n'êtes pas fainéant. Ici le travail ne manque pas et nos vieux os commencent à le trouver trop dur.

— Oh vous avez l'air en pleine forme.

— L'air, mais pas toujours la musique. Bon, et si on allait visiter ? Où est mon Laouic ?

Elle appela d'une voix perçante.

— Laouic ! Laouic ! Viens donc, les invités sont arrivés.

Jean-Louis Squiriou, alias Laouic, sortit de la maison en faisant mine d'accourir dans l'urgence. Il agitait les bras et trottinait sur des socques au cuir bien astiqué. On aurait cru voir le jumeau de Marjañ. Comme elle, il était grand et mince, mais sans doute moins musclé. Une certaine raideur dans son allure montrait que les jointures commençaient à rouiller et qu'il devait avoir mal ici et là après une journée de boulot. Plus encore que sa femme, il parlait avec ses yeux, bien obligé, à cause du bas de son visage, bien amoché. Sa lippe et la moitié du menton rentraient loin dans sa bouche comme un vieux qui aurait avalé sa langue et son dentier d'un seul trait. Sa lèvre supérieure, zébrée de cicatrices blanchâtres, ressemblait à un échantillonnage de becs-de-lièvre qu'un chirurgien de baptême du feu aurait recousus à la naissance de ce nouveau héros de la patrie. Cette figure de cauchemar fit sourire le bébé dans son landau. En revanche, le petit Maurice se réfugia dans les jupes de sa mère. Les deux grands étaient paralysés. Habitué à cette réaction, Laouic fit le clown pour les amadouer. Il esquissa un pas de danse en agitant les bras au-dessus de sa tête comme s'il dévissait une ampoule au plafond, puis il salua d'une courbette, tendit à chacun une main à serrer et bafouilla quelque chose. Quand il ouvrait la bouche, on ne voyait qu'un trou noir, sans dents.

— Le monsieur a été blessé à la guerre, dit Tréphine.

— Tout de suite en août 14, sur la Marne, dit Marjañ. Finalement, il a eu de la chance.

— Un éclat d'obus ? demanda Gwaz-Ru.

Laouic fit le geste d'épauler un fusil et de tirer, puis mima le trajet d'une balle à l'horizontale et, du bout de l'index, son impact dans la mandibule réduite en miettes.

— Une seule balle ? Ah ils t'ont eu vite fait bien fait, hein ?

Laouic opina allègrement.

— Je ne parle pas des Boches mais des salopards de l'armée française qui vous ont tous envoyés à l'abattoir.

Laouic opina encore plus fort et émit un gargouillis qui réjouit Marjañ.

— Vaincre ou mourir ! traduisit-elle en riant. Oh vous n'avez pas fini de l'entendre. C'est ce qui sort de sa bouche à chaque fois qu'on lui parle de la guerre. Allons faire notre tour, maintenant, si on ne veut pas avoir notre quatre-heures à l'heure du souper. Par ici, les enfants. N'ayez pas peur, le chien viendra avec nous. Celui-là ne se plaît qu'en compagnie. Donnez-moi la main.

Tréphine offrit le quatre-quarts à Marjañ.

— Mersi bras. Il sera mangé. Mon Laouic est lichou(37) comme une bonne sœur.

La visite guidée commença par la maison. Crépîe et blanchie à la chaux, c'était une bâtisse simple et classique, à un étage et grenier au-dessus. La porte d'entrée s'ouvrait sur un couloir en planches de châtaignier qui distribuait les deux pièces du rez-de-chaussée. À gauche, une salle à manger garnie de meubles bretons ; à droite, la chambre des propriétaires. Au bout du couloir démarrait l'escalier.

— Avant on dormait là-haut, dit Marjañ, mais avec l'âge Laouic a préféré déménager notre chambre en bas, là où était la cuisine.

Au pied de l'escalier, une porte vitrée, jamais fermée, menait à un appentis qui occupait toute la longueur de la maison.

— La nouvelle cuisine est ici.

Marjañ enveloppa le quatre-quarts dans un torchon et le fourra à l'intérieur d'un garde-manger grillagé, au-dessus d'une motte de beurre et d'un morceau de lard rôti, à l'abri des mouches.

— Ma, il y a de la place, dit Tréphine.

— À deux nous ne sommes pas à l'étroit.

La cuisine était ce cœur de la maison où Marjañ avait tout à portée de la main : vaisselle dans le vaisselier, couverts dans le tiroir, casseroles et marmites en dessous, conserves, confitures et bonnes bouteilles dans le buffet, sel et poivre et cornichons sur une étagère, poêles accrochées au mur, vieilles paperasses et louzoù(38) à demeure à une extrémité de la longue table, un bouquet de fleurs au milieu, le fauteuil en osier du patron et deux bancs de chaque côté où au moins douze personnes pouvaient s'asseoir à condition de se serrer, et dans un coffre la réserve de bois fendu à la dimension du foyer du fourneau qui restait allumé d'un bout à l'autre de l'année.

Marjañ empoigna le crochet suspendu à la poignée du four, ôta la rondelle du milieu, contrôla le feu, fit glisser les deux autres rondelles, rajouta des bûches et remit les trois rondelles en place, tout cela avec

des gestes vifs et précis, presque saccadés, que Gwaz-Ru compara à ceux d'un maçon qui connaît la chanson des pierres et n'hésite pas entre deux moellons.

— Voilà, dit-elle, on n'aura pas besoin de souffler dessus en revenant du jardin.

— Il ne fait pas froid, dit Gwaz-Ru.

— Une bonne chaleur n'a jamais tué personne. Et puis nous n'avons pas de gazinière. Il faudra peut-être s'occuper d'en acheter une.

— Et vous avez même l'eau courante, si loin de la ville ? dit Tréphine devant un évier, profond comme un lavoir, surmonté d'une pompe.

— L'eau courante on ne peut pas dire, mais elle rigole du puits jusqu'ici si on veut bien se donner la peine d'actionner la pompe.

— C'est pratique.

— Ah, encore une chose qui peut servir...

Marjañ montra la poignée et la découpe d'une trappe dans le sol cimenté, près du buffet.

— Il y a même une moitié de cave en dessous. Dans le temps, c'était pour le cidre et le lambig de Laouic. Maintenant, on ne soulève plus beaucoup la trappe, de peur de tomber. Vous voulez voir ?

— Rien ne presse, dit Gwaz-Ru. Une cave est une cave.

Ils se transportèrent à l'intérieur du pennti mitoyen. Une pièce en bas, une pièce en haut, à laquelle on accédait par une échelle de meunier.

— On a habité là au début, dit Marjañ. C'était avant de faire construire la maison neuve. La table était au milieu et notre lit à l'autre bout. On n'était pas si mal que ça. Vous pourrez faire pareil, avec le berceau de la petite à côté de vous. Les grands dormiront au grenier.

Le sol était cimenté et les pierres des murs jointoyées. Dans l'âtre de la cheminée monumentale, disproportionnée par rapport au bâtiment, un chaudron noirci de fumée était posé sur un trépied, sous une crémaillère accrochée dans le conduit.

— Ça vous sert de loch-boued⁽³⁹⁾ ?

— Juste pour les betteraves rouges. Dans la bourgeoisie ils n'aiment pas beaucoup les cuire, c'est trop long.

— Souvent ce n'est pas un poil qu'ils ont dans le creux de la main, mais une queue de vache.

— Qu'ils la gardent ! Les betteraves cuites se vendent trois fois plus cher, alors que le bois ne coûte rien.

— Tu entends, Tréphine ? rigola Gwaz-Ru. Tu es sûre que tu l'auras, la bosse du commerce ?

— Marjañ m'apprendra.

— On apprend plus vite à compter qu'à lire et à écrire, dit Marjañ. Bon, maintenant il faut me dire si vous pensez que vous serez bien ici. Ce ne sera que pour dormir. Question de manger, la cuisine est assez grande pour tout le monde.

Laouic trépigna sur place et émit des gargouillis.

— Arrête donc de ruser tes galoches. Oh tu n'es pas le seul à le penser...

Marjañ se tourna vers Gwaz-Ru et Tréphine.

— Il essaye de dire que selon comment les choses s'arrangent entre nous, on verra à s'organiser autrement.

À quoi bon approfondir le sens de ces paroles sibyllines ?

— Sur a-wac'h, gwel'vo(40), philosopha Gwaz-Ru.

Pour l'instant, il voulait consacrer toute son attention à ce qu'il découvrait dans la cour. Le puits, avec les deux tuyaux qui plongeaient dedans, l'un pour alimenter la cuisine, l'autre relié à une deuxième pompe boulonnée contre le mur du pennti. Un clapier à six cages et un poulailler solidement grillagé pour repousser les renards. La cabane des cabinets installée au bord du trou de fumier et un monceau de feuilles mortes et de paille à balancer par fourchées sur la merde pour que tout ça fasse de l'engrais, mélangé aux crottes de lapin et aux fientes de poule.

— Tout a été bien imaginé, dit Gwaz-Ru, admiratif.

— Oh les choses ne se sont pas faites en un jour, dit Marjañ. Le liorz(41) non plus, comme vous allez voir.

Soit on avait creusé pour bâtir le pennti et la maison neuve par la suite, soit l'enfoncement existait déjà qui faisait que le potager était naturellement surélevé par rapport à la cour. Un mur de soutènement, long d'une soixantaine de pas et aussi haut que Gwaz-Ru, retenait la terre. Des touffes de verdure dépassaient ici et là de la ligne de crête. Ce terrain à hauteur des yeux tournéboulait la cervelle, habituée à ce qu'un jardin se trouvât de plain-pied avec les semelles, quand on sort de chez soi. Il fallait monter au jardin, ce n'était pas commun.

Ils gravirent une volée de marches inégales en béton grossier bricolées par Laouic. Gwaz-Ru ne les critiqua pas. À chacun son métier.

Le jardin ! Le potager ! Quelle modestie dans ces deux mots, et encore plus dans le mot breton liorz qu'avait utilisé Marjañ. Quand un courtil s'étale sur un demi-hectare, on parle de champ, d'exploitation agricole, d'usine à produire des légumes.

— Alors là je suis sponté(42), s'exclama Gwaz-Ru. Vous avez fait appel à un géomètre ?

La croix de deux allées principales divisait la surface en quatre parties morcelées par des travées secondaires qui s'entrecroisaient. Sur ces multiples carrés, tout était aligné au cordeau, aussi bien ce qui subsistait de récoltes que ce qui restait à récolter : lignes parallèles de fanes de pommes de terre en attente de brûlis, de choux de Bruxelles et de choux jaunes pour la volaille, de laitues et de scaroles, et ainsi de suite, dans une grande diversité de variétés qui n'était pas moins surprenante que leur étendue. Gwaz-Ru était capable d'en identifier un bon nombre, légumes communs aux potagers des fermes où il avait été journalier – les indispensables : ail, oignon, échalote, tomates, radis, navets, panais, poireaux –, mais il y en avait bien d'autres qu'il n'avait jamais vus nulle part, alors que Tréphine connaissait leurs noms, elle, pour les avoir achetés aux halles et cuisinés pour sa patronne. Par exemple, ces légumes qui restaient en terre pendant des années, dans un carré plutôt bizarre, où alternaient des sillons et des levées dont on avait aplati les sommets. On aurait dit qu'on venait de butter, fin août, des patates non encore sorties de terre. Drôle de pratique, que Gwaz-Ru, toute honte bue, se fit expliquer.

— Et là, demanda-t-il, il y a quelque chose en terre ?

— C'est la place des asperges. On les a déjà soignées. Elles attendront le printemps, maintenant.

— Ma patronne de la rue Kéréon les adore, dit Tréphine.

— L'année prochaine, c'est vous qui en vendrez à sa nouvelle bonne, dit Marjañ.

— Oh ça va me faire drôle.

Les deux femmes se mirent à discourir sur les asperges, les blanches, les vertes, les violettes, et la façon de les cuire et de les prendre avec les doigts pour les tremper dans de la vinaigrette.

— Et vous en avez déjà mangé, des asperges ? demanda Gwaz-Ru à Tréphine.

— J'en ai goûté plus d'une fois, des trois couleurs.

— Et c'est bon ?

— C'est spécial, comme tout ce qui est cher.

Gwaz-Ru se sentit fier de cette part d'inconnu que Tréphine

dévoilait.

— Vous en connaissez un rayon sur les légumes, la complimentait-il.

— Oh, je n'ai pas de mérite. On m'a appris, c'est tout.

Ils se dirigèrent vers une serre vitrée dont tous les vasistas latéraux étaient basculés par la base vers l'extérieur et tenus largement ouverts par des crochets. Sur des étagères, il y avait un tas de godets de semis de toutes sortes. Sur le sol étaient alignés des centaines de pots de chrysanthèmes.

— Tant que le temps reste doux, on leur donne de l'air, dit Marjañ. Mais s'il y a menace de vent d'est ou du nord, on ferme.

— Avec les haies autour, il ne doit pas geler souvent, dit Gwaz-Ru.

Orienté au sud, le terrain était clos à l'ouest et à l'est par des haies de troène, de laurier-sauce, d'aubépine et de prunelliers mélangés.

— C'est vrai, dit Marjañ, et c'est pour ça qu'elles sont là. Mais malgré tout, il faut faire attention à ne pas rater notre Toussaint. Normalement, avec l'argent des chrysanthèmes, on a de quoi passer l'hiver.

— Vous vendez tout ça aux halles ?

— Pas tous les pots, il faudrait un camion pour les descendre en ville. Des revendeurs viennent en prendre, et puis il y a le voisinage, des habitués à qui on vend en direct.

Gwaz-Ru ôta sa casquette et se gratta la tête.

— Je n'en reviens pas. Et c'est vous qui travaillez tout ce terrain ?

— Jusqu'ici. Mais il est temps d'avoir de l'aide.

Laouic opina.

— Ma foi oui, je pense qu'il est temps, dit Gwaz-Ru.

Ils continuèrent leur marche vers le fond du jardin.

Les carrés de légumes cédaient la place à deux bandes de terrain qui occupaient toute sa largeur : le coin aux fleurs de Marjañ, puis le verger.

— Les fleurs à couper, c'est ma distraction. Et ça rapporte un peu, aussi.

— J'en achète pour ma patronne, dit Tréphine.

Massifs touffus de dahlias, de marguerites géantes, de glaïeuls, bordures de gypsophile, d'œillets d'Inde, d'immortelles à faire sécher pour les vendre en compositions aux alentours de la Noël.

— Acheter des asperges et des fleurs, votre bourgeoise ne sait plus quoi faire de ses sous, se moqua Gwaz-Ru.

— C'est bien une idée d'homme, le tança Marjañ. Avec un beau bouquet sur la table, on ne perd pas son argent.

Ils arpentèrent le verger d'un bout à l'autre, emmenés en long et en

large par un Gwaz-Ru chaloupant entre les arbres comme Crésus nageant la brasse dans les paillettes d'or de sa rivière, en l'occurrence un Pactole fruitier aux variétés précoces et tardives : poiriers, pruniers, pêchers et pommiers dont Marjañ mentionnait les noms au fur et à mesure que Gwaz-Ru s'arrêtait devant, les mains sur les hanches.

Seuls quelques noms lui étaient familiers, et seulement de pommes : teint frais, dous rouz, reinette d'Armorique, trenk-eosteg, mûres début août et déjà ramassées...

— Biskoazh kemend-all, biskoazh kemend-all, ne cessait-il de répéter.

— Malheureusement on en laisse perdre, dit Marjañ. Mais les merles et les grives sont contents d'avoir leur part. Avec vous pour nous aider, peut-être qu'on pourra mieux exploiter le verger.

Les narines de Gwaz-Ru palpitèrent, il inspira à fond. À l'extrémité sud du terrain, l'air embaumait le fusain chauffé au soleil. Par miracle, ici cette odeur n'évoquait pas le jardin de presbytère ni les serpents des châtiments lancés du haut de la chaire entre les jambes des fidèles : c'étaient la fragrance d'une riche oasis bercée par la musique des fontaines et le parfum de la liberté offerte qui tombait des nuages en pétales de roses, légers comme des flocons de neige qui adoucissent les reliefs et lénifient les pensées. Gwaz-Ru se sentit tout ramolli d'une sensation inédite : l'univers n'était plus hostile, à Goarem-Treuz il allait trouver la paix.

Taillée depuis des décennies à hauteur de sécateur, la haie de fusain avait fait du bois dans lequel on aurait pu tailler des quilles. Elle marquait la frontière entre l'exploitation maraîchère et une vaste prairie qui descendait en pente douce vers les courbes d'une ligne de saules qui surlignait les méandres d'un ru tributaire du ruisseau de Menez-Bily. Une futaie de peupliers constellés de boules de gui fixait le regard, avant qu'il ne se porte au-delà, vers des champs cultivés et des bâtiments de fermes, puis le toit pointu d'un château au milieu d'une forêt de pins maritimes et enfin la baie de Kerogan, cette grosse hernie dans le cours de l'Odet.

— Les prairies sont aussi à nous, jusqu'aux peupliers, dit Marjañ.

— Il y a de quoi nourrir deux ou trois vaches, estima Gwaz-Ru.

— Vous serez libre d'en avoir si vous voulez.

— Nous aurons du lait frais pour les enfants, dit Tréphine.

— Sûr, mais c'est du travail en plus de traire une vache matin et soir.

— Ça nous rappellera le bon vieux temps, dit Gwaz-Ru.

Marjañ plissa très fort les lèvres et releva le menton.

— Je ne sais pas si le bon vieux temps était si bon que ça.

— On dit ça par rapport aux misères du présent.
— À Goarem-Treuz personne ne peut être malheureux.
— Même en le voulant, je crois qu'on ne pourrait pas, acquiesça Gwaz-Ru.

Marjañ donna l'ordre de repli.

— L'heure du merenn vihan(43) est passée. Le ventre des petits doit réclamer.

— J'espère que vous n'avez pas fait des frais, dit Tréphine.

— J'ai prévu tout ce qu'il faut sur la table.

Bien entendu, ce fut un grand goûter et non pas un quatre-heures. Vin rouge, café fort, pain, lard, pâté, cornichons au vinaigre doux, crêpes de froment, et le quatre-quarts de Tréphine pour terminer, amélioré de confiture de rhubarbe. Laouic trempait ses tartines dans son bol de café et clapotait des gencives en faisant un bruit de veau qui s'obstine à téter un pis tari.

— On s'habitue au bruit, dit Marjañ en le caressant du regard.

— Oh ça ne dérange pas, dit Tréphine.

— C'est dans les salons de la préfecture qu'il faudrait qu'il aille dîner, dit Gwaz-Ru. Avec des colonels et des généraux. Histoire de faire honte à ceux qui l'ont envoyé à la boucherie. Hein, Laouic, que ce serait rigolo ?

Laouic gargouilla un rire et haussa les épaules, l'air de dire giz eman, c'est comme ça et pas autrement. Il alla chercher une bouteille en forme de poire – de l'armagnac – dans le bas du buffet.

— Pas trop fort là-dessus, dit Gwaz-Ru en retenant de l'index le goulot au-dessus de son verre où il restait un fond de vin, qui colora l'armagnac en violet.

Laouic se tapota la poitrine et fit non de la tête.

— Oui, toi tu n'as pas de route à faire mais ce n'est pas une raison pour remplir ton verre, dit Marjañ.

Laouic leva les yeux au ciel et se servit largement.

— Puisque c'est comme ça, nous aussi on a droit à une goutte de digestif, dit Marjañ.

Elle alla prendre dans le buffet un bocal de cerises à l'eau-de-vie et deux verres à liqueur. Laouic leva son verre.

— Hopala ! le retint Marjañ. On n'arrose pas un anniversaire avant que le jour soit venu. Les invités ne nous ont pas encore donné leur réponse.

Entre les doigts de Tréphine, le verre de digestif tremblait un peu. Gwaz-Ru sourit finement, lissa ses moustaches, tourna lentement la tête de droite et de gauche, et dit :

— Non, non, non... Oh non, non, non... Ce n'est pas l'enfer, ici...

C'est le paradis !

Tréphine tressaillit de joie et renversa quelques gouttes de sa liqueur de cerises.

— Oh j'ai fait du batrouz(44) ! bégaya-t-elle.

Et dans sa confusion, elle ajouta :

— Mais les enfants seront tellement heureux de courir partout.

— Alors à votre prochaine arrivée à Goarem-Treuz, dit Marjañ. Yehed mat !

— Yehed mat ! répondirent-ils en chœur, y compris Laouic, par un drôle de glapisement aigu où les deux mots étaient presque reconnaissables.

— Ah ça tu sais dire ! se gaussa Marjañ. Il a du mal à mâcher, mais pour boire ça va tout seul.

— Oh il n'a pas l'air de quelqu'un qui boit beaucoup, dit Tréphine.

— Non, heureusement, convint Marjañ. D'autres dans la même situation que lui sont tombés dans la boisson.

— Pour oublier, dit Gwaz-Ru.

Après cela ils restèrent silencieux, comme frappés de stupeur par l'importance du contrat conclu.

— Il va y avoir du changement dans la maison, dit Marjañ.

— Ça va être un grand tournant dans notre vie, dit Tréphine.

Gwaz-Ru se racla la gorge.

— Quand même, il y a peut-être quelques détails à discuter. Par exemple, comment on fera pour partager les bénéfices ?

— Vous prendrez selon vos besoins, pour que ni vous ni les petits ne manquiez de rien.

— Mais vous n'avez pas quelque part quelqu'un à gâter ?

— Laouic n'a personne. Moi j'ai des neveux et nièces je ne sais plus où, et je ne me rappelle même plus leurs noms tellement peu souvent ils sont venus nous voir.

— Et pour vos vieux jours ?

— Vous serez là. Enfin, j'espère.

— Sûrement, dit Tréphine.

— De toute façon nous avons déjà des économies. Au besoin elles seront mangées. On s'en fiche que la cloche de la paroisse reste muette si on doit aller en terre comme des pauvres.

— La cloche sonne plusieurs fois pour les riches, dit Gwaz-Ru, mais les plus riches du cimetière pourrissent dans leur trou pareil que les autres.

— Ce n'est que justice, dit Marjañ.

Gwaz-Ru rit dans sa moustache.

— S'il n'y a pas beaucoup de justice autour de nous, il y en a au moins une dans la terre. Les vers ne font pas de distinction.

— Enfin, on n'est pas pressés de les nourrir, dit Marjañ.

— Ah gast non ! dit Gwaz-Ru. Plutôt pressés de les couper⁽⁴⁵⁾, avec tous les coups de bêche qu'il va falloir donner ici. J'ai hâte de commencer.

— Moi aussi, dit Tréphine. Mais les petits, eux, c'est hâte d'aller au lit qu'ils ont, je crois.

La petite Monique dormait dans les bras de Marjañ, Maurice battait des paupières, la tête posée sur la table. Les deux grands jouaient avec le chien.

— C'est vrai qu'il est temps de partir, si on veut arriver avant la nuit.

— Le ciel est clair, dit Marjañ, la nuit ne tombera pas trop tôt.

Tréphine voulut l'aider à débarrasser et à laver la vaisselle.

— Pas question. Moi j'ai toute la soirée pour le faire.

L'équipage fut reconstitué : la petite Monique dans son landau, Maurice et Angèle sur le vélo et Nicolas devant, en éclaireur. Marjañ embrassa tout le monde. Sachant qu'il avait une figure d'épouvantail, Laouic, du bout des doigts, fit coucou aux enfants à distance. Les hommes se serrèrent la main. Gwaz-Ru leva le poing et lança :

— Vaincre ou mourir !

Laouic leva aussi le poing et tenta de répéter bien haut l'ordre patriotique. De la salive coula sur son trognon de menton. Tirant son mouchoir de la poche de son tablier, Marjañ l'essuya d'un geste affectueux et adressa à Gwaz-Ru une remontrance amicale.

— Il ne faudra pas trop l'énerver avec la guerre de 14. Il y en a qui pissent dans leur culotte quand ils sont excités, mon Laouic c'est baver tant que tant qu'il fait.

— Mat tre, à l'avenir je saurai. Je reviendrai vous prévenir dès qu'on sera fixés sur le jour du déménagement.

— Comme ça vous arrangera ça nous arrangera aussi.

Marjañ, Laouic et le chien les accompagnèrent le long de l'allée, jusqu'à la garenne. On se redit au revoir. Les femmes essuyèrent une larme.

— On a de la peine à reprendre la route, dit Tréphine, les yeux humides mais le sourire lumineux.

— Partez, maintenant, dit Marjañ.

Avant le premier zigzag de la garenne, ils se retournèrent une dernière fois pour faire des signes de la main. Les avant-bras posés sur le portillon qu'ils avaient refermé, Marjañ et Laouic avaient cette posture à la fois résignée et triomphante des vieux qui viennent de

léguer les fruits du passé à ceux qui ont de l'avenir. La truffe du chien dépassait d'entre deux lattes. Immobile et l'oreille basse, il ne semblait pas comprendre pourquoi les visiteurs s'en allaient. Il jappa.

— Grit peoc'h, Taïaut, lui dit doucement Marjañ. Ceux-là remonteront à Goarem-Treuz te caresser pour toujours.

Au lieu de pousser son vélo Gwaz-Ru devait le retenir, de même que Tréphine, penchée en arrière par endroits, devait freiner le landau, alourdi par les kilos de pommes qui avaient remplacé le quatre-quarts dans le filet.

— C'est presque plus dur de descendre la côte que de la monter, dit Gwaz-Ru.

— Ça tire sur les bras plus que sur les jambes.

— Mais pas sur le cœur. On est comme des Adam et Ève qui sortent pour faire un petit tour dehors du paradis.

— Comment ça donc ?

— Eh ben, ils auraient eu le cœur léger si le barbu là-haut, le notre père qui êtes aux cieux, leur avait dit qu'ils pouvaient revenir quand ils voulaient.

— Décidément, vous avez de drôles d'idées.

Le trajet leur parut beaucoup plus court et l'appartement de la venelle du Moulin-au-Duc exigu et minable.

— À partir de maintenant ce n'est plus que du provisoire, dit Tréphine.

— J'ai oublié de vous demander une chose qui me turlupine. Marjañ n'est pas de la calotte ?

— Comme beaucoup elle se confesse aux Rameaux et fait ses Pâques, répondit Tréphine de la chambre où elle couchait les enfants.

Sur une assiette, Gwaz-Ru coupa deux trenk-eosteg en quartiers, qu'ils dégustèrent.

— Ce verger, c'est quand même une richesse, dit Gwaz-Ru.

— Et tout le reste, dit Tréphine.

Ils se mirent au lit et croquèrent la pomme d'amour.

Le lendemain soir, Gwaz-Ru monta annoncer à Vincent qu'ils allaient quitter la venelle du Moulin-au-Duc et lui raconta le pourquoi et le comment de leur déménagement à Goarem-Treuz.

— C'est formidable, dit le philosophe. Mais Ergué-Armel, c'est loin du centre-ville. On ne se verra plus.

— Oh que si. Comme avant. Je viendrai boire le vin chaud chez toi après les réunions du Parti.

— Tu ne laisses pas tomber ?

— Certainement que non. Maintenant que Bodiger n'aura plus de

prise sur moi, je vais pouvoir le chatouiller.

— Tu as démissionné de ton entreprise ?

— Pas plus tard que cet après-midi. J'ai annoncé que je partais mais que j'allais finir l'année. À Goarem-Treuz, à part les chrysanthèmes, ça va être la morte-saison.

— Et comment il l'a pris, ton Bodiger ?

— Comme un grand verre de cidre c'hwerv(46), avec une bonne moitié de lie dans le fond.

— Tu es un drôle de zèbre, Gwaz-Ru.

— Tu peux le dire. Rayé blanc et noir, comme le Gwenn ha Du.

Vincent grimaça un sourire maussade.

— Je ne sais pas où tout cela va nous mener. Les Bretons deviennent suspects. Les communistes vont saboter le Front populaire...

— Hopala ! Tu ne vas pas baisser les bras. Haut les cœurs, professeur ! On a la vie devant nous.

— Oui, mais quelle vie ?

Ils déménagèrent fin septembre. Stervinou, l'entrepreneur, moins sectaire que son contremaître, félicita Gwaz-Ru pour son esprit d'indépendance.

— Entre nous, et ne le répète pas à tes camarades, l'avenir appartient à ceux qui volent de leurs propres ailes. Si le chauffeur est d'accord de te conduire un dimanche, prends le Berliet pour ton déménagement.

Le chauffeur et un autre gars, une tête de mule dans le genre de Gwaz-Ru, et qui ne cacha pas qu'il l'enviait de retourner travailler la terre, leur donnèrent la main. En une seule tournée, tout ce qu'il y avait à déménager – meubles, vaisselle, batterie de cuisine, habits et enfants coincés entre deux matelas dans un angle de la benne – fut transporté à Goarem-Treuz, autrement dit aux Amériques.

Octobre 1936

Compagnons et manœuvres sautèrent de la benne du Berliet qui venait de les amener sur un chantier aux confins de Penhars. Bodiger ouvrit la portière de la cabine et interpella Gwaz-Ru :

— Ho ! Le futur maraîcher ! Tu remontes dans la benne. On va se promener.

— Hein ? C'est quoi cette histoire ?

— Une surprise. J'ai un autre boulot pour toi. Un vrai travail de *spécialiste*. Un ouvrage de bon paroissien.

Ils repartirent vers le Moulin-Vert et la rue de la maison où se tenaient les réunions du Parti. Nom de Dieu, se dit Gwaz-Ru, ils ne vont quand même pas me traduire devant un tribunal révolutionnaire... Le camion traversa le Stéir et le quartier du Moulin-du-Parc pour attaquer la montée vers les hauts de Kerfeunteun. À la Croix-des-Gardiens, il tourna à droite en direction de Quimper, puis à gauche au milieu du bourg de Kerfeunteun, ralentit devant l'église et se gara dans la cour du presbytère, une riche bâtisse dotée d'un jardin clos qui, sur un côté, partageait l'ombre d'une rangée d'ifs avec le cimetière.

Gwaz-Ru se mit debout dans la benne et maugréa :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Ahuri, il n'entendit même pas la portière claquer, ni Bodiger contourner le Berliet. Il sursauta quand le contremaître l'apostropha :

— Ben alors, tu es déjà en prière ? Démerde-toi de descendre que je te fasse visiter le chantier !

Gwaz-Ru sauta à terre. Bodiger siffla, le camion redémarra. Les deux hommes se défièrent.

— Qu'est-ce qu'on fout ici chez les curetons ?

— Bosser pour la paroisse, mon pote. Le patron a emporté le marché. L'argent n'a pas d'odeur, le boulot n'a pas de couleur politique.

Gwaz-Ru considéra les lieux avec perplexité. Rien n'avait besoin d'être retouché, ni les piliers de la cour, ni les murs du jardin, ni le

crépi du bâtiment.

— Ton matériel a été livré. Amène-toi.

Sous un auvent adossé au presbytère, Gwaz-Ru découvrit un bon mètre cube de sable ultrafin, des sacs de ciment de qualité supérieure, une pelle, un seau, un marteau, des burins, des truelles et un assortiment de spatules aussi minces que des langues-de-chat.

— Pour la flotte, il y a un robinet là-bas... Tu me diras s'il te manque quelque chose.

— Ça dépend pour que foutre.

— Un travail de star dans ton genre ! Et à l'abri, en plus ! Veinard ! Viens, ça se passe à l'intérieur.

Ils n'eurent que quelques pas à faire pour se présenter devant la porte latérale de l'église, dont Bodiger avait la clé. Il ouvrit et tendit la clé à Gwaz-Ru.

— Tiens ! Et ne la perds pas ! Le recteur te sonnerait les cloches !

— Je ne suis pas bedeau !

Bodiger était nu-tête, Gwaz-Ru arborait sa casquette en toile bleue, un couvre-chef à la mode chez les cheminots, qui leur donnait la fière allure d'ouvriers des Soviêts sur les dessins de *L'Humanité*.

— Enlève-moi ça !

— Je vais attraper un rhume de cerveau.

— Aucun risque, tu n'en as pas !

— Je sais bien, sinon je ne ferais pas la claque dans ton parti.

— Ta gueule ! Enlève ta casquette, je te dis ! Je ne veux pas d'emmerdements avec le curé.

— Logiquement, tu ne devrais pas pouvoir les blairer, comme moi.

— Un marché est un marché. Si on le perd à cause de toi, tu pourras dire adieu à ta dernière paye.

Gwaz-Ru s'exécuta et frisa le nez en humant cette odeur qu'il détestait, mélange de cire et d'encens, d'eau croupie dans les vases et de cadavre trop mûr : bondieuserie et superstitions, les deux mamelles du denier du culte et des caissettes d'or de l'évêché.

En contradiction avec cette pensée anticléricale, le dépouillement de l'Église le frappa : de rares statues, aucun tableau, même pas de chemin de croix. À Kerfeunteun ? Dans ce fief de la calotte ? Avaient-ils déménagé leurs richesses de peur que le Front populaire ne les réquisitionne ?

— Drôle de chantier, dit-il. À part cirer les chaises, je ne vois pas ce que je pourrais branler ici.

— Baisse les yeux devant le bon Dieu ! ricana Bodiger. Regarde donc par terre.

— Eh ben ?

— Les joints, Gwaz-Ru. Tous les joints du dallage à refaire.
— Hein ? D'un bout à l'autre de l'église ? Tu veux me faire crever de rage ?

— Je ne veux que ton bien, camarade ! T'apprendre à courber la nuque devant plus grand que toi.

— C'est toi qui dis ça, un communiste ?

— Il y a deux sortes de communistes, ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Tu es classé dans la deuxième catégorie.

— Tu m'as bien bourré le mou, à Briec, au café des Grillons, avec tes belles paroles. Et si je refuse ?

— Tu prends la porte.

— Tu nous foutrais dans la merde, moi, Tréphine et les gosses ?

— Dans quelle merde, puisque tu vas t'enrichir dans le poireau et la pomme de terre ?

— Qui t'a dit que j'allais m'enrichir ?

— Assez discuté. Tu prends ou tu ne prends pas ?

— Je prends le boulot et je rends ma carte du Parti.

Le Berliet était revenu. Le chauffeur klaxonna.

— On en reparlera en réunion quand tu auras digéré la leçon. Mets-toi au boulot. Et ne t'avise pas de le saloper. Et ne t'avise pas non plus de tout déménager. Faut que le curé puisse continuer à dire la messe. Tu progresseras dix mètres carrés par dix mètres carrés. Tu enlèves les chaises, tu les remets le soir. Là où il y aura du ciment frais, tu isolas avec un bout de ficelle jusqu'au lendemain, et ainsi de suite. Tu commences par les coins et les côtés et tu finis par le milieu. Tu as ta clé, tu viendras directement le matin et tu te feras un casse-croûte sur place. Je te rendrai une petite visite de temps en temps. Voir comment tu avances et si tu ne manques de rien. Le chantier t'appartient. À toi la liberté de l'entrepreneur individuel, Gwaz-Ru ! Tu ne me dis pas merci ?

Le chauffeur du camion donnait des coups de klaxon impatients. Sur le seuil de la porte, Bodiger enfonça le fer dans la plaie.

— Et l'avantage avec toi, c'est que je suis sûr que tu vas foncer. Plus vite tu auras fini, plus vite tu seras sorti de cette église.

— Bern teil(47) ! cracha Gwaz-Ru dans le dos de Bodiger.

Il songea que le contremaître n'avait pas décidé seul de cette punition. Il imaginait la troïka réunie et se poilant d'avoir eu cette belle idée. Il rebaptisa le trio du nom de cette église où il allait souffrir physiquement et moralement pendant deux mois : la Sainte-Trinité. Content de sa trouvaille, il leva le poing fermé en direction du Christ au-dessus de l'autel et déclama cette comptine de chenapans qu'il chuchotait avec ses copains pendant la messe, à Briec :

— Amen bigoudenne santenne, ma culotte est pleine !

Il se marra franchement, puis, ayant évacué son fiel par ce menu sacrilège, il ouvrit le chantier, en bon professionnel.

Du travail d'artiste, effectivement. Deux ou trois siècles auparavant, les grandes dalles en pierre avaient été posées serrées, si bien que les joints n'étaient pas bien larges, entre quinze et vingt millimètres, jamais plus. Le mortier de l'époque s'était délité. Trop de sable. Et quel ciment ? Dans le temps, d'où venait le ciment ? Il posa la question à l'acrobate sur sa croix. Il l'ignorait, puisqu'il ne répondit pas.

Gwaz-Ru détermina les trois temps de son travail, portion par portion de surface : au burin, dégager le ciment désagrégé, balayer et ramasser les déchets ; sortir mélanger son mortier sous l'appentis, une colle bien grasse, au moins moitié-moitié sable fin et ciment ; refaire les joints à la langue-de-chat et, avant qu'ils ne sèchent, nettoyer les bavures à l'éponge humide. Mat tre. Mat tre ? Mallozh ru(48), plutôt ! Les trois quarts de la journée, au minimum, il serait à genoux, tel que le triumvirat avait voulu qu'il soit. Pendant au moins deux mois. Saloperie de Sainte-Trinité communiste !

Selon les endroits, pendant deux mois, il serait :

À genoux devant le Seigneur.

À genoux devant la lumière rouge du Saint-Esprit.

À genoux devant la Vierge.

À genoux devant les saints qui, par bonheur, étaient très peu nombreux.

À genoux devant Bodiger qui surviendrait en loucedé et inventerait des raisons de l'enguirlander.

À genoux devant le recteur et le vicaire qui se pointaient régulièrement, seuls ou ensemble, annoter le bréviaire de l'avancement des travaux. Le recteur, un homme dans la cinquantaine affligé d'un pied bot, avait des bajoues de bon vivant et des lèvres humides de maquignon. Le vicaire, frais émoulu du séminaire, était maigre comme un coucou et pâle comme un gars près de s'en aller du palpitant ou des poumons.

Le recteur jactait avec plaisir, de tout et de rien, des joints de son dallage aussi bien que de son bourg natal, Saint-Goazec, et cela sembla le ravir que Gwaz-Ru descendît d'une lignée des Montagnes Noires : « On est du même pays, tous les deux. » Le vicaire venait de Plouguin, un bourg du Léon, la terre des prêtres. Beaucoup moins bavard, soit il rebondissait sur les paroles du recteur, soit il méditait longuement une réflexion sur la situation économique et la conjoncture dans le secteur du bâtiment. Les deux ensoutanés

n'étaient pas antipathiques : jamais ils ne parlaient religion lors de leurs visites. Néanmoins, à ces moments-là, Gwaz-Ru trouvait des prétextes pour s'exonérer de sa position humiliante. Il se roulait une cigarette qu'il logeait derrière son oreille, et puis sortait l'allumer et la têter en préparant une gâchée bien que son auge ne fût pas encore vide.

Dès le premier soir il eut mal aux genoux. Le surlendemain, ils étaient bleus. Tréphine lui donna deux torchons à nouer autour et un vieux coussin en guise de tapis de prière. Le train-train s'installa : démarrer de la maison en avance s'il faisait beau, enfourcher son vélo et selon son humeur et l'itinéraire choisi pédaler mollement ou comme un champion du Tour de France, et de toute façon comme un champion de la grimpette, car sur la fin de sa route il y avait une côte à gravir, soit la rue des Doves, soit celle qui allait de la route de Brest au bourg de Kerfeunteun. Dans son sac à dos, il transportait son casse-croûte et sa bouteille à bouchon métallique remplie de vin rouge.

Les jours de pluie et de vent, le trajet devenait une épreuve. Il n'avait qu'un court ciré de maçon pour le protéger, si bien qu'il arrivait trempé, mais Tréphine avait prévu le coup, qui l'avait incité à garder en permanence une tenue de rechange sous l'appentis du presbytère, chaussettes et pantalon, auxquels s'ajoutèrent un tricot de corps épais et un caleçon long quand il se mit à geler le matin.

Le chantier ayant démarré dans la douceur de l'automne, Gwaz-Ru prit des habitudes de sybarite. À midi, il sortait manger son casse-croûte sur le placître. Il s'écartait du calvaire, qu'il trouvait laid et sinistre, demeurait au bord de la fontaine et essayait de repérer des têtards dans le fond, ou bien il s'asseyait, par provocation, sur la pierre tombale incrustée dans un retour de la façade de l'église. En partie effacés par le temps, les noms gravés dans l'ardoise étaient difficiles à lire en entier, mais on voyait bien que c'étaient des gens « de » quelque chose qui étaient enterrés là, sûrement des nobles qui avaient donné des sous pour construire l'église et payé leur place d'honneur, à droite de l'entrée principale, pour ne pas mélanger leurs os à ceux des culs-terreux. Histoire de rigoler, et à condition que ses intestins aient de quoi tenir la note, Gwaz-Ru gonflait ses joues de derrière, soulevait une fesse et jouait de la clarinette à brammoù(49) en pleine figure des morts.

Par mauvais temps, Gwaz-Ru déjeunait sous l'appentis. Si les nuages se contentaient de brumasser, il enfilait son ciré et se promenait dans le cimetière en fumant une cigarette. S'il tombait des cordes, il se remettait au travail sitôt fini de casser la croûte et faisait des heures supplémentaires qui ne lui seraient pas payées.

Le cimetière se couvrit de chrysanthèmes et il plut à Gwaz-Ru de

croire qu'une partie des pots venaient de Goarem-Treuz. Tréphine et Marjañ descendaient tous les jours en ville livrer aux fleuristes de pleins chargements de la charrette à bras.

La veille de la Toussaint le temps changea, sauvage et froid, généreux en averses de grêle et rafales du nord. Entre sa chemise et son gilet, Gwaz-Ru glissait un vieux journal, qu'il lui arrivait de garder sur lui une bonne partie de la matinée.

L'église était glaciale et Gwaz-Ru se refroidissait par le crâne. Jusqu'à ce vendredi matin où il éternua sur les sabots et les bas en laine d'une bonne femme qui avait surgi en silence, comme pour clore la liste des gens devant lesquels il se prosternait. Il se redressa pour l'examiner de bas en haut : enveloppée de la tête à la taille dans un châle, une femme entre deux âges, sèche comme une cravache, avec sous le nez des poils qui devaient piquer et dans le regard les épines d'ajonc de son haut ministère. C'était la karabasenn(50).

— Ma ! dit-elle, avec le peu de cheveux qu'il vous reste vous allez attraper du mal. On va demander au recteur le droit de vous couvrir la tête.

— On va ? Moi je ne lui demanderai rien.

— Alors je lui demanderai à votre place et je suis sûre qu'il sera d'accord. Et je fournirai même le bonnet. Vous reviendrez avec après le repas de midi.

— Et je reviendrai d'où ?

— Du presbytère. Vous êtes invité à manger.

— Avec les curés ?

— J'espère que vous aimez le poisson. J'ai fait de la morue au four avec des oignons et des pommes de terre.

— Et pourquoi ils m'invitent ?

— Oh pour que vous vous réchauffiez le corps, d'après eux. Mais moi je crois que c'est surtout pour vous éviter de manger votre pain au lard un vendredi.

Gwaz-Ru apprécia son humour.

— Aujourd'hui j'ai du saucisson, répondit-il.

— Vous le garderez pour demain.

— Je n'ai pas dit oui.

— Ce serait malpoli de dire non.

— Je ne fréquente pas l'église.

— Vous travaillez dedans depuis un mois.

— Pour mon métier, bien obligé.

— Le recteur sait bien que vous êtes un rouge.

— Ah bon ? Et par quel mystère ?

— Peuh ! Tous les ouvriers sont des communistes.

— Oh que non, loin de là.
— Vous ne pouvez pas refuser l'invitation.
— Si je vais au presbytère, c'est mon chapeau que je vais manger.
— Vous ne m'écoutez pas. Je vous ai dit que je vous donnerai un bonnet en laine pour le remplacer.

— Bon, je vais aller voir si vous cuisinez aussi bien que vous avez du répondant.

— À midi tapant !

— Je ne risque pas d'être en retard avec juste le placître à traverser.

Quarante pas de l'anticléricalisme forcené à l'antipode d'une chaise à la table des curés, dans une vaste pièce qui faisait office de cuisine, salle à manger et salon. Il se crut dans un château. Plancher ciré, murs lambrissés, trois fauteuils, un lutrin, une bibliothèque, une table et six chaises à haut dossier, un vaisselier, un évier et sa desserte et une cuisinière massive à plusieurs fours et réserve d'eau chaude, qui diffusait une chaleur d'enfer.

Le recteur avait le teint rubicond et les pommettes du vicaire avaient légèrement rosi. Gwaz-Ru fut prié de s'asseoir à côté du recteur, en face du vicaire et de la karabasenn, qui s'assit à son tour après avoir tiré le plat de morue du four. Tous trois récitèrent le bénédicité, puis le recteur planta une grosse cuiller dans la brandade et la tourna vers Gwaz-Ru.

— Sers-toi.

Gwaz-Ru hésita. Les bonnes manières ne voulaient-elles pas que le chef de table se servît en premier ?

— Non, vous d'abord, dit-il.

— Quoi ? Tu as peur d'être empoisonné par la nourriture des curés ? Sers-toi, je te dis. Tu es notre invité, Gwaz-Ru.

— Vous connaissez mon surnom ?

— Bien qu'on ne te voie pas à la messe, tu es connu dans la paroisse de Briec. Fais donc le service, dit-il à la karabasenn, puisque notre ami préfère manier la truelle que la cuiller.

— Attention, c'est chaud, prévint-elle.

Gwaz-Ru souffla sur la bouchée qu'il s'apprêtait à avaler.

— Je ne suis pas de votre bord, dit-il.

— Bien sûr... Stervinou, ton patron, est socialiste.

— Et vous le faites travailler quand même ?

— Il était le moins cher, et ses ouvriers ont bonne réputation. Qui aurait envie de traiter avec des bons à rien sous prétexte qu'ils communient tous les dimanches ? La qualité du travail et la foi sont deux choses différentes. Peu importe la couleur de celui qui tient la truelle, c'est son coup de main qui compte. Et entre nous soit dit, Karl

Marx n'a rien inventé. Le premier communiste, c'était Jésus-Christ.

Le vicaire toussota.

— Ben quoi, l'abbé ! Si Jésus multipliait les pains et les poissons, c'était pour nourrir les pauvres, pas pour engraisser les marchands du temple.

Gwaz-Ru en resta coi, d'autant qu'on ne parle pas la bouche pleine et qu'il ne boudait pas contre son ventre. Il finit le plat sous le regard satisfait des curés et le sourire de contentement de la karabasenn. Il ne refusa pas un second verre de cidre bouché pour accompagner le dessert, de la bouillie de froment tirée toute fumante du four à cuisson lente et couverte de compote de pommes mise à fraîchir sur le rebord de la fenêtre. Le mélange du chaud et du froid était délicieux.

— Alors, tu as apprécié ton repas ? lui demanda le recteur.

— Formidable.

— Tu reviendras tous les vendredis, comme ça tu respecteras le jour maigre. Et tous les jours Mauricette te servira un bol de café et une tartine à quatre heures.

— Ça me mettra en retard.

— Bah ! dix minutes de plus ou de moins... L'essentiel est que tu termines avant Noël.

— Pas de problème, je m'arrangerai pour.

Ainsi, inavouable transgression de la libre pensée, Gwaz-Ru, à partir de la mi-novembre, se réchauffa-t-il les pieds et se remplit-il la panse au presbytère, le vendredi midi. Et tous les jours son quatre-heures lui fut servi par la karabasenn. Seule dans la confidence, Tréphine s'ébaudissait.

— Ma ! comme ça au moins vous êtes moins malheureux tout seul dans votre église de Kerfeunteun. Il faudra demander à la bonne ses recettes pour que je vous les fasse. Mais qui aurait cru ça d'un recteur ? Ce curé-là n'est pas comme les bonnes sœurs de la Providence.

— Je dois dire qu'on est devenus assez copains.

Lorsque le vicaire était absent, Gwaz-Ru et le recteur avaient des conversations pas toujours très catholiques. Ils échangeaient sur les travaux des champs, les bêtes vicieuses et les patrons propriétaires qui, à force de se tenir droits pour vous toiser, penchent en arrière.

— À tomber sur le cul si on leur tenait tête, rigolait Gwaz-Ru et le recteur rigolait aussi.

Mais l'évocation de la campagne le rendait nostalgique. Gwaz-Ru se permit de s'étonner qu'il ait pris la soutane.

— Tu sais bien comment ça se passe... Les curés et les bonnes sœurs font leur marché dans les familles nombreuses. Mes parents leur avaient déjà donné une fille, il fallait un gars pour faire la paire. Avec

mon pied bot j'étais supposé devenir un koll-boued(51). Mon père leur a dit c'est bon je vous donne celui-là et c'est comme ça que je suis entré au petit séminaire, et après au grand. Je ne m'en plains pas.

— Mais il vous manque une femme.

— Ah oui, une femme et des enfants...

Le regret demeura en suspens, la confidence sous-jacente était trop intime. Le recteur reprit le dessus.

— À propos d'enfants, tu as tort sur un point. Tu devrais faire baptiser les tiens. Imagine une autre épidémie de grippe espagnole et que tu en perdes un ou plusieurs. Te rends-tu compte qu'ils n'auraient pas une messe ni une croix au-dessus de leur tombe ?

Gwaz-Ru ne voulait pas fâcher ce curé.

— Je réfléchirai, promit-il. Tréphine ne serait pas contre qu'on les baptise. Mais moi aussi j'ai quelque chose à vous demander. À la fin du chantier le contremaître va me chercher des poux dans la tête. Il faut que je vous montre quelque chose.

Le recteur vint en consultation. Ici et là sur la tranche des dalles, malgré la précision des coups de burin, des éclats de pierre sautaient, solidaires du vieux ciment.

— À votre avis, je devais boucher les trous, oui ou non ?

— Bien sûr que oui.

— Tel que je le connais le contremaître va m'accuser d'avoir bavé. Je lui dirai ce qu'il en est, mais il est bien capable de faire exprès de ne pas me croire. J'ai pensé que vous pourriez m'appuyer.

— Comment un homme de Dieu pourrait-il laisser accuser un innocent ? dit le recteur d'un ton bonhomme. N'aie crainte, Gwaz-Ru, je défendrai ta cause.

— Mat tre. Alors je vais continuer comme ça.

— Et finir avant la Noël.

— L'église sera propre avant votre messe de minuit.

— J'aimerais t'y voir, avec ta femme et tes enfants.

L'idée tenta Gwaz-Ru. Les gosses seraient émerveillés, les cantiques en breton feraient fondre le cœur de Tréphine...

— Vous savez bien que je suis communiste.

— Oh pas tant que ça, Gwaz-Ru, pas tant que ça. Tu aurais plu à Jésus. Il t'aurait convaincu et tu l'aurais suivi.

— Un gars qui change l'eau en vin, il faudrait être con pour ne pas le suivre.

— Ah ! Ah ! Ah ! Tu es un client du tonnerre. Si seulement j'en avais dix comme toi, au lieu d'une armée de bigotes.

— Et si tous les curés étaient comme vous les églises seraient pleines de rouges ! le congratula Gwaz-Ru.

Si le vicaire à figure de carême incarnait toujours à ses yeux le clerc ennemi du peuple, le recteur n'était plus qu'un homme ordinaire. Débarrassé de sa soutane, en pantalon de travail et en bras de chemise, il n'aurait pas déparé une équipe de commis, aux foins, aux moissons ou au battage, sauf qu'il aurait sué sang et eau en perdant son gras.

Second prodige, la punition infligée par Bodiger s'était transformée en récompense. Jamais Gwaz-Ru ne s'était rendu au travail avec autant d'allant. Seul de la première à la dernière dalle, il réalisait une sorte de grand œuvre, qu'il termina par le pourtour de la chaire, un vrai monument en bois sculpté vert et or, orné de huit bas-reliefs représentant chacun un saint, ou un apôtre, ou un savant, dernières figures devant lesquelles il s'agenouilla sans que cela le dérangât.

Lors de la réception du chantier le recteur chanta ses louanges à un Bodiger éberlué par leur mine complice et réjouie. Ils étaient tous deux un peu badouet. Pour le repas d'adieu, le curé avait offert l'apéritif, changé le cidre en côtes-du-rhône et commandé à la karabasenn des crêpes flambées au rhum.

— Reviens nous voir quand tu voudras, dit-il à Gwaz-Ru. La porte du presbytère t'est grande ouverte.

— Oh je sais que je ne trouverai pas fas-koad(52). J'en suis sûr, maintenant, ajouta Gwaz-Ru.

Par ce « maintenant », il reconnaissait implicitement qu'il avait amendé son opinion sur le clergé.

— Nous deux on se comprend, dit le recteur. Bonne chance là-bas à Goarem-Treuz. Tu ne seras pas loin de l'église de Saint-Alor.

Gwaz-Ru opina, ramassa ses outils et se hissa dans la benne du camion. Le Berliet démarra en direction de la route de Brest.

Dans le rétroviseur, Bodiger apercevait le curé. Il crut avoir la berlue. Le recteur bénissait le camion.

Un soir de janvier 1937, après dîner, Tréphine annonça à Marjañ et Laouic :

— Je vais devoir acheter un tablier neuf.

— Ma ! Ce n'est pas vrai ! s'exclama Marjañ.

— Si, il y aura un invité de plus chez vous. Je crois que celui-là a été fabriqué le soir où on est revenus d'ici avec des pommes dans le filet du landau. Pour l'instant il ne dérange personne, au chaud dans mon ventre, mais il faudra lui trouver une place.

— Oh ne t'inquiète pas, dit Marjañ, de la place il y en a de disponible, pour les enfants présents et tous les autres à venir.

— Après celui-ci je crois que cela suffira.

— Une bonne poule ne refuse pas le coq, dit Gwaz-Ru.

— Avec un coq comme vous il faudrait pourtant aller se percher, dit Tréphine.

— Bah, dit Marjañ, à un certain âge le coq peut toujours monter dessus, bonne ou pas la poule ne pond plus.

— Et on la passe à la casserole !

— Quoi ? Vous feriez une poule au pot avec la mère de vos enfants ? plaisanta Tréphine sur le même ton.

Gwaz-Ru fit mine de réfléchir.

— À votre avis, combien de temps il faudrait vous laisser cuire ?

— Peuh ! Espèce de droch !

Marjañ claqua des paumes sur la table et fit sursauter tout le monde.

— Bon ! Bon ! Bon ! lança-t-elle d'une voix forte en toisant la tablée.

Elle paraissait furieuse. Tréphine croisa les mains, comme une fille prise en faute. Les enfants baissèrent la tête. La petite Monique fit une moue qui annonçait les pleurs. Gwaz-Ru lui-même semblait inquiet.

— Oh je n'aurais pas dû parler de tablier neuf, murmura Tréphine.

Marjañ balaya ses paroles, comme un noble chasse le manant d'un coup de chapeau à plumes.

— Au contraire, ça tombe à pic.

Elle considéra les enfants les uns après les autres, comme si elle en faisait l'inventaire, puis elle énuméra des faits indubitables d'un ton péremptoire.

— Il fait chaud dans cette cuisine. La chaleur de la cuisinière chauffe les pièces au-dessus. Or, depuis plusieurs jours, il faut casser la glace sur l'eau des poules. Il fait trop froid dans le pennti pour un bébé.

Elle conclut sur une intimation.

— Tréphine, vous porterez votre tablier neuf ici, dans la maison.

À son tour, Gwaz-Ru claqua des mains sur la toile cirée et éclata de rire.

— Je me demandais bien ce qui allait sortir de votre bouche.

— La vérité telle que je la vois depuis un moment : nous avons eu le temps de faire connaissance, nous avons confiance les uns dans les autres, nous serons mieux à habiter tous ensemble.

— On va chambouler votre vie, dit Tréphine.

— Les vieux ont besoin d'être secoués par la jeunesse. Hein, Laouic ?

Laouic couina gaiement.

— Mat tre, nous allons faire ce que je viens de dire.

Ainsi fut fait, au cœur de l'hiver, et le pennti retrouva son ancien usage de remise, et un nouveau, celui de terrain de jeux pour les enfants.

Le printemps arriva et le retour des beaux jours salua l'enracinement des Scouarnec sur la terre de Goarem-Treuz, sinon pour l'éternité, du moins jusqu'à la mort de Gwaz-Ru et Tréphine, voire celle de leurs enfants et petits-enfants et arrière-petits-enfants, jusqu'à l'extinction de cette lignée des Scouarnec, pour peu que la maison résiste aux attaques du temps et aux disputes entre héritiers.

Toujours est-il que tout fut organisé pour durer.

Déjà, avant le mois de mars, Marjañ et Laouic avaient été rebaptisés, afin que les enfants puissent les appeler en des termes plus affectueux que leurs prénoms. On songea à mamm-gozh et tad-kozh, mais c'eût été les vieillir et leurrer les petits sur un lien de parenté inexistant. Mouerb(53) et Yon(54) en introduisaient un aussi, mais assez neutre, puisque bien des gosses appellent souvent tata et tonton de simples relations de leurs parents.

Gwaz-Ru devint l'homme de trois métiers. « Je suis deux tiers maraîcher, un tiers journalier et un tiers maçon. » Lui disait-on que cela faisait quatre tiers qu'il répondait : « Normal, je suis débordé. »

Tréphine aurait trois pleins-temps : mère de famille, maraîchère et ménagère. Elle ne s'en plaindrait jamais.

C'était l'une de ces femmes qui, sur leur lit d'agonie, s'excusent du dérangement.

Les enfants seraient libres à cent pour cent, si l'on excepte, pour ceux venus à l'âge scolaire, les jours d'école à Menez-Bily et pour tous, y compris les plus petites mains, les heures de réquisition au jardin, où ils sarcleraient, bineraient, émonderaient, arracheraient les mauvaises herbes, les brûleraient, nourriraient les poules et les lapins et joueraient forcément quelques tours, pendables et pardonnables, à Mouerb et Yon, leurs précepteurs en jardinage.

Le samedi à l'aube, Tréphine chargerait légumes et fleurs sur la charrette à bras pour aller les vendre aux halles de Quimper et remonterait le visage épanoui et la bourse pleine. L'argent ne manquerait pas à Goarem-Treuz. Ponctuellement, Gwaz-Ru déposerait ses gains de journalier et de tâcheron dans le coffre-fort du ménage – une boîte en fer cachée dans le buffet – et Tréphine lui redonnerait la pièce quand il voudrait aller boire un coup au bourg d'Ergué-Armel.

Julienne naquit en mai 1937. Irène naîtrait en avril 1940 et Étienne en pleine guerre, en 1943. À propos de ce septième et petit dernier, Gwaz-Ru livrerait un secret de fabrication dont on ne saurait s'il l'avait inventé, mais que Tréphine ne confirmerait ni n'infirmait jamais autrement que par le mystère d'un sourire espiègle : séduit par sa silhouette courbée entre deux rangs de petits pois, son homme, en proie au démon de midi, l'aurait troussée sur place et prise par derrière. Longtemps, jusqu'à l'adolescence et les confidences d'un grand frère, le benjamin s'interrogerait sur le pourquoi d'un surnom qui amusait beaucoup son père : Piz-bihan, petit pois.

Ces sept enfants grandiraient sans tares ni maladies graves, solides comme leurs parents, faisant partie du paysage et de la vie à la ferme comme des poulains et pouliches qu'il suffit de nourrir, qu'on est fier de regarder caracoler dans les prés, et dont on commence seulement à se soucier au moment où ils doivent se mettre à travailler.

Au contact de Mouerb, qui ne leur parlerait que breton, ils entreraient à l'école primaire de Menez-Bily nantis d'un vocabulaire panaché et s'étonneraient de devoir remplacer par des mots français les noms bretons de choses et d'animaux qui sonnaient mieux à leurs oreilles.

Au printemps 1937, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. On filait droit vers le bonheur éternel. Mais la beauté du destin est que son trajet est impossible à prévoir. Il allait se mettre à zigzaguer, comme la garenne. Goarem-Treuz allait mériter son nom.

La garenne de travers reliait donc les routes de Concarneau et de Bénodet en épousant les lignes tortueuses du plan cadastral des fermes qu'elle desservait, toutes des métairies, jusqu'à la Grande Guerre, du domaine de Traezhennou : au bord de la baie de Kerogan, entre ceux de Lanniron et de Lanroz, l'un de ces nombreux châteaux que Gwaz-Ru voyait comme les grains d'un double chapelet bordant de Quimper à l'estuaire de l'Odet les deux rives du fleuve, et mieux encore comme un double rang de perles volées au peuple par des aristos à qui il faudrait serrer le kiki, la tête en bas, jusqu'à ce qu'ils dégorgent les cuillers en argent qu'ils avaient dans la gueule en naissant.

Gwaz-Ru se familiarisa avec son nouvel environnement. Journalier dilettante, il renoua sans contrainte avec le monde rural, on pourrait presque dire pour son plaisir, et reporta sa hargne à l'encontre des patrons de ferme, à qui il pouvait désormais dire merde quand il le voulait, sur la détestation jubilatoire des millionnaires en hectares.

Ces châteaux, pourtant, il n'en connaissait l'existence que par les ouï-dire et la répétition des interdits que leur présence engendrait : interdiction d'approcher les berges que les domaines s'étaient appropriées, interdiction de chasser, interdiction de cueillir les champignons et de ramasser le bois mort dont pourtant bien des pauvres se seraient contentés pour faire bouillir le linge sous les lessiveuses. De ces interdits plus souvent tacites qu'appliqués par d'imaginaires gardes en bottes de cuir, les rouges de l'espèce de Gwaz-Ru grossissaient la rigueur afin d'allumer chez les esprits tièdes quelques brandons de rancœur. On exagérait les fortunes : châteaux richement meublés, milliers d'hectares en Cornouaille, centaines de mètres carrés d'appartements le long des boulevards parisiens, villas sur la Côte d'Azur, chevaux de course, automobiles de luxe, yachts à trois mâts et plus faramineux encore : avions ! Au début des années 30, n'entendait-on pas vrombir et ne voyait-on pas au-dessus du fleuve un hydravion décrire des cercles avant de disparaître entre les pins ? Il se posait à l'étable de pleine mer en baie de Kerogan ou dans l'anse de Combrit, un canot verni équipé d'une motogodille démarrait d'une cale privée et voilà que débarquait de l'aéroplane un richissime seigneur d'industrie venu d'Amérique passer le week-end et

visiter ses serfs – une seule visite annuelle, disait-on, tant il possédait de propriétés de par le monde.

Préférant se bercer de contes à lever le poing, Gwaz-Ru occultait une vérité déplaisante, qui aurait étouffé ses imprécations : tous les châtelains n'étaient pas des milliardaires, la preuve, il n'y avait qu'à regarder les Kertanguy, propriétaires du manoir de Traezhennou dont on apercevait un pan de toit et le paratonnerre au milieu des pins maritimes, des hauteurs de Goarem-Treuz. Ils, ou plutôt elles, car il ne restait plus que la comtesse et sa fille Aliénor, vivaient dans la dèche. Cette réalité-là ne s'appuyait pas sur des on-dit mais sur des affirmations de Mouerb et Yon, des gens qui n'avaient pas pour habitude d'enjoliver ou de noircir les choses. Gwaz-Ru l'accepta comme une exception qui confirme la règle, un peu à regret : que prendre pour le peuple à des nobles déjà ruinés ?

Au contraire des domaines de Lanniron et de Lanroz qui s'étaient toujours réservé la rive gauche du fleuve, en des temps immémoriaux des aïeux du comte de Kertanguy avaient traversé la route de Bénodet et étendu leur emprise jusqu'à la route de Concarneau. Comment ? Gwaz-Ru aimait à croire que ç'avait été au fil de l'épée, tout en sachant très bien que les possessions des Kertanguy avaient plutôt résulté de mariages arrangés entre des enfants de bourgeois et des rejetons de Traezhennou.

Les Années folles l'avaient été particulièrement pour le dernier comte de Kertanguy. Au cours des veillées arrosées de grogs au lambig, les récits goapeurs(55) des paysans alentour forçaient le trait de l'image d'Épinal d'un aristo bambocheur, faisant la vie à Paris où il entretenait des demi-mondaines tandis que la comtesse restait cloîtrée au château. Les journaliers que Gwaz-Ru côtoyait le dessinaient dans le style des caricatures des magazines cochons : une fille à poil sur chaque genou, cigare au bec, un magnum de champagne dans une main, une liasse de gros billets dans l'autre, jetant sa fortune par les fenêtres des bordels. Au grand dam de la comtesse, pour financer ses frasques il commença à vendre ses biens à l'encan.

Mouerb et Yon furent parmi les premiers acquéreurs. Ils avaient de l'argent de côté, ils payèrent comptant le pennti et les terres de Goarem-Treuz, qu'ils avaient commencé à mettre en valeur, en qualité de locataires. Cette enclave n'intéressa ni les fermiers que le maraîchage ne tentait pas, ni les investisseurs – maigre loyer et plus-value aléatoire.

D'autres métayers parmi les plus débrouillards empruntèrent de l'argent pour acheter leurs terres, où ils continuèrent de souffrir sang et eau de la même manière, mais avec la satisfaction de laisser quelque chose à leurs enfants après eux. Le notaire des Kertanguy leur fit la grâce d'acheter quelques fermes. Par chance pour la comtesse

son époux chopa la vérole – légende, encore : la congestion cérébrale tombait sous le sens, si l'on considère la paraplégie qui le laissa gâteux et sous tutelle pendant quelques mois seulement, car il ne tarda pas à occuper sa place dans le caveau familial au cimetière d'Ergué-Armel.

Quand la comtesse put enfin arrêter l'hémorragie foncière, Traezhennou ne régnait plus que sur trois métairies, et ce n'étaient pas les meilleures. Peu de terre arable et des prairies marécageuses où prospéraient le broenn(56) et la ciguë fatale aux vaches, sortes de stations de repos du ruisseau qui se jetait dans la carrière de kaolin de Menez-Bily, à l'écart de Traezhennou, privant les Kertanguy, décidément maudits des dieux, de la possibilité d'un étang à vanne où emprisonner mulets, anguilles, truites et saumons que les marées poussaient vers l'amont de l'Odet, et qui auraient procuré aux châtelaines un revenu et de quoi manger.

Autrefois une interminable allée de hêtres partait du château, coupait d'autorité la route de Bénodet, qu'elle traversait prioritairement, pourrait-on dire, et menait à travers le territoire jusqu'aux trois bassins du lavoir en pierre de taille. De cette allée de hêtres il ne restait que quelques tronçons en pointillés. La plupart avaient été abattus pour payer les frasques du comte, d'autres par les métayers devenus propriétaires et pressés d'exercer leurs droits sur le bois. La comtesse elle-même, après la mort du comte, s'était résolue à éclaircir la dernière portion, de la route de Bénodet au château, quand, réduite à quia, elle eut perdu tout espoir que son laideron de fille puisse vendre sa particule à un bourgeois de Quimper.

La comtesse et sa fille, Gwaz-Ru ne les avait jamais vues, mais il applaudissait aux cochennes(57) des commères. Les yeux pétillants de moquerie savoureuse, elles feignaient de déplorer que la comtesse et sa fille fussent rachitiques comme des vieilles chèvres mises à brouter dans un champ de cailloux. « Ça c'est sûr qu'on ne mange pas gras au château. Des gens qui avaient tellement de biens ! »

La dernière bonne qui avait eu le déplaisir de les servir avant de donner ses huit jours parce qu'elle n'était pas payée racontait comment elles suçotaient longuement la patate qu'elles se partageaient, coupaient les haricots verts en quatre et mangeaient les petits pois à la pièce, sur le dos de leur fourchette. « C'est pas vrai ! – Si, je vous assure ! » Pourtant, faisait observer quelqu'un, elles doivent bien avoir quelques poules et un poulet à tuer de temps en temps. « À l'époque où je travaillais là-bas, oui. Mais les œufs étaient mis sous clé et un poulet leur faisait huit jours. Maintenant, ça m'étonnerait... » Et la bonne d'assurer qu'au château on mesurait aussi la lessive, et qu'il fallait voir l'état des draps quand on lui ordonnait de les changer, le dimanche matin de la semaine des quatre jeudis. L'iconoclaste en

rajoutait dans l'horreur : « Au lieu de se laver, ça se parfume ! Mais ça pue quand même ! – Pourtant, ce n'est pas l'eau qui manque, avec la rivière à côté ! – Non, c'est le savon ! »

Propres sur elles, les fermières se réjouissaient que les nobles dames devinssent crasseuses et se glorifiaient d'avoir désormais le privilège de nourrir leurs maîtresses.

On se gaussait inlassablement des visites que les dames de Kertanguy rendaient à leurs trois métayers. Au début, ce fut sous des prétextes risibles. S'enquérir des semailles et des moissons, ou de la santé des enfants dont elles se foutaient éperdument. Plus crédible : dégourdir les jambes de leur jument, un bidet de Briec d'âge canonique qu'elles attelaient à leur tilbury, encore que la pauvre bête n'eût pas plus de viande sur les os que ses maîtresses, et ce n'était pas sûr que la promenade lui fût recommandée.

Très vite, on remarqua la régularité de métronome des apparitions du trio de haridelles : toujours le mercredi, aux environs de quatre heures, et dans l'ordre alphabétique des fermes honorées : Kermoguer, Pratarbig et Vernaner. Si ces dames se déplaçaient, c'était avec le solide motif de s'en mettre plein la lampe.

De chaque côté on faisait semblant de trouver cela bien naturel que la table, les mercredis de la comtesse, débordât de victuailles comme un jour de grand goûter des moissons. Pour le plaisir ineffable de faire la charité aux riches et avec l'arrière-pensée de les obliger, au cas où à la Saint-Michel on serait un peu juste pour payer le loyer, les maouezed(58) sortaient le grand jeu et se lançaient des défis : c'était à qui gaverait le mieux les visiteuses. Crêpes de blé noir et crêpes de froment, pâté de tête et pâté de campagne, lard rôti, saucisson et andouille, quatre-quarts et gâteau de roi qui transpirait le beurre qu'on n'avait pas pesé, tout cela était poussé au fur et à mesure vers les nobles gosiers et les estomacs insondables.

C'était tout un spectacle auquel les enfants assistaient, bouche bée. Les hommes eux-mêmes s'arrangeaient souvent pour quitter les champs à l'heure dite, le jour J. On s'émerveillait de la tactique de la comtesse au moment de la manducation : le dos droit, la tête haute, elle balayait son audience d'un regard impérieux qui vous hypnotisait. On ne se souvenait plus l'avoir vue porter sa fourchette à sa bouche, ni mastiquer, ni déglutir, et pourtant elle liquidait assiettée après assiettée, un vrai tour de passe-passe sans le moindre batrouz, sans aucune miette sur la toile cirée, rien que le petit tas de peaux d'andouille et de saucisson au bord de son assiette, et on se disait qu'elle aurait aussi bien pu cager(59) sur place qu'on n'en aurait rien su, point de grimaces, point d'ahans de poussée, aucune odeur. C'était là sans doute la différence entre l'aristocratie et la plèbe : chez la mère, l'esprit néantisait le corps.

Chez la fille, les organes dominaient, ô combien. Aliénor becquetait, bouloottait, enfournait, éructait, et en avalant tout rond son pain-pâté projetait ses yeux de poule affamée sur les plats en attente, comme elle aurait planté des couteaux pour clouer sur la table les crêpes et les gâteaux, de peur qu'on les lui enlève de sous le nez. Le coup de fourchette d'Aliénor vous donnait de joyeuses nausées. Ses rots vous soulageaient. Enfin, on avait de la peine pour toutes les deux : comment pouvaient-elles digérer un tel friko(60) ? Peut-être étaient-elles comme ces gros serpents d'Afrique qui avalent un cochon sauvage et mettent six mois à l'assimiler sans qu'il leur pèse sur l'estomac ?

Elles repartaient repues, légèrement vacillantes, comme ivres de satiété. La comtesse toisait ses bienfaiteurs avec dans le regard une sorte de rancune. Elle s'en voulait d'avoir cédé à la nécessité de se goinfrer, tout autant qu'elle abominait l'hôtesse du jour de l'y avoir poussée en multipliant les appâts. La fille, cette grande girafe étique, se dandinait comme une oie ahurie par le gavage. Seule la jument allait bien droit, requinquée par sa ration d'avoine. On ne laisse pas une bête crever de faim.

Le dimanche après la messe à Saint-Alor, l'hôtesse du mercredi précédent rendait compte du score à ses deux collègues. « Elles m'ont bouffé une demi-livre de beurre, un saucisson, une andouille, une douzaine de crêpes et un gâteau de roi... » La compétition était ouverte, on essayait de pulvériser des records. La dame de Pratarbig écrasa ses concurrentes d'un coup de génie : malgré le dérangement de chauffer la pillig, accueillir ses clientes par l'odeur roborative de crêpes chaudes, et pas des plus légères. « Comme il me restait du lait ribot, je me suis mise à faire quelques galettes, minauda la dame de Pratarbig. Peut-être que vous aurez une chaude ? Tant que je suis devant la pillig... » Et comment qu'elles acquiescèrent, la comtesse d'un coup de menton, l'Aliénor en battant des mains sans vergogne. « Ma fille ! Tenez-vous ! » la tança sa mère.

« Une au beurre pour commencer ? proposa la roublarde. Ou bien avec quelque chose dessus ? J'ai des œufs et du lard... » Elle ne doutait pas de la réponse. Un nouveau record fut établi. « Quatorze galettes à elles deux, plus une demi-douzaine d'œufs et une livre de lard ! Et le reste ! » La dame de Kermoguer poussa les enchères encore plus loin en s'arrangeant pour qu'un rôti de porc ait fini de cuire dans le four à l'heure du goûter. « Peut-être que vous en voudrez une tranche ? Comme ça toute simple ou bien sur une galette ? »

Gwaz-Ru finit par mettre son grain de sel lors d'un repas de journaliers à Pratarbig.

— À ce train-là, ce sera bientôt des repas de noce. Moi, c'est des galettes garnies à la strychnine que je leur servirais, à vos deux bonnes

femmes.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre à toi ? lui demanda le métayer.

— J'ai des principes. Pendant des siècles ces gens-là ont affamé le peuple, il faut les laisser claquer du bec.

— On la tient par la gueule, la comtesse. Elle ne peut rien nous refuser.

— Alors là, vous vous foutez tous le doigt dans l'œil. Tiens, si vous étiez plus malins, vous leur diriez de venir le vendredi. Comme ces nobles-là c'est curaille et compagnie, elles seraient obligées de refuser votre lard et votre pâté.

— Facile à dire. Là-haut, à Goarem-Treuz, tu n'as rien à voir avec elles.

— Ça n'empêche pas.

— Pas quoi ?

— Qu'il faut se relever de sa condition. Il faut la dominer, cette engeance. Notre devoir, à nous autres, c'est de péter plus haut que leur cul.

Bien qu'il fût au bord de l'apostasie, Gwaz-Ru n'avait toujours pas rendu sa carte du Parti. Il continuait d'assister aux réunions de cellule pour s'en délecter ensuite autour d'un vin chaud avec son professeur de philosophie, rémouleur de son esprit rebelle et accoucheur de sa conscience libertaire.

Gwaz-Ru avait encore les genoux douloureux de l'humiliation que lui avait fait subir Bodiger à Kerfeunteun. Quand il l'avait mis au courant de la chose, Vincent s'était marré.

« Un vrai vicelard. C'est magnifique.

— Ah ben dis donc, mon salaud.

— Allons, avoue que c'est drôlement bien trouvé. Cela dénote une perversité certaine, et donc de l'intelligence, chez le sujet.

— Ben merde alors, si j'avais su je ne t'aurais rien dit. »

Dans la cave du Moulin-Vert, Gwaz-Ru touillait joyeusement les contradictions de la dialectique communiste. Vincent suggérait à son ami d'aborder les sujets qui fâchent. Ensemble, si l'on peut dire, le philosophe et l'ancien maçon attisaient les bouffées de chaleur de l'Histoire, à mirer dans le prisme de la ligne officielle du Parti.

Gwaz-Ru en remit une couche sur la guerre d'Espagne. Décidé par la SDN, après la signature d'un traité de non-ingérence entre la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre et l'URSS, il y eut le rapatriement des Brigades internationales, en pleine poussée des troupes franquistes aidées par la Légion Condor. Gwaz-Ru fit l'âne pour avoir du son :

« Pourquoi Staline n'a pas exigé le retrait des troupes allemandes et italiennes ?

— Le camarade Staline sait ce qu'il fait, dit l'instituteur.

— Ma sarc'h ! Je commence à croire qu'il court après sa tête.

— Comment te permets-tu ? dit le crapaud binoclard.

— On n'a plus droit à la parole ?

— Tu l'ouvres un peu trop, dit Bodiger.

— Je dis ce qu'il en est. »

L'Anschluss, les accords de Munich, la signature d'un traité franco-allemand de bonne entente :

« Que les loups se dévorent entre eux. »

Mat tre.

L'encerclement de Madrid, la déroute des républicains espagnols du Nord, l'accueil des soldats et des familles ayant réussi à franchir les Pyrénées avant que Franco ne ferme la frontière : « La France a ouvert des camps... À nous, plus tard, de faire le tri entre le bon grain et l'ivraie. »

Mat tre.

Léon Blum poussé à la démission par le Parti :

« Avec lui le Front populaire était voué à l'échec. Blum est un anticomuniste ».

Mat tre.

Les persécutions de Juifs en Allemagne. « En URSS il y a aussi un problème juif. Le camarade Staline y fait face avec une grande humanité. »

Mat tre.

Encore plus jouissive pour les compagnons du vin chaud, la question des purges en URSS. Treize anciens compagnons de Lénine condamnés à mort, douze passés par les armes.

« Des hitléro-trotskistes ! Et il en reste ! D'autres finiront au poteau ! prédit Fichou.

— Nom de Dieu ! Ça ne rigole pas, à Moscou !

— Ici non plus, dit l'instituteur.

— Quoi ? On va fusiller aussi ? »

Sous son gros nez, Fichou étira les lèvres, indulgent.

« Avant de fusiller, on essaie de redresser les déviationnistes.

— Ah bon ? À coups de marteau ?

— La leçon de l'église de Kerfeunteun ne t'a pas profité ? se moqua Bodiger.

— Oh que si ! »

Enfin, Gwaz-Ru alluma la mèche du bouquet final.

« Et ces bruits qui courent, comme quoi Staline envisagerait de signer un traité de non-agression avec Hitler ? »

Sa question plomba l'atmosphère de la salle de réunion. Le drapeau rouge se mit en berne. À la tribune, le triumvirat se tritura les méninges. C'était presque douloureux à observer. On aurait dit trois contorsionnistes qui font l'araignée pour se tailler une pipe eux-mêmes par-derrière.

« Allez-y, continua Gwaz-Ru, je suis curieux d'entendre ce que vous allez bien pouvoir déblatérer là-dessus.

— Si ce traité est signé, il sera le bienvenu, dit Fichou.

— Ah bon ? Staline ne peut pas se tromper ? Comme le pape,

alors ?

— Le camarade Staline est un fin stratège.

— Ça reste à prouver. »

Gwaz-Ru prit à témoin les camarades, mais la plupart, assommés, baissaient la tête, et récitaient sans doute dans leur for intérieur le misereatur et l'indulgentiam, après le confiteor prononcé par Fichou.

« Prouvez-nous que Staline aurait raison de se faire enculer par Adolf Hitler !

— Sache, Gwaz-Ru, grinça Fichou entre ses dents, que ce serait des intérêts majeurs qui conduiraient à la signature de ce traité.

— Facile ! On est trop cons pour comprendre ?

— L'URSS, par ce traité, s'assurera un moratoire, dit Le Bellec.

— Mort à Thouars, mort à Thouars ! C'est où ça, Thouars ? En Vendée ? Et c'est qui le mort, à Thouars ?

— Un moratoire est un délai, dit Fichou. L'Armée rouge n'est pas prête à affronter l'armée allemande. Ce traité permettrait à l'URSS de se renforcer. Il serait purement stratégique. Le nazisme demeure l'ennemi du communisme.

— Si tu veux, pour parler simplement, susurra Le Bellec, disons que Staline baisera Hitler.

— Il lui baisera le cul ! hurla Gwaz-Ru.

— Boucle-la, maintenant, lui intima Bodiger.

— Je ne suis pas près de fermer ma gueule ! Je ne suis pas le seul à penser comme ça. Et d'ailleurs, j'en ai marre de vos parlotes.

— Tu veux te retirer du Parti ? demanda Le Bellec.

— Ouais, je fous le camp ! »

Fichou passa sa langue fourchue sur ses lèvres et chassa Gwaz-Ru de l'Éden communiste :

« Il ne se retire pas, il est exclu.

— Que dalle ! C'est moi qui dégage ! » lança Gwaz-Ru en se dirigeant vers la sortie.

Deux camarades, des cheminots, deux copains qui se tenaient toujours côte à côte, lui emboîtèrent le pas.

« Nous aussi ! »

La troïka, comme un seul homme, eut un haut-le-corps.

« Attendez, camarades, dit Fichou. Nous allons approfondir le débat. »

Les trois têtes du triumvirat se réunirent pour une messe basse. Bodiger et Le Bellec, semble-t-il, plaidaient le sursis pour les traîtres. Fichou hocha la tête et dit :

« Nous voulons bien passer l'éponge. À une condition : que vous défiliez avec nous à Pont-l'Abbé, pour la fête du Parti. Je vous rappelle

que Marcel Cachin prononcera un discours. Tu seras des nôtres, Gwaz-Ru ?

— Ça me ferait bien chier !

— Et vous, camarades ? »

Les deux cheminots secouèrent la tête et sortirent. Gwaz-Ru leur paya un verre. Ils n'étaient pas gais.

« Tu as de la chance de prendre ça à la rigolade. Nous...

— Je n'ai pas eu raison de l'ouvrir ?

— Si. Mais c'est dommage...»

Orphelins de leur petit père des peuples, ils ne remirent pas la tournée. Gwaz-Ru monta sur son vélo et s'en alla finir la soirée au vin chaud, dans l'allégresse de la narration.

« Tu as été excellent, le félicita le philosophe. Et maintenant, que vas-tu faire ?

— Adhérer à ton parti socialiste breton.

— À mon groupuscule, rectifia Vincent. Nous ne sommes que cinq.

— Eh ben avec moi ça fera la demi-douzaine ! »

La venue de Marcel Cachin allait donner un lustre exceptionnel à la fête du Parti, le dimanche 7 août 1938, à Pont-l'Abbé. On s'y préparait depuis des semaines. Gwaz-Ru n'avait pas mis la main à la pâte. C'eût été contradictoire. Il ne pouvait pas à la fois lancer des boules puantes dans le pif du triumvirat et se plier aux ordres.

Des camarades bien dressés avaient calligraphié sur des calicots géants des inscriptions concoctées par Fichou. Pour les gars de l'entreprise Stervinou que Bodiger tenait sous sa coupe : OUVRIERS COMMUNISTES DU BÂTIMENT, UN LOGEMENT DIGNE POUR TOUS. Pour les cheminots, second pilier de la cellule : CHEMINOTS COMMUNISTES QUIMPÉROIS, LES WAGONS DE PREMIÈRE CLASSE AU PEUPLE.

Gwaz-Ru s'était fendu la pêche, à écouter les recommandations subséquentes : aller chez le coiffeur, se raser de près et se vêtir de ses plus beaux atours pour faire honneur au Parti, nom de Dieu, quelle mascarade, pire qu'à l'armée.

Quant à défiler coude à coude avec la troïka, il ne l'avait jamais envisagé, même avant qu'il n'intensifie son harcèlement déviationniste. À présent qu'il avait rendu sa carte, et pour de bon, la question était réglée. Cependant, il était curieux de voir Marcel Cachin en chair et en os et d'entendre son discours. Peut-être le grand chef était-il moins con que ses sous-brigadiers. Il en parla à Tréphine.

— J'irais bien avec vous. Ça nous fera une sortie ensemble. Et puis je n'ai jamais été dans le pays bigouden.

— C'est une bonne idée. J'aurais dû vous le proposer.

— Vous avez tellement de choses à penser.

— Mais qu'est-ce qu'on fera des enfants ?

— Oh Mouerb et Yon seront contents de les garder.

— Mat tre.

Ils prirent l'un des premiers cars affrétés auprès des transporteurs locaux par le Parti. Lorsqu'ils arrivèrent au pied du château de Pont-l'Abbé, une camionnette de *L'Humanité* équipée d'un haut-parleur terminait une tournée d'annonces commencée la veille sur toute la côte bigoudenne, de Saint-Guérolé à Sainte-Marine, en passant par

Lesconil et Loctudy. Des marchands ambulants étaient arrivés de partout et rameutaient les chalands autour de leurs boutiques de sucreries et de jouets à cent sous. La foule se pressait le long des rues dans une ambiance de fête païenne où les slogans peints sur les calicots, les faucilles et les marteaux découpés dans du carton ou du bois et brandis à bout de bras remplaceraient au cours du défilé les croix et les bannières des grands pardons. Aux yeux de Gwaz-Ru et Tréphine, cette marée humaine incarnait l'exotisme de l'Armor, si différent de leur Argoat : marins pêcheurs en vareuse et pantalon de toile et casquette à visière, mêlés à une nuée de coiffes hautes qui dominaient le flot humain de leurs cylindres blancs.

— Ma ! dit Tréphine, par ici on porte encore beaucoup la coiffe. Peut-être que j'aurais dû mettre la mienne.

Marx, Lénine et Staline, les dieux communistes, avaient exaucé les vœux des organisateurs, aussi bien que l'aurait fait, pour un pardon, le Jésus des bons chrétiens, lesquels paroissiens, pour l'heure dissimulés derrière leurs rideaux, maudissaient le ciel d'accorder soleil et chaleur à la chienlit au lieu de la noyer sous un déluge de hallebardes.

Les gens se massaient sur les trottoirs. Gwaz-Ru et Tréphine trouvèrent à se caser en face du château. Une équipe de cinéma du Parti tournait les séquences préliminaires d'un film qui célébrerait aux quatre coins de l'Hexagone, voire jusqu'à Moscou, la force de l'engagement communiste des Bretons.

Gwaz-Ru se renseigna auprès d'un voisin : le défilé allait partir de la place de la République, en haut de la ville, pour descendre par la grand-rue, tourner à droite devant le pont habité et se disperser au bord de la rivière où serait donné un spectacle de danses et de chants, avant que Marcel Cachin ne fasse son discours, quasiment à l'ombre du clocher de Notre-Dame-des-Carmes.

Gwaz-Ru s'attendait à une sorte de défilé militaire et non pas à un corso de carnaval. Ce fut un mélange des deux, une alternance de bagadoù, de chars et de groupes de militants et de militantes de différents horizons, dont un grand nombre en costume breton où dominaient, pour les hommes, le gilet bigouden et le chupen glazik, et pour les femmes, les coiffes de Pont-l'Abbé, Concarneau et Douarnenez.

Les groupes de militants se présentaient sous des banderoles : BRETONS ÉMANCIPÉS, LUTTE JOIE CULTURE, JEUNESSES COMMUNISTES DU GUILVINEC, et un tas d'autres parmi lesquelles les proclamations égalitaires de la cellule du Moulin-Vert. Bodiger, Le Bellec et Fichou, bras dessus, bras dessous, avaient l'air tellement constipé que Gwaz-Ru en ricana dans sa moustache.

Les bagadoù jouaient chacun une partition différente, mais comme

ils étaient espacés, d'un finale qui s'évanouissait vers les quais à la reprise d'une ouverture qui s'annonçait en haut de la grand-rue, le pot-pourri retentissait comme les longues variations d'une même symphonie celtique pour binious et bombardes.

Au passage des chars, Tréphine se dressait sur la pointe des pieds comme une gamine devant une vitrine de jouets animés. Sur des remorques tirées par des tracteurs, elle s'émerveilla de voir passer un bateau rempli de petits garçons et de petites filles costumés ; une maison de pêcheur couverte de chaume, avec une cheminée qui exhalait de la fumée de tourbe ; un thon gigantesque, chevauché par des ouvrières en tablier. S'intercalaient des jeunes filles en robe blanche de Concarneau, marchant deux par deux en tenant des sortes de portiques constitués de branches de tamaris nouées sur du fil de fer, objets étranges qui symbolisaient on se demandait bien quoi, sinon quelque culte druidique. D'autres symboles étaient plus évidents, auxquels Tréphine applaudit. Par exemple, ce furent ces quatre jeunes femmes héritières de leurs mères, tantes ou sœurs aînées, héroïnes des grandes grèves de la conserverie qui avaient mis les patrons à genoux. Placées aux quatre coins, elles soulevaient au-dessus de leurs têtes une énorme boîte de sardines à l'huile dont la marque et les dessins avaient été soigneusement reproduits.

— Peuh ! On dirait la procession de la Fête-Dieu, se moqua Gwaz-Ru.

— Taisez-vous donc, dit Tréphine.

— Ben quoi, ce n'est pas pareil ? On dirait des communiantes qui promènent le saint sacrement sous un machin qu'elles tiennent en l'air.

Un bagad ferma le défilé, la foule marcha dans son sillage jusqu'au terre-plein au bord du quai où les groupes s'assirent sur l'herbe pour casser la croûte en attendant le spectacle de l'après-midi. Tréphine avait rempli son panier de pain, de lard, de crêpes beurrées et de pommes du verger. Gwaz-Ru but de la bière et Tréphine de la limonade achetées en jouant des coudes au comptoir d'une buvette.

La boisson et la nourriture aidant, la manifestation communiste s'assoupit dans la douceur d'une sieste champêtre. Gwaz-Ru songea aux festoù miz eost auxquels les fermiers invitaient tous ceux qui avaient participé aux moissons, voisins, commis et journaliers. Gavés de bonne chère et de vin en bouteille trois quarts, les convives s'en allaient faire un somme dans les prés.

Ici, à l'ombre des grands arbres, l'avant-bras sur les yeux, des jeunes femmes alanguies somnolaient, les jambes légèrement entrouvertes et la robe remontée au-dessus des genoux, comme offertes, en rêve, aux caresses que leur promettait un coquin allongé à côté d'elles. Les

femmes et les filles en coiffe, forcées de demeurer assises, se tenaient droites comme des duègnes. Des hommes jouaient à la belote. D'autres, leur chapeau sur le visage, ronflaient, carrément.

— On devrait profiter qu'on est venus jusqu'à Pont-l'Abbé pour admirer le paysage, dit Tréphine.

Ils allèrent se promener sur le chemin de halage. La ria sinuait entre des berges vierges de toute habitation, excepté de rares bâtiments de fermes dont seuls les toits dépassaient de la végétation, extravagants, perdus dans la nature, puisque les bois empêchaient de voir s'il y avait au-delà des champs cultivés.

— Vous vous rappelez nos promenades du dimanche, au début ? demanda Tréphine.

— Justement, j'y pensais. Ça ressemble beaucoup au chemin de halage de Quimper.

— Oh non, ici c'est beaucoup plus sauvage. Et on sent que la mer n'est pas loin.

À leur passage, des canards se levaient en claironnant, et se reposaient au milieu du chenal. Plus loin, ils plissèrent les yeux pour essayer de deviner ce qu'étaient ces taches blanches au sommet de pins maritimes. Un oiseau s'envola, nonchalant.

— Ma ! dit Gwaz-Ru, je n'avais encore jamais vu de hérons perchés dans les arbres.

La ria s'élargissait, ils aperçurent un clocher de chaque côté, tremblant sur la ligne d'horizon dans le scintillement du soleil sur l'océan.

— Loctudy et l'Île-Tudy, dit Gwaz-Ru. Je crois qu'il est temps de reprendre dans le sens inverse.

Ils firent demi-tour et pressèrent le pas. Le spectacle était commencé. Une foule bien plus nombreuse qu'à midi se pressait au pied de l'estrade. Aux Bretons et Bretonnes en habits brodés se mêlaient des gens en costume de ville, sans doute des bien-pensants attirés par les danses et les chants traditionnels, tels *Fleur de blé noir* et *Breizh Izel bro dispar*.

— Ma ! Tout ça vous remue le cœur, dit Tréphine. La Bretagne, c'est quelque chose, quand même.

— Ouais, acquiesça Gwaz-Ru, les Français auraient beaucoup à apprendre de nous.

Il y eut une interruption. Les cinéastes posèrent leur caméra sur un côté de l'estrade et braquèrent leur objectif sur le micro. Le pays bigouden vivait un moment historique. Le brouhaha des conversations s'estompa, des petits enfants furent hissés sur les épaules de leurs pères, l'assistance se dressa d'un bloc dans une sorte de garde-à-vous militant.

Deux hommes montèrent sur l'estrade : un gars du cru, Alain Signor, secrétaire de la région Bretagne du Parti communiste, et à ses côtés Marcel Cachin, Breton de Paimpol et grand ponte de *L'Humanité*. On les acclama, ils réclamèrent le silence.

— Cachin a la même moustache que moi, dit Gwaz-Ru.

— Sauf que la sienne est blanche, dit Tréphine. Il ne doit plus être tout jeune.

Alain Signor fit une brève allocution dans laquelle il célébra les luttes menées par les pêcheurs, ouvriers et cultivateurs, ainsi que les victoires obtenues contre les patrons par le peuple bigouden regroupé sous le drapeau rouge d'un combat pour la justice et l'égalité qui ne faisait que commencer. Puis il passa la parole à Marcel Cachin.

Ce n'était pas à proprement parler un tribun, mais à défaut de véritable éloquence il sut, par des mots simples et le ton de l'exaltation romantique, émouvoir aux larmes les cœurs populaires. Il évoqua la misère, qu'il connaissait bien, et qui n'était pas différente en Cornouaille de celle des Côtes-du-Nord où il était né, journaliers agricoles et métayers exploités par les propriétaires, pêcheurs contraints de sortir par tous les temps, naufrages, noyades, enfants qui meurent de faim pendant que leurs mères enrichissent par un travail d'esclave les requins de l'industrie.

Puis il vanta les acquis du Front populaire, regretta qu'ils fussent menacés, appela à les défendre, et tout particulièrement ici, en Bretagne, dans les solides bastions où le Parti communiste français démontrait la justesse de sa politique culturelle, respectueuse des racines, dans la conscience de l'internationalisme marxiste et des intérêts nationaux, pour le respect total des identités régionales !

Qui aurait douté de la sincérité de ces belles phrases ? Malgré sa lucidité de rebelle, Gwaz-Ru fut emballé par le discours de Marcel Cachin. Il sentit le lien tangible entre lui et toutes les générations de miséreux desquelles il descendait. Il se sentit cheval de trait au cou arqué sous le collier, maillon d'une chaîne à accrocher à la roue dentée d'un palan pour tirer du puits du passé la boue noire de la mouise, jusqu'à ce que le seau remonte rempli de l'eau limpide de la justice et de l'égalité.

Des hommes et des femmes costumés de la chorale Labour ha Kan se regroupèrent autour de Marcel Cachin pour entonner *L'Internationale* en breton.

*War zao, tud doanet d'en douar
War zao, an dud paour o deuz naon
Ar skiant a c'hop hag a lavar
Skei ar bed n'eun taol d'an traon.*

*An traou koz a c'hall monet pell
Mevellien kaez, war zao, war zao
Sklepomp anez a-benn bouell
Skuiz omp a veza esklao.*

Partout, sur le terre-plein et sur l'estrade, une forêt de poings levés. Gwaz-Ru, qui sous sa chemise avait la chair de poule mais ne l'aurait pas avoué pour un boulet de canon, leva le sien pour clamer le refrain.

*Ar gann diweza a zo
Oll arog, ha souden
Breudeur drez-oll a vo
Elec'h enebourien(61).*

Furieux d'avoir été contaminé, il s'ébroua.

— Je crois que je me suis laissé entraîner, dit-il en riant jaune.

— Il y avait de quoi, dit Tréphine.

— Oh ! Oh ! Oh ! Vous allez prendre votre carte du Parti ?

— La politique, ça regarde les hommes... Mais je trouve que c'est bien, tout ce monde qui s'entraide et pense la même chose.

— Justement ! grogna Gwaz-Ru.

Il avait déjà cuvé son vin de messe communiste et retrouvait son mordant.

— C'est ça qui n'est pas normal, qu'on vous oblige à penser la même chose que les autres, ajouta-t-il.

Il ruminait encore un vague sentiment de repentir quand une main le frappa dans le dos et qu'une voix qu'il ne reconnut pas tout de suite mais qui parlait comme sa conscience lui lança :

— Alors, Gwaz-Ru, tu as remis ta chemise rouge ?

Gwaz-Ru fit volte-face, prêt à coller un pain de cinq livres à travers la gueule de celui qui se foutait de la sienne.

— Vincent ! s'étonna-t-il, calmé d'un coup et tout sourire. Tu étais là, aussi ?

— Tu parles ! Comment aurions-nous pu rater les vêpres marxistes ? Je suis venu avec un ami. Mais dis-moi, nous ne t'avons pas aperçu dans le défilé.

— Arrête de me charrier.

— Pourtant, je t'ai vu lever le poing et chanter *L'Internationale*.

— En breton ! dit joyeusement le type qui accompagnait Vincent.

— Ouais, je n'ai pas pu m'empêcher, marmonna Gwaz-Ru en regardant le péquin du coin de l'œil.

Il resplendissait dans sa mise de bourgeois : costume, cravate, chapeau mou, souliers de qualité.

— Bah, dit Vincent, enthousiasme collectif, psychologie des foules, on se laisse aller, par capillarité.

— Et en breton *L'Internationale* fait encore plus chaud au cœur, dit le type.

— Ouais, ça ne sonne pas pareil.

— C'est la langue de nos pères.

— Komz a raez brezhoneg(62) ? le testa Gwaz-Ru.

— Ya, forz penons(63).

— Je ne vous ai pas présentés, dit Vincent. François Plouzenec... Tréphine, mon ex-voisine. Son mari, Gwaz-Ru, accessoirement mon élève en cours du soir de philosophie et principalement mon professeur de sociologie.

— Tu déconnes, dit Gwaz-Ru en lui donnant une bourrade.

— Diable ! Alors nous formons un trio d'enseignants ! plaisanta Plouzenec.

— François est prof d'anglais à Rennes, dit Vincent. On s'est connus à la fac.

— Ma ! Un autre intellectuel ! s'exclama Tréphine. Et nous qui savons à peine lire et écrire...

— L'illettrisme, à qui la faute ? dit Plouzennec. Certainement pas celle de vos parents. C'est la faute à la République qui lésine sur les ouvertures d'école et les salaires d'instituteurs. Ça arrange bien les pennoù vraz de maintenir le peuple breton dans l'ignorance en lui interdisant de parler sa langue et en ne lui apprenant pas le français.

— Ça a toujours été comme ça, dit Gwaz-Ru.

— Et tu voudrais que ça change ?

— Peuh ! Évidemment !

— Il faut qu'on te parle de choses sérieuses, dit Vincent. Il doit bien y avoir un bistrot dans le coin où discuter en buvant un verre.

— On ne peut pas, on a notre car à prendre.

— Oublie ton car, on vous ramènera en voiture.

— Tu as une bagnole ?

— Pas moi. Français.

— Elle est garée près de la gare, dit Plouzennec. Allons par là.

— Faut croire que tu gagnes bien, en tant que prof d'anglais, dit Gwaz-Ru.

— Mon père est garagiste.

— Alors on n'est vraiment pas du même monde. Ni du côté de la cervelle, ni du côté du portefeuille.

— Détrompe-toi. D'après ce que m'a dit Vincent, nous sommes du même bord. Et je voudrais que tu sois des nôtres.

— Quels nôtres ?

Ils avaient franchi le pont et remontaient la rue de Quimper bordée de commerces et de boutiques d'artisans. En face de l'atelier d'un ébéniste, un bistrot était ouvert.

— On va en discuter, dit Vincent en entrant.

Dans le fond, une Bigoudenne cuisait et retournait des crêpes sur deux pillig tandis qu'une jeune fille, qui lui ressemblait, s'occupait du service. Il y avait une belle affluence. Toutes les tables étaient occupées par des familles qui s'étaient arrêtées là avant d'attaquer les kilomètres à faire à pied pour rentrer chez eux à Tréméoc, Combrit, l'Île-Tudy.

— Si vous n'avez pas peur du soleil, il reste de la place dehors, dit la jeune fille.

— Dehors ? dit Vincent en regardant la rue.

— Dans le jardin de derrière.

— Très bien, dit Plouzennec.

— Par là-bas...

La Bigoudenne, les joues écarlates, du bout de sa spannel⁽⁶⁴⁾, leur montra une porte basse laissée entrouverte pour donner de l'air. Ils se baissèrent pour en franchir le seuil et s'installèrent, autour d'une table

ronde en merisier couverte d'une toile cirée, dans un joli jardinet où l'harmonie régnait entre un potager miniature soigneusement désherbé et des fleurs variées de ces espèces échangées entre voisines, qui fournissent des sujets aux peintres du dimanche.

— Je mangerais bien une galette, dit Vincent. Pas vous ?

— Ma foi, dit Gwaz-Ru, on n'est pas avec la faim mais ça ne sentait pas mauvais à l'intérieur.

Tréphine fouilla dans son sac à main et, feignant de chercher son mouchoir, vérifia l'épaisseur de son porte-monnaie.

— Vous êtes nos invités, dit Plouzennec.

— On paiera les boissons, dit Tréphine.

— La troisième bouteille de cidre, dit Vincent.

— Alors mon écot ne sera pas bien gras. Vous n'allez pas boire une bouteille chacun et moi j'aurai plutôt un bol de café.

Ils furent servis par la Bigoudenne que Tréphine interrogea sur sa façon de faire la pâte.

— Vous devez mettre un peu de froment avec le blé noir, et du lait avec de l'eau, il me semble.

— La pâte est plus facile à étaler, acquiesça la Bigoudenne.

— À Brieç, pour les crêpes de blé noir, on ne met que du blé noir et de l'eau.

— Elles doivent être fines.

— Oh comme de la dentelle !

— Ici on n'apprend pas aux femmes à les faire comme ça.

— Vos galettes sont bonnes quand même.

Les hommes ne pipaient plus mot. Tréphine devina qu'elle était de trop. Au bout du jardin, un portillon s'ouvrait sur un sentier qui menait dans ce paysage qu'ils avaient entrevu du chemin de halage : des bosquets de pins maritimes, des champs plats et des prairies tourbeuses signalées par les taches vert foncé de roseaux récemment fauchés.

— Je vais faire un petit tour pendant que vous discutez entre hommes, dit-elle.

— Ne vous perdez pas en route, dit Gwaz-Ru.

— Peuh ! Je ne m'écarterai pas du chemin.

Gwaz-Ru partagea le reste de la seconde bouteille de cidre.

— Alors Gwaz-Ru, qu'est-ce que tu penses du discours de Cachin ? demanda Plouzennec.

— Il n'a pas sa langue dans sa poche.

— Je vais t'apprendre un nouveau mot savant, dit Vincent.

— Dis toujours.

— Synchrétisme.

— Oh ! Oh ! Oh ! Celui-là n'est pas près de se graver dans ma tête.

— Tu vas voir que si. C'est un mot bizarre, mais il est très facile à expliquer. Le syncrétisme, c'est l'art de combiner de façon cohérente deux doctrines contraires. Autrement dit, c'est tout bonnement comme une vinaigrette.

— Bravo, rigola Plouzenneec. Chouette comparaison.

— En secouant, tu réussis à mélanger l'huile et le vinaigre. Le discours de Cachin était syncrétiste : il a mélangé l'huile du communisme au vinaigre de l'identité bretonne.

— Pour nous servir sa salade, dit Plouzenneec.

— Seulement voilà...

— L'huile remonte toujours à la surface, dit Gwaz-Ru.

— Tu as tout compris. La déclaration d'amour de Cachin à la Bretagne n'est qu'un effet de rhétorique – l'art de bien parler, si tu préfères. Il dissimule un fait irréfutable : le communisme et le régionalisme ne se mélangent pas. Le Parti communiste se sert de notre identité uniquement pour faire avancer sa cause.

— Il mène le peuple en bateau, une fois de plus, dit Plouzenneec.

— Bon, maintenant il serait peut-être temps de me dire ce que vous avez dans le ventre. Qu'est-ce que vous mijotez ?

Vincent se pencha vers Gwaz-Ru et baissa la voix.

— François et moi, on a tourné et retourné la question : comment concilier le nationalisme breton et le progrès social ?

— En clair ?

— Moi aussi j'ai eu ma carte du Parti, dit Plouzenneec.

— Et tu l'as déchirée ?

— Comme toi.

— Mais au jour d'aujourd'hui, tu te situes où, exactement ?

— Je suis toujours pour la prise du pouvoir par le peuple.

— Par le peuple breton, en Bretagne ! jubila Vincent.

Gwaz-Ru se gratta la tête.

— C'est déjà plus compréhensible.

— Tu nous rejoindrais ?

— Où ça ?

Plouzenneec sortit de sa poche un paquet de celtiques et le présenta à Gwaz-Ru. Il en prit une, Vincent également. Plouzenneec leur offrit le feu de son briquet, alluma sa cigarette, tira une bouffée en regardant à droite et à gauche comme s'ils étaient entourés d'espions et dit avec gourmandise :

— Au Parti socialiste et ouvrier breton.

— Le parti dont je t'ai parlé, dit Vincent.

— Je ne serais pas contre. À condition que ça n'ait rien à voir avec les Breizh Atao.

Plouzennec leva les yeux au ciel.

— Avec ces fachos qui fricotent avec les nazis à Berlin ? Tu penses bien que non.

— Pourtant, ils sont pour la Bretagne, eux aussi.

— Ils la couleront, dit Vincent.

— Absolument, dit Plouzennec. Ils sont au premier rang des ennemis à combattre.

— Ça vous en fait beaucoup, d'ennemis, ricana Gwaz-Ru. De tous les côtés.

— Beaucoup d'adversaires mais un tas d'amis potentiels à convaincre, dit Vincent.

— La dernière fois que tu m'en as parlé vous n'étiez que cinq et je t'ai dit qu'avec moi ça ferait la demi-douzaine.

— À présent nous sommes une vingtaine, en Ille-et-Vilaine.

— Toi et moi, dit Vincent, on sera la tête de pont du Parti dans le Finistère.

— Qu'est-ce que vous pourrez foutre, à moins de deux douzaines, face aux cocos, à la SFIO et aux Breizh Atao ?

— On va se faire connaître.

— Nous allons nous attaquer aux symboles, dit Plouzennec. Par exemple, démolir la statue de Du Guesclin, à Rennes.

— Ah bon ?

— Un Auvergnat, qui s'est agenouillé devant le roi de France et a combattu les Bretons à la bataille d'Auray, tu crois qu'il mérite sa statue dans la capitale de la Bretagne ?

— Il y a un tas d'autres statues à déboulonner, dit Vincent, partout où elles peuvent se trouver. Des maréchaux de France, des bouchers de 14-18. On repeindra les poilus des monuments aux morts en noir et blanc. On remplacera le drapeau tricolore par le Gwenn ha Du sur les façades des mairies.

— Le Gwenn ha Du des Breizh Atao ?

— Le nôtre. Avec des fers de lance à la place des hermines.

— Vous êtes allés assez loin dans la réflexion.

— Tu marches avec nous ? demanda Vincent.

Gwaz-Ru haussa les épaules.

— Si c'est juste pour foutre la merde, je peux me débrouiller tout seul.

Vincent et Plouzennec échangèrent un regard inquiet.

— Seul on n'arrive à rien, dit Plouzennec.

— L'union fait la force, hein ? J'ai déjà entendu ça quelque part.

— Notre force à nous, justement, c'est de ne forcer la main à personne.

— Tu n'es pas obligé de nous répondre tout de suite, dit Vincent.

Gwaz-Ru aurait bien aimé faire plaisir au philosophe. L'intellectuel ne l'avait jamais rabaissé, ne lui avait jamais menti. Néanmoins, l'amitié qu'il lui portait avait baissé d'un bémol. Rebelles et solitaires tous les deux, jusqu'ici ils avaient formé un bloc que Vincent venait d'égratigner en se mettant à la disposition d'une autorité supérieure. Un parti restait un parti.

— Ouais, j'ai besoin de réfléchir. Je n'ai pas sorti ma tête d'un sac pour la fourrer dans un autre, même si la toile me convient mieux.

Plouzennek et Vincent avaient du mal à cacher leur déception.

— Ceci dit, si vous avez besoin d'un coup de main, un de ces quatre...

— Tu seras un sympathisant, dit Plouzennek.

— Oh ça c'est sûr.

— Et tu resteras toujours un sympathique sympathisant, dit Vincent.

— Arrête de me bourrer le mou ! rigola Gwaz-Ru.

L'atmosphère se détendit. Revenue de sa promenade, Tréphine les trouva bien jouasses.

— Oh je crois qu'ici on a bu plus de deux bouteilles !

— Hé non, madame Tréphine, dit Plouzennek.

— Et on m'appelle madame, maintenant !

— Vous vous êtes bien promenée ? demanda Gwaz-Ru.

— La terre n'est pas très riche de ce côté-là de la rivière. Il y a surtout des prairies avec beaucoup de broenn juste bon pour la litière des vaches. Mais j'ai revu les hérons dans les arbres. Et vous, vous avez bien discuté politique ?

— Ma foi, on peut le dire, opina Gwaz-Ru.

Ils levèrent le camp. Malgré les protestations de Tréphine, Plouzennek régla la totalité de l'addition. Elle donna la pièce à la serveuse. La voiture du Rennais, une grosse Hotchkiss, était garée devant la gare. Gwaz-Ru et Tréphine prirent place à l'arrière, perdus dans la largeur et la profondeur de la banquette qui aurait pu accueillir trois personnes de plus.

— Ma ! dit Tréphine, c'est la première fois de ma vie que je monte dans une belle voiture comme ça.

— Et probablement la dernière, dit Gwaz-Ru.

— Mais non, dit Plouzennek, on est appelés à se revoir.

Tréphine croisa les mains sur son giron et se dressa sur son séant, menton levé, pour apercevoir la route entre les épaules de Plouzennek et Vincent. Elle garda cette position pendant tout le trajet, pétrifiée

dans sa dignité de nécessiteuse, s'émerveillant de l'odeur de cire des sièges en cuir, du maniement des vitesses, de la route que les roues avalaient, des virages serrés qui vous faisaient pencher à droite ou à gauche, du rugissement du moteur quand ils doublèrent des cars, de la longue descente vers Quimper et de leur traversée de la ville dont les rues, vues de l'intérieur de la voiture, paraissaient transformées.

La Hotchkiss cahota dans les nids-de-poule de Goarem-Treuz.

— Entre dans la cour, dit Gwaz-Ru. Sinon tu n'auras pas autre part pour faire demi-tour. À moins d'aller dans un champ par un toull-karr, au risque de rester embourbé.

— Comme le charretier de La Fontaine ?

— Quelle fontaine ? Tu connais le lavoir du château, là-haut ?

— Jean de La Fontaine était un poète. *Le Chartier embourbé* est l'une de ses fables. Écoute... « C'était à la campagne, près d'un certain canton de la basse Bretagne, appelé Quimper-Corentin. On sait assez que le Destin adresse là les gens quand il veut qu'on enrage : Dieu nous préserve du voyage !... »

— Ben merde alors, il nous prenait pour des ploucs, celui-là.

Les enfants sortirent en courant de la maison et se figèrent, interdits, à distance de la belle automobile noire. Une voiture de riche, d'officiel, de préfet, de ministre ! Mouerb et Yon apparurent dans l'encadrement de la porte, les yeux plissés. Le soleil frôlait l'horizon et plongeait la voiture dans un contre-jour rouge et or. Plouzennec coupa le contact.

— Pardonnez-moi, Tréphine, dit Vincent, j'ai manqué à tous mes devoirs. Je ne vous avais pas demandé des nouvelles des enfants.

— Oh on n'a aucun souci avec eux. Ici ils ont toute la place qu'ils veulent pour galoper⁽⁶⁵⁾. Ils poussent tout seuls.

Plouzennec compta la marmaille.

— Trois garçons et deux filles ?

— Non, deux garçons et trois filles, dit Tréphine. Le bidorig⁽⁶⁶⁾ est une fille, mais elle finit d'user les habits de son frère. Elle commence juste à savoir marcher.

Ils descendirent de voiture. Nicolas, la main en visière sur le front, fit deux pas en avant, suivi d'Angèle sa cadette.

— Approchez, n'ayez pas peur, gueula Gwaz-Ru. Personne ne vous mangera.

— Mamm ! Tad !

La petite Julianne lâcha les jupes de Mouerb et d'un pas incertain alla s'accrocher à celles de sa mère.

— Montez dans la voiture, leur dit Plouzennec.

— Ils vont la salir, dit Tréphine.

— Mais non...

Mouerb et Yon vinrent serrer la main aux beaux messieurs.

— Je suis heureux de rencontrer les bienfaiteurs de cette famille nombreuse, dit Vincent.

— On s'entraide les uns les autres, dit Mouerb. Entrez donc prendre quelque chose.

— Ce serait avec plaisir, mais nous avons un bon bout de route à faire jusqu'à Rennes.

— Ma ! Jusqu'à Rennes ! Vous n'allez pas faire tout ce chemin le ventre vide.

— On a mangé des crêpes à Pont-l'Abbé, dit Tréphine.

— Mar plij(67) ! Et c'était joli, la fête là-bas ?

— Ma foi oui, ça valait le coup d'œil.

— Eh bien... dit Plouzenec en cherchant ses mots pour prendre congé.

— Je vais faire du café frais, dit Mouerb. Comme ça vous tiendrez debout pour conduire.

— D'accord pour une tasse de café, dit Plouzenec.

— Ici on boit le café dans des bols d'un demi-litre, dit Gwaz-Ru.

— Les enfants ont déjà eu leur soupe, dit Mouerb.

Elle sortit le pain, le lard, les cornichons et les crêpes du garde-manger. Yon déboucha une bouteille de vin rouge et Tréphine mit la table pour un grand goûter. Vincent et Plouzenec se montrèrent courtois, qui placèrent Mouerb et Yon au centre de la conversation : comment ils s'étaient installés ici, le maraîchage, la culture des fleurs, la vie avec autant d'enfants autour de soi. Plouzenec mêlait le français et le breton, Mouerb de même, et Yon opinait, façon d'approuver ou de surenchérir sur les paroles de sa femme. Ce n'est qu'à la fin qu'on aborda peu ou prou la politique, le Front populaire qui n'était pas allé jusqu'au bout, Hitler qui irait on se demandait jusqu'où.

— Enfin, dit Mouerb, pourvu qu'on n'ait pas une autre guerre. Mon mari sait malheureusement où ça mène.

Yon éructa des bruits de gorge incompréhensibles.

— Vaincre ou mourir, dit Gwaz-Ru. C'est les deux premiers mots de français qu'il a appris en 14 sur la Marne.

— Comme presque tous les Bretons, dit Plouzenec.

Sur les genoux de Tréphine, la petite Julienne s'était endormie.

L'horloge de Mouerb carillonna huit heures. Plusieurs coups de klaxon lui répondirent. Gwaz-Ru se leva brusquement.

— Les grands sont en train de faire des conneries.

— Laisse, dit Plouzennek. Il est temps qu'on y aille.

Il fallut arracher la marmaille aux attraites de la limousine. Plouzennek et Vincent firent la bise aux femmes, les hommes se serrèrent longuement la main.

— Kenavo, dit Gwaz-Ru.

— Kenavo, hag ar vec'h kenta, dit Plouzennek.

Gwaz-Ru ne reprit pas le « à la prochaine fois ». Il avait l'intuition qu'il ne reverrait plus le Rennais.

— À bientôt, dit Vincent.

— À un de ces soirs, dans ton gourbi.

— Ou dans un monde meilleur.

— Oh le monde ne sera jamais meilleur, j'en ai bien peur.

— Ça y est, tu es gagné par le nihilisme ?

— J'ai oublié ce que c'était.

— Ne croire en rien, Gwaz-Ru.

— Et ton Parti socialiste breton, alors ?

— Une façon de nier tout le reste.

Les gosses poursuivirent la voiture jusque dans la garenne. Une odeur de gaz d'échappement stagna dans la cour, voluptueuse comme un parfum de luxe.

— Quelle belle journée nous avons eue, dit Tréphine.

— Vos connaissances sont de bonnes personnes, dit Mouerb.

— Oh ça sûrement, dit Gwaz-Ru.

Comparé à Vincent, Plouzennek le laissait partagé. Le philosophe vous berçait de ses théories et vous enrichissait l'esprit, et bien qu'on sût qu'il maniait ses outils intellectuels du haut de nuages desquels il ne descendrait jamais, c'était un délice de l'écouter saper toutes les fausses certitudes que les grosses têtes, les partis, les patrons, les maîtres de tous acabits faisaient avaler aux gogos. Plouzennek, c'était encore autre chose, songea Gwaz-Ru. Ce type-là lui rappelait un propriétaire terrien qu'il avait côtoyé dans le temps. Ne connaissant rien à l'agriculture, il louait ses terres à de vrais paysans et déléguait sa loi à ses intendants, mais cela ne l'empêchait pas de dégoiser à propos de nouvelles méthodes, de nouvelles variétés de grains à introduire, de nouvelles races de vaches ou de chevaux à importer d'Amérique pour produire des profits mirifiques. Un doux rêveur, pas méchant pour un rond, mais qui n'avait pas plus de suite dans les idées qu'il n'y avait de pépites parmi les patates de Goarem-Treuz.

— Mais le Rennais, ça m'étonnerait qu'on le revoie un jour par ici, dit-il.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? s'étonna Tréphine.

— Je ne sais pas trop. Une idée, comme ça.

Comme il ne descendait plus en ville pour les réunions de cellule, Gwaz-Ru espaça ses visites venelle du Moulin-au-Duc. Moins nombreuses, ses conversations philosophiques avec Vincent n'en étaient que plus précieuses. Son ami semblait avoir oublié Plouzennek et leurs projets politiques. Déconcerté, Gwaz-Ru lui demanda des nouvelles du Rennais.

— Je n'en ai pas. Il a dû se mettre en immersion. Les mouvements nationalistes bretons ont été déclarés hors la loi. Même socialiste et ouvrier, un parti breton le serait aussi, forcément.

— Pourtant, vous étiez décidés.

— Oui, dans la fièvre du moment. Mais tu sais, je crois que c'est toi qui avais raison quand tu disais, à Pont-l'Abbé... Comment l'avais-tu formulé ? Ah oui : Je n'ai pas sorti ma tête d'un sac pour la fourrer dans un autre, même si la toile me convient. C'est très juste. Il faut dénier tous les pouvoirs, et en priorité ceux que l'on s'accorde à soi-même. Un parti, quel qu'il soit, mène à l'aliénation.

Vincent avait le vin chaud de plus en plus amer.

— Ni Dieu, ni maître ! Et viva la muerte !

— On recommence à cracher sur tout, alors ? jubila Gwaz-Ru.

— Pas sur tes légumes. Comment ça se passe pour toi, là-haut, à Goarem-Treuz ?

— Oh ça roule. Les enfants grandissent, la terre est bonne, Tréphine se débrouille bien aux halles et moi je donne un coup de main dans des fermes ici et là, et je bricole un mur de temps en temps.

— Et ces personnages dont tu m'as parlé, la comtesse et sa fille ?

— Elles continuent de bouffer à l'œil mais il paraît qu'elles ne grossissent pas pour autant.

— Tu nages dans le bonheur, alors ?

— Ben ouais. Pas toi ?

— Je deviens ce que je suis, Gwaz-Ru.

— Ne m'explique pas, je sens que ça va être trop compliqué.

Les mois passèrent, et puis l'Histoire entra en collision avec ces deux âmes sœurs. Le 23 août 1939, le pacte germano-soviétique fut signé, les communistes français se divisèrent, beaucoup de cartes

furent déchirées.

— Tu étais un précurseur, Gwaz-Ru, le félicita Vincent.

Le 26 août Daladier interdit *L'Humanité*. Le vendredi 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne. La France décréta la mobilisation générale de tous les hommes de moins de quarante ans. Le 3 septembre, de concert avec le Royaume-Uni, elle déclara la guerre au III^e Reich.

— Ma ! dit Tréphine, et vous n'aurez vos trente-neuf ans que dans deux mois. J'espère qu'ils n'iront pas jusqu'à mobiliser un père de cinq enfants.

— Oh en 14-18 ces vaches-là n'ont pas hésité à expédier les pères de famille nombreuse au casse-pipe.

— Avec en plus un sixième en route peut-être.

— Ah bon ?

— J'ai du retard.

— Eh ben tant mieux. Celui-là comptera aussi. De toute façon, ne vous inquiétez pas, ils peuvent toujours m'envoyer les gendarmes avec une feuille de route, je n'irai pas.

Gwaz-Ru se présenta à la caserne où on l'inscrivit, s'il comprit bien, sur une liste de réservistes. Il s'inquiéta pour Vincent, et se rassura en se disant que, malingre comme il était, les pourritures en képi et pantalon à bande violette du service de santé allaient le réformer. Il espéra en vain une visite de sa part à Goarem-Treuz. Le samedi 9 en fin de journée, il enfourcha son vélo et se rendit en ville par la route de Concarneau, un trajet direct et facile qu'il effectua en roue libre presque tout du long. « Le vélo et l'homme sont aussi libres l'un que l'autre », dit-il à voix haute, bienheureux d'être exempté de marche forcée et de convoi vers les frontières du Nord et de l'Est, là où ça allait forcément se passer, sur la ligne Maginot.

Les rues de Quimper ruisselaient de types en kaki déjà habillés pour un hiver dans les Ardennes ou la Meuse, à moins que la guerre ne soit finie avant. Gagnée ou perdue, Gwaz-Ru s'en foutait. L'ambiance était festive et les bistrots tournaient à plein, illustrant l'adage selon lequel rien de tel qu'une bonne guerre pour faire marcher les affaires.

— Pauvres couillons, ricana Gwaz-Ru en ôtant ses pinces à vélo devant l'immeuble de la venelle du Moulin-au-Duc.

Il entra. Dans le couloir et la cage d'escalier, les odeurs et les bruits n'avaient pas changé : cris d'enfants, musique de postes de radio, remugles de soupe, de friture et de lessive. Il se sentit transporté des années en arrière et son esprit fut embrouillé par une notion de temps qui défile devant l'homme figé dans le présent de ses pensées. Il s'ébroua. Le philosophe éclaircirait tout ça, en quelques grands mots bien expliqués.

Sur le palier des combles, il tendit l'oreille devant la porte de son ancienne piaule. Aucun bruit. Le gourbi n'avait peut-être pas été reloué. Il toqua. Pas de réponse, si bien qu'il n'eut aucun scrupule à cogner joyeusement du poing contre la porte en face en gueulant :

— Police ! Ouvrez ! Ah ! Ah ! Ah ! Prépare le vin chaud, mon salaud !

Aucun mouvement à l'intérieur. La porte était fermée à clé.

— Merde alors, les fumiers n'ont pas dû le réformer.

— Vous cherchez quelqu'un ? lui cria-t-on de l'étage du dessous.

Il descendit. Une dame se tenait dans l'embrasure de sa porte, la tête fleurie de bigoudis. Derrière elle, Gwaz-Ru aperçut un homme en tricot de corps assis sur une chaise avec un marmot dans les bras.

— Il n'y a plus personne là-haut, dit la dame.

— Il a été mobilisé ?

— Qui ça ? Celui de droite, le postier ?

— Non, le professeur de philosophie.

— Oh lui, il ne risque plus de partir à la guerre.

— Il a pris la tangente ? Il a déserté ?

— Vous n'avez pas su ?

— Su quoi ?

— Le pauvre, il s'est suicidé.

— Hein ? Mais quand ?

— Le lendemain de la mobilisation générale. Il avait laissé sa porte ouverte. C'est son voisin, en revenant prendre des papiers pour la caserne, qui l'a trouvé par terre, avec une mare de sang autour de sa tête et un pistolet à côté. Un professeur, se tuer, à son âge... Remarquez, il n'avait pas l'air bien gai, certains jours. Mon mari me disait...

— Et qu'est-ce qu'on a fait du corps ? coupa Gwaz-Ru.

— Des gens de la famille sont venus. Il a été enterré au cimetière du champ de foire.

— C'est sans doute mieux qu'au champ d'honneur, grommela Gwaz-Ru d'un ton sardonique.

Il tourna le dos à la bonne femme et commença de descendre les marches, l'une après l'autre, lentement, du pas d'un homme en cravate noire derrière un convoi mortuaire. Dans le jardinet, il remit ses pinces à vélo, mais au lieu de monter en selle il s'assit sur une poubelle et y resta un long moment, les doigts croisés entre les cuisses, la tête basse, sonné, et bientôt saoulé de souvenirs, lorsque la cuiller de la révolte impuissante se mit à touiller dans sa cervelle une mélasse qui se boursoflait sur le feu vif du chagrin, tandis que sa tête dodelinait sous les explosions lentes et silencieuses des cloques de

bonheurs vécus dans ce quartier auquel Vincent avait continué de le rattacher. Il revoyait les saumons franchir d'un bond le déversoir de la glacière, il remontait le sommier et le matelas neufs dans la soupente, il déménageait dans le trois-pièces, il sentait les odeurs de cuisine du café de la Lorette et celle du linge que Tréphine mettait à sécher au-dessus du poêle. Au chant de la rivière, perpétuel, se mêlaient les leçons de philosophie, finies. Jamais Gwaz-Ru n'avait ressenti un tel sentiment de vide, même pas en 1937, quand il avait perdu son père, puis sa mère, et qu'il s'était rendu à Briec les enterrer. Les parents meurent, la vie continue. La disparition de son ami le philosophe ruinait le futur.

Le tourbillon de souvenirs ne s'arrêta qu'au moment où il mit pied à terre dans la cour de Goarem-Treuz, à la nuit tombante. Il n'aurait pas su dire par quel chemin il était remonté de la ville, ni s'il avait transpiré à pédaler dans les côtes. En rangeant son vélo dans le pennti, il retrouva sa pleine conscience et convint avec lui-même que le suicide de Vincent était annoncé : son rejet, étayé par ses théories, de toute croyance et de tout espoir ; ses sous-entendus ; le peu de soin qu'il prenait de sa santé. C'est toujours ce qu'on se dit après, songea-t-il, on aurait dû ouvrir grand les yeux, et voir. Mais qu'est-ce que ça aurait changé ? Quelqu'un d'ordinaire, on peut sans doute le détourner de ses idées noires, mais un philosophe ?

— Ma ! Vous en faites une figure, dit Tréphine.

— Vincent s'est tiré une balle dans la tête la semaine dernière.

— Ce n'est pas possible. Un professeur.

— Justement. Il a poussé trop loin ses réflexions.

— Et quelqu'un a fait le nécessaire pour le corps ?

— Il a été enterré au cimetière du champ de foire.

— Par la rue du Pichéry, ce n'est pas loin des halles. À la Toussaint, quand on ira vendre nos chrysanthèmes, on passera en mettre sur sa tombe.

— Ouais, et s'il vous en reste, plutôt que de les remonter jusqu'ici on les déposera tous sur lui.

— Sûrement que Mouerb ne sera pas contre. Enfin, vous voilà sans aucun copain, maintenant.

— Après mon dîner vous me ferez un grog à sa santé.

— Deux si vous voulez.

— Vous m'entraînez à boire ?

— Non, mais un jour comme aujourd'hui je sais que vous en avez besoin.

— Vous êtes une gentille femme.

— Peut-être plus compréhensive que certaines avec les hommes.

— Quoi ? Vous connaissez plusieurs hommes ?

— Ne dites donc pas de bêtises.

Les enfants étaient couchés, ainsi que Mouerb et Yon. Tréphine réchauffa un restant de civet, que Gwaz-Ru mangea en silence. Puis il s'assit dans le fauteuil en osier de Yon pour siroter un grog sucré au miel. Le lambig le rendit mélancolique. Il n'y avait rien à tirer de ce monde de menteurs et de fous. Il se dit que Vincent avait eu raison de se faire sauter le caisson. Il s'imagina pendu au bout d'une corde. Hopala, se reprit-il, Vincent était seul, plus seul que n'importe qui, avec tous ses livres à sonder le néant. Tandis que toi, Gwaz-Ru, tu as Tréphine, et les enfants, et Mouerb et Yon, et la campagne autour de Goarem-Treuz, les trilles des merles, le roucoulement des tourterelles sauvages à l'époque des foin et le ululement des chouettes d'un bout à l'autre de l'année. Étrangement, c'est en songeant à la cressonnière du ruisseau de Menez-Bily, aux truites qui se prélassaient sur les radiers et aux anguilles qui leur caressaient le ventre, qu'il rayonna soudain d'une formidable joie de vivre. Le deuxième grog y était sans doute pour beaucoup. L'alcool venait de lui souffler l'idée d'un extraordinaire hommage à rendre à la mémoire du philosophe. Trop tard pour le mettre à exécution, demain, dimanche. Et puis il aurait la gueule de bois, alors qu'il lui faudrait être au sommet de sa forme. Ce serait pour dimanche en huit. Il rit tout seul.

— Ma ! J'ai dû forcer sur le lambig. Vous voilà bien gai, maintenant.

— Oui, je viens d'avoir une idée qui va bien faire rigoler mon copain dans sa tombe.

Pendant toute la semaine, il serait rongé par la hâte de mettre à exécution cet *acte gratuit*, conforme à l'enseignement du philosophe. Vincent serait fier de lui.

Le dimanche 17 septembre 1939, après avoir pris son petit déjeuner de bonne heure, Gwaz-Ru décida de se mettre sur son trente et un.

En maillot de corps et pantalon de pyjama, il remplit une cuvette d'eau fraîche à la pompe extérieure, la posa sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, accrocha son miroir ébréché à l'espagnolette et rentra prendre une serviette de toilette, un bout de savon, son blaireau, son rasoir et son bol de mousse à raser. Au bout de la longue table, Mouerb et Yon lapaient leur soupe au café, indifférents aux chamailleries des enfants. Tréphine avait fort à faire avec la petite Julienne pour l'empêcher de se tartiner la figure de beurre et de confiture.

Gwaz-Ru badigeonna la sienne de mousse et repassa sur le cuir le fil de son coupe-chou. Ce rasoir fétiche, c'était tout ce qu'il lui restait de son père, un objet récupéré dans la cambuse d'une tranchée allemande, et pourtant pas un outil boche car sur la lame étaient gravées une tête de Corse et une devise dans la langue de l'île ; volé par un Fridolin sur le cadavre d'un pauvre gars aussi étranger à la cause de la République que l'étaient les Bretons. En se servant du rasoir auquel il avait fabriqué cette belle histoire, Gwaz-Ru avait l'impression d'honorer la mémoire d'un frère méridional, victime de la République française, cette repasseuse de plis sur l'unité nationale. Naguère, quand il tenait en main ce rasoir, il humait le fumet roboratif de capitalistes rôtis à la broche et de curés en fricassée. À présent, ses pensées étaient plus élevées. Vincent l'avait initié à la philosophie. Pour lui, il allait provoquer un scandale qui ne servirait à rien. Vraiment à rien ? Il crut entendre une voix d'outre-tombe lui susurrer que le plus gratuit des actes a des conséquences.

Il rasa sa barbe de la semaine, tailla son épaisse moustache, mouilla un coin de serviette, s'essuya le visage, rinça le blaireau et le rasoir et vida la cuvette à travers le grillage du poulailler. Les poules, ces idiots, se disputèrent les rinçures de savon. Bonne âme, il alla cueillir quelques feuilles de chou jaune et les leur balança.

Il rentra dans la cuisine où sa marmaille piaillait à tout va.

— Grit peoc'h ! gueula-t-il.

Les nez se baissèrent dans les bols de café au lait, se relevèrent

quand il disparut dans la chambre des parents, se baissèrent de nouveau quand il réapparut, habillé comme un prince prolétarien : chemise blanche au col élimé, mais propre et amidonné ; bleu de chauffe devenu bleu pâle à force d'être lavé, mais repassé de la veille.

— Ma ! s'exclama Tréphine. Où vous allez comme ça ? Manifester ?

— À la messe !

— À la messe ! Et dans quelle église ? À Saint-Alor, peut-être ?

— À la cathédrale Saint-Corentin !

— Je me demande bien ce que vous mijotez. Mais je vous préviens, ne revenez pas plus tard que midi autrement vous n'aurez rien dans votre assiette.

— Oh ! Oh ! Oh ! Peut-être que je n'aurai pas faim.

— Et pourquoi ?

— Parce que je vais communier et que je demanderai du rabiote. Je vais me gaver l'estomac du corps de Jésus.

Les enfants rirent sous cape, pas trop sûrs d'être autorisés à le faire.

— Je vous ramènerai des hosties, leur promit-il, et du beurre de sacristie pour mettre dessus.

— Droch ! s'exclama Tréphine en levant vers Gwaz-Ru son torchon à tout torcher, les mains des marmots aussi bien que le gras sur la toile cirée, les fonds de casseroles aussi bien que son front en sueur devant le fourneau.

Gwaz-Ru fit un pas de côté pour éviter le coup de torchon.

— Doucement, ne salissez pas mes beaux habits de paroissien.

— C'est moi qui lave ! Et maintenant, laissez-moi, j'ai mon grand ménage à faire.

Il se roula une cigarette de gris, l'alluma, tira une bouffée et considéra la maisonnée d'un air pensif. Sa Tréphine en tenue du dimanche matin – robe de chambre effilochée, chemise de nuit reprise en plus d'un endroit, chaussons avachis – mais toujours belle et désirable, à ses yeux, malgré ses cheveux grisonnants relevés sur le front par une pince et ses jambes gonflées de fatigue. Devant les restes de tranches de pain autour des bols de café au lait, ses cinq enfants alignés de chaque côté de la grande table. Nicolas, onze ans, soutenait le regard de son père – il promettait un dressage difficile, celui-là. Son frère Maurice, six ans, n'avait pas beaucoup de personnalité, lui, pour l'instant. Angèle et Monique, dix ans et quatre ans, se montraient soumises, encore qu'avec les filles on ne peut jamais savoir. Quant à la petite Julienne, son caractère n'avait pas encore éclos. Enfin, il considéra d'un regard attendri Mouerb et Yon, paisibles comme deux vieux chevaux qui rêvent tête-bêche et ne cherchent plus à chasser les mouches de leurs paupières.

Gwaz-Ru cracha un brin de tabac. Sa longue méditation n'était pas

de bon augure. Allait-il râler, comme parfois, contre n'importe quoi ? Non. Il hocha la tête et prononça l'une de ces phrases impénétrables aux oreilles des enfants :

— Le pire, c'est que les pauvres sont heureux dans la misère.

— Personne ici n'est dans la misère, répliqua Tréphine.

— Non, mais beaucoup le sont.

— Parce qu'ils n'ont pas de travail.

— Je ne vais sans doute pas travailler beaucoup, aujourd'hui.

— Ne t'en fais pas, papa, dit Angèle, tu peux aller à la messe, nous on ira chercher des pissenlits pour les lapins.

— Mat tre, acquiesça-t-il.

— Pourquoi vous ruminez des idées noires, tout d'un coup ? Vous voyez que vos enfants pensent à vous.

Depuis le temps qu'ils s'aimaient et se dépatouillaient ensemble pour gagner leur pain et élever leurs enfants, Tréphine lisait en son mari à livre ouvert. Elle lui reconnaissait le droit d'avoir des passages à vide et des idées saugrenues, comme par exemple d'annoncer qu'il allait à la messe. Au lieu de dire qu'il allait au bistrot ? Elle supputa qu'il avait autre chose en tête, parfaitement inimaginable, mais qu'elle lui pardonnait d'avance.

— Allez faire ce que vous avez décidé, lui dit-elle d'une voix douce. Vous avez des sous pour boire un coup ?

— Un mais pas deux.

Tréphine prit son porte-monnaie dans le tiroir du buffet et lui donna une pièce.

— Peut-être que je n'en boirai pas deux.

— Alors vous achèterez un morceau de pain doux pour le quatre-heures des enfants.

— S'il y en a.

— Allez, et ne rentrez pas trop tard.

Gwaz-Ru défit le fil de fer qui retenait le portillon à son poteau branlant, sortit de la cour, referma le portillon, ralluma sa cigarette, boutonna sa veste de bas en haut, ajusta sur son front sa casquette de cheminot, redressa la poitrine et se mit en route. La cloche de l'église d'Ergué-Armel sonna la première messe de neuf heures.

Dans la garenne, Gwaz-Ru prit soin de marcher sur la bande d'herbe du milieu pour ne pas crotter ses brodequins. C'est qu'il allait en ville, et à la grand-messe. Qu'on ne vienne pas dire après que les rouges sont malpropres. Si les archers(68) de la République l'arrêtaient, à leur question nom, prénom, âge et profession, il répondrait Scouarnec Gwaz-Ru, ex-prolétaire urbain et travailleur rural, trente-neuf ans à la fin de l'année et le couteau entre les dents, d'accord, mais pas de purin

dans les bottines, ni de caille au trou de balle.

Il se mit à chantonner allègrement des bribes de cantiques en breton et conclut son récita en opinant *amen, evel-se bezet graet*, ah nom de Dieu oui, les bourgeois de Quimper, ils allaient pouvoir les répéter, ces mots qu'il avait tant de fois ânonnés aux messes obligatoires de son enfance, ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il, et il les imaginait déjà se signer d'une main tremblante devant le diable réincarné en sosie de Staline miraculeusement transmuté de Moscou en Basse-Bretagne pour leur sonner les cloches à Saint-Corentin. Se redresser, s'élever, dominer étaient les verbes qui le guidaient depuis toujours. Voilà pourquoi il avait choisi d'investir la ville par la route de Concarneau, de façon à regarder la cathédrale de haut, avant de descendre l'incendier.

Il s'arrêta au bourg d'Ergué-Armel écluser un ballon de blanc sec à la santé de Tréphine qui avait pensé à lui donner des sous pour en boire deux. Il eut pour elle une bouffée de tendresse. Ah sa Tréphine, toujours contente, toujours gaie, toujours prête à le satisfaire au lit même si elle était fatiguée. Et quelle bonne mère, qui savait se faire obéir sans avoir besoin de punir, soignait les rhumes et les angines sans avoir besoin d'appeler le docteur, cousait et tricotait et reprisait sans avoir jamais suivi les cours d'arts ménagers. Il en versa une larme de bonheur dans son verre de blanc, paya et se remit en route.

Sa détermination avait faibli. Avait-il raison de commettre cette folie ? N'allait-il pas mettre en péril l'avenir de ses enfants ? Tréphine avait deviné qu'il allait faire une connerie. Et pourtant, elle n'avait pas essayé de l'en dissuader, allant même jusqu'à lui donner des sous pour boire un coup. Sacrée Tréphine. Comme toutes les mères de famille nombreuse, elle n'aspirait qu'à la quiétude des fins de mois assurées et des petits plaisirs de tous les jours qui vous mènent doucement vers la paix du cimetière, mais dans son tréfonds elle était prête à défendre son homme. Si les argousins le collaient en taule, elle viendrait avec les gosses réclamer sa libération.

Requinqué par cette idée, il poursuivit son chemin et jaugea avec l'œil de l'ancien maçon les pavillons neufs qui poussaient sur la colline de Kervir. Il s'attarda devant une maison dont il avait réalisé l'enduit il y avait cinq ou six années de cela. Le soleil du matin éclairait le pignon d'une lumière oblique, redoutable quand le travail avait été salopé. Il vérifia le sien : ni creux, ni bosses, ni vaguelettes, ni taches plus claires ou plus foncées d'une gâchée de mortier mal dosée, un vrai rideau de ciment tiré d'un seul coup. Mat tre, Gwaz-Ru, tu n'étais pas si mauvais que ça ! pavoisa-t-il.

Il eut le sentiment de marcher sur la ligne de front du combat engagé entre la campagne, qui n'avait pas d'armes pour se défendre et finirait par se laisser manger, et la ville vorace qui poussait ses pions.

La plupart des maisonnettes étaient aussi simples que des cabanes : quatre murs et un toit à deux pentes percé de lucarnes ; certaines étaient à la mode du moment, plus tarabiscotées sous leurs toits à quatre pentes, que les charpentiers n'aimaient pas beaucoup parce que ça leur compliquait la tâche, avec un balcon à l'étage et une marquise au-dessus de la porte d'entrée. Toutes les façades étaient tournées vers la ville, qui coïncidait avec la direction du nord. À l'arrière, les jardinets et leurs cabanons à outils, clapiers et poulaillers se fondaient avec les champs, symbolisant le lien, toujours fusionnel, de ces néo-urbains avec leurs origines rurales.

Gwaz-Ru ne pouvait imaginer qu'un jour une rue borderait ces jardinets et que des maisons plus cossues orienteraient leurs façades au sud, vers le paysage vierge qu'il avait sous les yeux, une douce vallée bocagère, quelques bâtiments de fermes éparpillés, les landes de Kernoter, les méandres du fleuve et, à perte de vue, sur les deux rives, les pinèdes et les forêts de feuillus des châtelains.

Des hauteurs du champ de tir, où pendant ses classes il avait arrosé de balles de fusil et de mitrailleuse les cibles plantées dans le tas de sable du fond, Quimper lui apparut comme un tricorné de garde champêtre. Les trois pointes : les trois collines des trois communes environnantes. À sa droite, Ergué-Armel, à majorité ouvrière ; à sa gauche, Penhars, que le peuple commençait à occuper ; en face de lui, Kerfeunteun, qui votait à droite toute, où ce fumier de Bodiger l'avait envoyé refaire les joints de l'église. Enfin, dans le creux du tricorné, la ville de Quimper proprement dite, ce marécage où grouillaient les grenouilles de bénitier et les crapauds de presbytère.

Sur sa lancée, il lança d'autres anathèmes, se dopa de rancœurs, une façon de lamper un bon coup de gnôle avant l'assaut, mélangeant pêle-mêle les riches et les curés, la comtesse de Traezhennou et le Parti communiste, qu'il allait foutre dans la merde en se réclamant de lui, dans la cathédrale. Il eut une sorte d'illumination : ce n'était pas contre le bon Dieu qu'il allait lancer sa bombe mais contre le triumvirat qui avait voulu l'immoler, bras, jambes et cervelle liés, au pied d'un Saint-Esprit drapé du drapeau rouge. Boul c'hurun(69) ! Un Gwaz-Ru n'est la propriété de personne !

C'est sur cette pensée qu'il atteignit l'Odéon au niveau de l'immeuble cossu de la compagnie du gaz et de l'électricité. La cathédrale lui présentait son cul de vache en train de ruminer derrière les remparts. Mais pas question de la prendre par-derrière. Il entrerait par la grande porte, nom de Dieu, comme le meilleur des paroissiens. Il contourna l'évêché et en quelques pas fut rendu place Saint-Corentin.

Il consulta sa montre. Onze heures dix. Mat tre. Avec un peu de chance, il débarquerait au beau milieu de la communion. Veni creator, chantonna-t-il en son for intérieur. Attention, voilà le Staline des

halliers ! À genoux, rupins et calotins, Gwaz-Ru va vous chanter la grand-messe marxiste !

Il pénétra sous le porche où il eut le choix entre deux portes latérales. Droitier, il entra par celle de droite et fut impressionné par toutes ces nuques d'hommes, par tous ces fichus et toutes ces coiffes de femmes à genoux.

Malgré ses précautions, la porte chuinta en se refermant. Des visages intrigués se levèrent vers lui. Pour donner le change, il trempa ses doigts dans le bénitier et se signa en marmonnant au nom de Karl, de Marx et de Lénine, ainsi soit-il Staline.

La chance lui souriait : les fidèles étaient agenouillés et au loin devant l'autel le prêtre était occupé à sa cuisine, le dos tourné. Dans un instant ce serait l'élévation.

Jusqu'à l'autel, tout au bout de l'allée centrale, le sentier de la gloire paraissait interminable.

Gwaz-Ru s'élança, coudes au corps, au pas de charge balancé, en faisant valser sur ses hanches une besace de grenades incendiaires.

Dans un mouvement d'épis fouettés par un vent de tempête, les têtes accompagnaient sa progression.

Le prêtre s'apprêtait à brandir l'hostie. Les enfants de chœur firent tinter leurs clochettes.

Gwaz-Ru leva le poing et gueula :

— À BAS LA CALOTTE ! VIVE LA TROISIÈME INTERNATIONALE !
VIVE LE PACTE GERMANO-SOVIÉTIQUE !

Tel un répons, mais retenu par la crainte de troubler l'instant sacré, un murmure s'éleva, enflé par l'acoustique de la nef.

Gwaz-Ru sauta les quelques marches d'accès au transept. Là, dans des stalles, il eut la surprise de découvrir des franciscains de Kermabeuzen, figures familières aux Quimpérois, qu'ils croisaient dans les rues, vêtus de leur robe, de leur ceinture en corde et les pieds nus dans des sandales, par tous les temps. Des pauvres gars, des prolétaires de l'Église. Gwaz-Ru les appela à fraterniser.

— AVEC MOI LES GARS ! AU CUL LES ÉVÊQUES !

Les moines se signèrent. Le prêtre s'était retourné, ébahi. Déchaîné, Gwaz-Ru le bouscula, saisit l'hostie, en croqua un bout, empoigna le calice et invita l'assemblée à porter un toast :

— À LA TIENNE ÉTIENNE ! ET À BAS LE PAPE !

Il éclusa le vin. Dans son dos, le bedeau s'éclipsa par la porte de la sacristie. Le commissariat de police n'était qu'à deux pas, près de la mairie.

Des hommes s'étaient levés, qui hésitaient à marcher sus à l'iconoclaste. Des femmes priaient. Gwaz-Ru d'un bond sauta sur l'autel et debout, poing levé, entonna *L'Internationale* en breton.

Trois gardiens de la paix firent irruption dans la cathédrale par la sacristie. Du pied de l'autel, le galonné apostropha Gwaz-Ru.

— Descends de là, ducon !

— LA POLICE AVEC LE PEUPLE ! galéja Gwaz-Ru.

Les flics lui empoignèrent les jambes. Il tomba, se rétablit, se laissa ceinturer et reprit son refrain à tue-tête.

— *Ar gann diweza a zo/Oll arog, ha souden...*

Les flics ne purent s'empêcher de rigoler.

— C'est la lut-teu fi-naleu, group...

— Aucun doute là-dessus, dit le brigadier, ton récital est terminé.

Gwaz-Ru chantait toujours quand les flics le bouclèrent dans la cellule de dégrisement.

La cellule puait la pisse et le vomi rincés à l'eau de Javel. Gwaz-Ru s'allongea sur le bat-flanc, les mains derrière la tête, et se transporta en pensée à l'intérieur de la cathédrale. Il était content de lui, sauf que, peut-être, il aurait pu en faire plus, échapper aux flics, grimper en chaire et agonir les calotins. Tout était allé très vite, trop vite. Mais la force d'un scandale ne vient-elle pas de sa rapidité ? Les gens s'en souviendraient, nom de Dieu. Il songea au curé de Kerfeunteun. Qu'en penserait-il ?

Vers treize heures, on lui servit une soupe, deux tartines de pain sec et une carafe d'eau. Dans l'après-midi, le téléphone sonna plusieurs fois, à la suite de quoi, semble-t-il, on le photographia de face et de profil et il déposa ses empreintes digitales sur une fiche d'identité complétée de son pedigree complet – noms du père, de la mère, de l'épouse, prénoms et âge des enfants. À dix-huit heures trente, on lui resservit la même soupe, du pain, une tranche de jambon, un bout de camembert et de l'eau.

— Dépêche-toi de bouffer, lui dit le flic qui faisait le service, l'inspecteur Rogliano va t'interroger. Fais gaffe à toi, c'est un Corse. Il a l'habitude des durs à cuire, il sait comment les attendre.

À dix-neuf heures, le flic le conduisit dans une pièce où le nommé Rogliano se tenait assis derrière un bureau constellé de taches d'encre. Il leva le nez de la fiche de Gwaz-Ru, d'un coup de menton désigna la chaise en face de lui et dit au gardien de la paix de dégager. Gwaz-Ru s'assit, ils se détaillèrent mutuellement. Rogliano avait un visage en lame de couteau, avec des yeux noirs et un teint olivâtre de termaji(70). Il sourit.

— Tu étais bourré ?

— Certainement pas !

— Qu'est-ce que tu avais bu ?

— Juste un ballon de blanc, plus le gorgéon au fond de la tasse du curé. Pas de quoi soûler un enfant de chœur.

— Tu es communiste ?

— Je l'ai été.

— Si tu ne l'es plus, pourquoi chanter *L'Internationale* ?

— Pour un copain qui s'est tiré une balle dans la tête.

— Quel copain ?

— Va au cimetière lui demander son nom.

Le tutoiement fit tiquer Rogliano, mais il passa outre.

— Tu es mal embarqué. Si tu veux que je te sorte de ce mauvais pas, il faut collaborer. À quelle cellule communiste as-tu appartenu ?

— J'ai un rasoir corse, répondit Gwaz-Ru.

Surpris par cette réplique inattendue, Rogliano eut une espèce de tressaillement amusé.

— Et alors ?

Gwaz-Ru lui raconta l'histoire de son rasoir.

— Il y a une tête et des mots gravés sur la lame.

— Probablement la devise de l'île. *Aspessu conquista, mai sottumessa*.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Souvent conquise, jamais soumise.

— J'ai bien fait de venir, maintenant je saurai.

On toqua à la porte, un gardien de la paix entra et chuchota quelques mots à l'oreille de Rogliano. L'inspecteur quitta la pièce, revint trois minutes plus tard.

— C'était ton fils Nicolas, envoyé par sa mère. Il a demandé Gwaz-Ru. C'est comme ça que tes enfants t'appellent ? Le gars rouge ?

— Tu connais le breton ?

— Je m'y suis mis, par obligation professionnelle.

— Eh ben ouais, tout le monde m'appelle Gwaz-Ru.

Rogliano compléta la fiche du surnom.

— J'ai rassuré ton fils sur ta santé. Mais dis-moi, tu l'as éduqué à ton image. Si ses yeux avaient été des mitraillettes, j'aurais été criblé de balles.

— Il doit avoir ça dans le sang, comme son père.

— Tu es nationaliste ?

— Je suis breton comme toi tu es corse.

— Mais fonctionnaire de la République.

— Chacun voit midi à sa porte. Moi je suis un travailleur indépendant.

— Revenons à notre affaire. J'aimerais que tu m'expliques le pourquoi de ce scandale, à la cathédrale.

— Ce serait trop long à t'expliquer, et trop embrouillé.

— Les choses embrouillées, c'est mon métier.

— Débrouille-toi tout seul sur ce coup-là.

— Tu ne m'aides pas, soupira Rogliano.

— Qu'est-ce que je risque ? Combien de jours de taule je vais

prendre ?

— C'est le procureur qui décide. Moi, je ne suis qu'un inspecteur des Renseignements généraux.

— Tu vas renifler dans le caleçon des gens ?

— Ce n'est pas très aimable, ce que tu dis là, Gwaz-Ru. Et pourtant, tu m'es sympathique.

— Toi aussi.

— Écoute, je vais écrire dans mon rapport que tu étais ivre mort et que tu as été pris d'un coup de folie.

Gwaz-Ru protesta.

— Si tu écris que j'étais soûl, pour ce que j'ai fait ce n'est plus pareil.

— Tu entends par là que ton acte n'a plus de valeur ?

— Je l'ai fait de ma propre volonté.

— À quoi ça te servirait de t'en vanter devant les juges ? Pense à ta femme, à tes enfants.

— Bon, fais comme tu veux, admit Gwaz-Ru à regret.

— Crois-moi, ça vaut mieux.

Rogliano le raccompagna en cellule.

— Bonne nuit, Gwaz-Ru. On se revoit demain.

Une couverture était pliée en quatre sur le bat-flanc. Gwaz-Ru l'étala entre son dos et les planches. Malgré cette précaution, il se réveilla courbatu. Un flic lui apporta un café et des tartines de pain beurrées, qu'il avala de bon appétit. Ensuite, il attendit d'être fixé sur son sort.

En milieu de matinée, Rogliano vint ouvrir la grille de la cellule.

— Tu as de la veine, Gwaz-Ru. L'évêché n'a pas porté plainte et le procureur s'est levé du bon pied. Il n'a retenu que le trouble à l'ordre public. Tu t'en tires avec un simple rappel à la loi.

— Je peux partir ?

— Tu es libre.

Ils se serrèrent la main.

— À l'avenir, fais-toi tout petit, dit Rogliano.

— Je ne sortirai plus de mon trou, promit Gwaz-Ru.

La cathédrale était toujours debout. Gwaz-Ru ne s'attarda pas. Il fila d'un bon pas vers l'Odét. Au bureau de tabac de Locmaria, il acheta *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*. À la page de Quimper, on parlait de lui : *Un ivrogne perturbe la grand-messe à Saint-Corentin*. Un ivrogne ! tempêta-t-il. Mais bon, c'était le prix à payer pour ne pas passer en correctionnelle.

Il parvint à Goarem-Treuz à l'heure de mettre les pieds sous la table. Les petites se précipitèrent dans ses jambes.

- Ma ! s'exclama Tréphine, radieuse, ils vous ont donc relâché ?
- On dirait bien que oui.
- Mais qu'est-ce que vous avez donc fait ? demanda Mouerb.
- Regardez, c'est dans le journal.

Les deux femmes déchiffrèrent l'article, ainsi que Nicolas, par-dessus leurs épaules.

— Et vous avez chanté *L'Internationale* pendant la messe ! dit Tréphine.

— En breton !

Yon gargouilla une chose sûrement plaisante, mais qu'il fut le seul à comprendre.

— Le journal dit que vous étiez soûl, reprit Tréphine.

— Ce n'est pas vrai. Je n'avais bu qu'un verre de blanc. D'ailleurs, j'ai acheté le journal avec les sous qu'il me restait sur ceux que vous m'aviez donnés.

— Mais les gens vont le croire.

— Les gens croient tout ce qui est écrit dans les journaux. Tant pis pour mon honneur, et tant mieux pour ma liberté.

— Et vous n'allez pas recommencer, j'espère ? s'inquiéta Tréphine.

— Oh ! Oh ! Oh ! rigola-t-il, nom de Dieu non !

— Vous me soulagez.

— Et moi j'aimerais bien soulager ma faim. Au commissariat je n'ai eu que deux tartines avec un peu de beurre. Qu'est-ce qu'il y a de bon à manger ?

— Du ragoût, répondit Nicolas.

Il venait de mettre un couvert supplémentaire et se tenait debout près de la chaise de son père.

— On voit que l'aîné est fier de son père, dit Tréphine.

— Il a le droit, dit Mouerb. À condition de ne pas l'imiter.

— Il m'imitera aux champs autant qu'il voudra.

Enfin, Gwaz-Ru était devenu ce qu'il était. Comme un chien malin qui en tirant vers l'arrière fait glisser son collier par-dessus sa tête, il s'était libéré de tout lien, désormais libre de chasser seul sur ses propres terres.

Cultiver son jardin et se foutre des autres comme de l'an 40. C'était bien le cas de le dire : on y était, en 1940, et ça n'avait pas été la fin du monde prédite en 1040, mais la déculottée, et l'Occupation.

Gwaz-Ru se disait : les légumes et les fruits s'en tapent, que des uniformes vert-de-gris rôdent dans les parages ; les lapins et les poules itou ; les coqs un peu moins, qui photographient leur monde et dégoisent des séries de cocoricos nerveux en présence d'étrangers. S'il venait des Boches à s'exercer à la marche dans les prés, les deux pie-noires, quant à elles, regarderaient placidement passer leur train de fantassins. Les veaux risquaient d'être réquisitionnés par les Teutons, mais bon, on ne serait pas obligés de les laisser téter sous leur mère au vu et au su de la population. Quoi qu'il en soit, à Goarem-Treuz on serait exemptés de faire la queue devant les boutiques en comptant ses bons d'alimentation. Les carrés du jardin continueraient de donner leurs légumes et leurs fruits, les vaches leur lait et le lait la crème et le beurre, et les poules leurs œufs et les œufs qui ne finiraient pas en omelettes continueraient de donner des poulets, et les poulets et les lapins leur viande à bouffer. À Goarem-Treuz, la chaîne alimentaire ne serait pas rompue.

Pressentant que dans les fermes alentour le cochon allait entrer en clandestinité, Gwaz-Ru acheta un porcelet et lui construisit un enclos derrière le trou de fumier dont la puanteur repousserait les curieux aussi bien qu'elle couvrirait l'odeur du lisier. Dans le même ordre d'idées, supputant que les doryphores prussiens fondraient sur la patate bretonne, il décréta des restrictions sur la consommation de pommes de terre, de façon à avoir le triple de semences au printemps 1941.

— Avec un cochon et des patates on sera parés. On sèmera dans les carrés de fleurs, qu'on laissera tomber. Pour les réserves, avec la cave sous la cuisine on a une planque toute trouvée. Et Goarem-Treuz sera notre terrier. On se ramasse dedans, et que Pétain et Hitler se

démèrrent entre eux.

— Je suis d'accord avec vous, dit Mouerb. La Grande Guerre nous a suffi, la deuxième n'est pas notre affaire.

— Moi j'ai peur que les gendarmes viennent vous chercher, dit Tréphine à Gwaz-Ru. Vous avez été au Parti. Et après ce que vous avez fait à la cathédrale, ils ont sûrement votre nom dans leurs dossiers.

— Ouais, j'y ai pensé.

— Et si c'est les Allemands qui viennent pour vous ramasser ?

— Les Allemands ont d'autres chats à fouetter. Et tant qu'on rase les talus... Mais je suppose qu'on en verra, des Boches, à vouloir nous acheter des choux pour leur choucroute.

— Et qu'est-ce qu'on fera ?

— On leur fera bonne figure.

Après quelques semaines de flottement, le marché des halles rouvrit et le samedi Tréphine s'attela de nouveau à la charrette à bras. Au début, il lui arriva d'être obligée de montrer ses papiers à des barrages allemands route de Bénodet, mais très vite elle fut connue de la plupart des soldats. Ils se contentaient de baver d'envie sur son chargement, ne refusaient pas une botte de radis ou de poireaux, et la remerciaient en lui souhaitant une bonne journée.

— Vous avez raison, c'est comme ça qu'il faut les prendre, approuvait Gwaz-Ru.

Il remisa ses outils de maçon. Les gens n'avaient plus l'esprit à enjoliver leurs jardins d'un mur en pierre de taille ou d'une allée en pierre plate ; et c'était tant mieux, parce que sinon il n'aurait plus su où donner de la tête. À cause de l'absence de tous ces gars prisonniers en Allemagne, ses bras étaient sans cesse requis par les fermiers et métayers du coin. Avec le jardin à cultiver, il travaillait dimanches et fêtes. La boîte à sous du buffet se remplissait.

Des Quimpérois venaient chiner des patates et du beurre. Mouerb les jaugeait d'un regard de Sphinx des pyramides. Les penvidig(71) au nez pointu ne franchissaient pas le portillon. Les pauvres ayant des enfants en bas âge repartaient avec quelques provisions qu'ils payaient un peu moins cher que s'ils les avaient achetées aux halles le samedi.

Des sections de Boches, carte d'état-major en main, battaient la campagne, mais c'était pour prendre de l'exercice, fusil à la bretelle, comme tous les biffins du monde. Une équipe, toujours la même, faisait halte à Goarem-Treuz. Ils appréciaient la surface et l'entretien du jardin, demandaient les noms français des légumes, essayaient de les mémoriser, et on sentait bien, disait Mouerb, qu'ils auraient préféré rester en Allemagne bêcher leur potager.

— Et nous aussi ! disait Gwaz-Ru.

Il n'empêche qu'en présence de ces Boches assez âgés aux grosses

maines de paysan, et de ces jeunots aux yeux bleus qui ne devaient pas user beaucoup de lames de rasoir, il était à nouveau habité, fugacement, par cette belle idée de fraternité universelle que Bodiger et compagnie avaient trahie.

Les Chleuhs en vadrouille tapotaient la tête des petits, flattaient le Taïaut, regrettaient d'un hochement de tête navré la gueule cassée de Yon et repartaient sans réclamer la portion de l'occupant.

— Oh ces Allemands sont plus aimables que la plupart des gendarmes français, dit un jour Tréphine.

— Méfiez-vous de l'eau qui dort. Un homme avec un uniforme sur le dos et un fusil entre les mains peut changer d'une seconde à l'autre. Il obéira à n'importe quel ordre.

— Il paraît qu'ils jouent de la musique sous le kiosque du Champ-de-Bataille, dit Mouerb. Et qu'ils sont bons musiciens.

— On ira les écouter un dimanche matin, promet Gwaz-Ru. Hein, Yon ! Plus question de vaincre ou mourir ! On a été vaincus, et on n'est pas morts, maintenant c'est vivre et laisser venir. Pour l'instant, ce n'est pas l'Occupation, c'est une occupation de regarder les Boches aller et venir.

— Si quelqu'un vous entendait, dit Tréphine.

— Ben quoi ! Je dis tout haut ce que la plupart pensent tout bas. Et personne ne risque de m'entendre puisqu'on ne bouge pas de notre trou.

Deux ans plus tard, en 1942, les Allemands avaient changé leurs partitions de musique de chambre pour de la vraie musique guerrière.

À Goarem-Treuz, on ne lisait pas le journal et on n'avait pas de poste de TSF. On se tenait au courant des événements par des canaux indirects : Tréphine par radio-lavoir et radio-halles, Gwaz-Ru par radio-journaliers.

Il y avait des informations générales, fiables parce que reprises par les médias officiels : par exemple, des otages fusillés à Châteaubriant et à Paris, parmi lesquels des Bretons envoyés au poteau en raison de leur appartenance au Parti communiste. Pendant plusieurs jours, Tréphine trembla pour Gwaz-Ru.

— Et si votre tour venait aussi ?

— Il n'y a pas de raison. Si les Chleuhs ont des listes de communistes, mon nom n'est pas dessus. Sinon, ils seraient venus depuis longtemps.

Il y avait des informations troublantes mais dont les conséquences semblaient à mille lieues de Goarem-Treuz. En juillet 1942, la police française, pour faire plaisir aux Boches, avait raflé des milliers de Juifs, par familles entières, hommes, femmes, enfants, vieillards, nourrissons, pour les envoyer en Pologne. Tréphine compatit et

s'interrogea :

— Quel mal ils pouvaient bien faire ? Et pourquoi ils ont été arrêtés par la police française ?

— Oh Pétain et Laval ne sont pas les derniers à en vouloir aux Juifs. Ceci dit, tout ça n'est pas très compréhensible.

Il y eut des faits qui allaient probablement changer le cours de l'Histoire : le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, l'envahissement de la zone libre par les Allemands, le sabotage de la flotte à Toulon. Et les Russes qui semblaient bien partis pour foutre une raclée aux nazis, à Stalingrad.

Deux mots nouveaux apparurent dans les conversations en même temps que l'instauration du STO : collabo et maquis. Plus besoin de renifler très fort pour saisir que, question tranquillité, ça sentirait bientôt le roussi.

À moins de quatre kilomètres de Goarem-Treuz à vol d'oiseau, la poudre parla. La Résistance liquida un commerçant et trouva dans son coffre-fort, paraît-il, la copie d'une liste de maquisards et de réfractaires au STO qu'il avait expédiée à un curé des monts d'Arrée à la tête d'une milice de Breizh Atao, lequel fut liquidé à son tour.

— Un corbaque de moins, se réjouit Gwaz-Ru. Mais bon, ça ne rigole plus. Placés comme on est, un de ces jours on va se retrouver dans la merde, pris entre deux feux. Il va falloir jouer serré.

Les Boches en vadrouille ne caressaient plus la tête des petits ni ne flattaient le Taïaut. C'étaient maintenant de vrais biffins en patrouille, la gueule fermée, l'œil en alerte, le Mauser en travers de la poitrine ou la mitraillette à l'horizontale, chargeur engagé.

Des gars en civil croisaient aussi dans les coulisses bocagères en essayant de se fondre dans la nature : des réfractaires au STO, en quête d'une grange où se planquer la nuit. Gwaz-Ru ne pouvait rien pour eux, et ils en convenaient. Il en retrouvait quelques-uns dans les champs, à bosser pour les fermes où ils avaient réussi à se planquer. Dire qu'ils étaient sur le qui-vive serait exagéré. Prêts à décaniller. Mais les Boches ne semblaient pas pressés de faire le tri entre vrais paysans et citoyens en villégiature forcée dans les halliers.

Et puis, au courant de l'été 1943, le maquis, qui jusque-là relevait d'une espèce d'abstraction, devint une réalité à trois dimensions : sabotages, dénonciations, arrestations. Ce n'étaient plus des rumeurs de lavoir ou d'aire à battre mais des faits tangibles, étayés par des noms de lieux et de personnes. Le mot déportation rima bientôt avec les précédents.

Goarem-Treuz n'était pas la Suisse. Bientôt Gwaz-Ru, débusqué, allait perdre sa neutralité.

Un après-midi d'octobre 1943, à l'heure du goûter, le Taïaut sonna l'alarme. Comme le poil de son museau, sa voix commençait à blanchir, mais ce qu'il voulait dire était toujours clair et net.

— Va donc voir qui c'est, dit Gwaz-Ru à Nicolas.

Le chien sur ses talons, le garçon revint un instant plus tard.

— Deux hommes, dit-il à son père.

— Des hommes comment ?

— Des hommes comme nous. Des Français.

— Tu as vu une voiture ?

— Non, ils sont à pied. Ils demandent après Gwaz-Ru.

— Ils sont habillés comment ? Avec un costume et une cravate ?

— En tous les jours. Il y en a un qui a une veste de chasse.

— Tu les as déjà vus dans le coin ?

— Non.

— Merde alors, maugréa Gwaz-Ru en se levant de table.

— Je garde votre café au chaud, dit Tréphine en se levant, un bébé accroché à son sein. Étienne, le petit dernier, était né au début de l'été.

— Pas la peine, dit Gwaz-Ru, ce ne sera pas long.

Il sortit, le chien le suivit. À l'ordre de son maître, Taïaut fila à la niche et se retourna à l'intérieur de façon à avoir la tête dehors, posée sur ses deux pattes de devant. Les deux gars attendaient poliment derrière le portillon. Le plus vieux, celui qui portait une veste de chasse, avait dans la trentaine ; l'autre, en veste de velours, entre vingt et vingt-cinq. Ils étaient affublés de bérets et chaussés de brodequins, avec le bas du pantalon pris dans la tige, comme pour se donner une allure militaire. Gwaz-Ru ne les pria pas d'entrer dans la cour.

— Alors, il paraît que vous voulez voir Gwaz-Ru ? leur lança-t-il par-dessus le portillon.

— C'est toi ?

— C'est moi. Et vous, qui vous êtes ?

Les deux hommes s'interrogèrent du regard.

— On ne peut pas te donner notre nom, dit le gars en veste de chasse. Juste nos surnoms. Moi c'est Dastumer(72), lui c'est le Bigouden.

— Oh je m'en fous, de vos noms de baptême. D'ailleurs, toi, le rassembleur, tu n'es pas de Guilly-Vihan ? Tu as comme qui dirait un air de famille avec eux.

— On est cousins.

— Et toi, il me semble t'avoir déjà aperçu quelque part. Tu ne serais pas d'une ferme du Lenndu ?

— Si, dit le plus jeune.

— Drôle de Bigouden. Eh ben voilà ! Finalement, on se connaît. Et qu'est-ce qui vous amène par ici ?

— Je commande le maquis de Kerganet, dit Dastumer.

— Kerganet ? La ferme tombée en pilloù(73) au bord de l'Odet, sur le domaine de Traezhennou ?

— Ouais. On campe dedans.

— Et il me le dit comme ça !

— Ben, comment tu veux que je te le dise ?

— J'ai dans l'idée que tu ne devrais pas me le dire du tout. M'est avis que des maquisards ne crient pas sur tous les toits le nom de leur planque.

— Tu crois qu'on n'est pas des vrais ?

— Oh que si !

Gwaz-Ru rigola dans sa moustache et rajouta :

— À un détail près : il vous manque juste les culottes courtes.

Dastumer prit la mouche.

— Tu n'es pas du côté de la Résistance ?

— Je ne suis pas du côté opposé, répondit Gwaz-Ru en articulant chaque syllabe. Disons que pour l'instant je suis au milieu, comme beaucoup.

— On est venus te prévenir qu'on mangera chez toi demain soir. On sera neuf.

— Gast ! Manger chez moi ? Je ne tiens pas un restaurant.

— Les autres fermes non plus. Et on est mieux accueillis qu'ici.

— Parce que vous allez vous faire servir ailleurs aussi ?

— On change d'endroit tous les soirs. Ton tour est arrivé.

— C'est pratique. Vous prenez pension, en quelque sorte.

— Tu veux qu'on bouffe des racines, dans le maquis ?

— Tu sais que ma femme et moi on a sept gosses à nourrir, plus deux vieux ?

— Ouais, je vois ça, dit le chef en regardant par-dessus l'épaule de

Gwaz-Ru.

Autour de la haute silhouette de Mouerb, ils étaient tous agglutinés sur le seuil de la maison, comme dans un chromo figurant l'angoisse d'une famille de nécessiteux frappée d'expulsion. Le jeune maquisard n'était pas trop à l'aise. Dastumer donna un coup de menton en direction du jardin, du poulailler et de la cabane du cochon.

— Tu as de quoi !

— On a de quoi pour nous.

— Et pour le marché noir ?

— Hopala ! Ne m'oblige pas à te clouer le bec. À Goarem-Treuz on ne trafique pas. Ma femme va aux halles tous les samedis vendre nos légumes officiellement.

— Tu ne vends jamais de légumes aux Boches ?

— On leur vend des légumes comme le boulanger leur vend son pain et le buraliste son tabac. Si les Boches n'étaient pas là, on ne leur vendrait rien.

— Tu as réponse à tout. Quoi qu'il en soit, je compte sur toi pour demain soir.

— Et qu'est-ce que tu veux au menu ?

— Ce qu'il y aura.

— À quelle heure ?

— Tu verras bien.

— Pas trop tôt. Après notre dîner. Parce qu'il n'y a pas de place pour trente-six personnes autour de la table.

— D'accord. À demain soir, alors ?

— Ben oui, puisque le repas est commandé.

— Tu ne vas pas nous vendre aux Boches ?

— J'ai la réputation de vendre les gens ?

— Non, mais tu n'es pas facile.

— Tu ne connais pas le proverbe ? Chien enragé dort tranquille. Parce que personne ne vient l'emmerder.

Les deux gars rebroussèrent chemin. Gwaz-Ru nota qu'ils prirent à droite dans la garenne, vers Traezhennou et Kerganet. En rentrant dans la cuisine, il déclama :

— Le restaurant du maquis est ouvert !

— Ma ! dit Tréphine. Qu'est-ce que vous racontez donc ?

— On est mobilisés aux fourneaux ! Gueuleton pour neuf maquisards.

— Ils viennent d'où ? demanda Mouerb.

— Ils sont basés à Kerganet.

— Et ils vous l'ont dit ? Ce n'est pas très malin de leur part.

— C'est ce que je leur ai fait remarquer. Des apprentis, je crois bien. Enfin, ils se font nourrir par les fermiers, et il paraît que notre tour est arrivé. Ils se sont invités pour demain soir.

— Qu'est-ce que je vais leur cuisiner ? s'interrogea Tréphine. Des poulets ?

— Hopala ! s'écria Mouerb. Il ne faut pas leur donner de mauvaises habitudes. Pas de friko. Si la soupe est trop bonne notre tour reviendra plus vite que nécessaire. Il y a le porc qu'on vient de mettre au charnier. On leur fera un ragoût de choux aux pieds de cochon, avec les oreilles et la queue pour compléter, et le reste de lard du cochon d'avant. Et des patates autant qu'ils en voudront.

— Bonne idée, Mouerb, acquiesça Gwaz-Ru. Ça fait ventre et en plus c'est bon pour les boyaux. Comme les deux qui sont venus avaient l'air constipés, avec un bon ragoût de choux ils n'auront pas besoin de rester longtemps cul nu pour débourrer.

Les gosses éclatèrent de rire. Sur sa lancée, Gwaz-Ru interpella Yon :

— Qu'est-ce que tu en penses, l'ancien ? Encore un changement de mot d'ordre. C'est plus vaincre ou mourir, cette fois c'est cuisiner ou se faire bouffer par la Résistance.

Yon leva le poing et crachota un probable acquiescement.

Le lendemain, les enfants montèrent se coucher plus tôt que d'habitude, sauf Nicolas et Angèle qui aideraient à servir. Gwaz-Ru leur recommanda de boucher leurs yeux et leurs oreilles.

— Et pas la peine que les plus jeunes voient nos invités. Les gosses, c'est facile de les faire parler. Soyons plus prudents que ces maquisards amateurs.

Ils arrivèrent sur le coup de huit heures. Seul Dastumer était armé d'un revolver accroché dans sa gaine à une ceinture serrée autour de sa veste de chasse. Outre le Bigouden, Gwaz-Ru en connaissait trois autres, des commis de ferme qu'il avait côtoyés aux champs.

— Alors les gars, vous en êtes aussi ?

— Ben ouais.

— Vous ne regretterez pas d'être venus, la soupe est bonne à Goarem-Treuz.

— Tu sais Gwaz-Ru, s'excusa l'un d'eux, à Kerganet on ne peut pas se faire à bouffer. La fumée se verrait de partout.

— Je comprends. Et en plus personne n'aime manger froid. Les pieds se réchauffent avec les chaussettes et le ventre par la bouche.

Quand ils eurent tous calé leurs fesses sur les bancs, Tréphine et Mouerb posèrent chacune une marmite sur la table, puis elles rejoignirent Gwaz-Ru et Yon en bout de table.

— Tapez dedans(74), les gars, dit Gwaz-Ru. Ragoût de choux, patates et cidre à volonté.

Les gars piochèrent dans les marmites à tour de rôle et commencèrent à déguster leur dîner avec des mines d'avaleurs de patates chaudes, sous le regard de leurs hôtes qui semblaient soupeser leurs bouchées. Gwaz-Ru s'amusa à rajouter de la gêne :

— Régalez-vous tranquillement, les petits ne sont pas allés au lit sans manger.

— Ne déconne pas trop, dit Dastumer.

— Ben quoi ? Là tels que je vous vois, on dirait des rombières qui vont communier sans avoir confessé leurs gros péchés. Faut pas prendre cet air péteux, c'est pas du marché noir. L'inconvénient, c'est qu'il y a plus de patates que de pieds de cochon. À la guerre comme à la guerre, hein ?

— On te donnera un bon pour te faire rembourser à la libération.

— Parce que vous comptez nous libérer ? Mais je pense à une chose...

Au ton narquois de son Gwaz-Ru, Tréphine eut peur qu'il aille trop loin.

— Ne dites pas tout ce que vous avez sur le cœur, chuchota-t-elle.

— Vous êtes tous là ? continua Gwaz-Ru.

— Tu as l'intention de nous recenser ? dit Dastumer.

— Où sont les autres ?

— Quels autres ?

— Ben, ceux qui font le guet.

— Pourquoi veux-tu qu'on mette des sentinelles ?

— Les Boches pourraient nous tomber dessus et on serait tous fusillés sur place.

— Oui, et les enfants avec, dit Mouerb en redressant le dos et la tête pour mieux exprimer sa réprobation.

— Le secteur est calme.

— Calme jusqu'au jour où ça pétera sans prévenir. Moi je veux bien vous servir de la soupe et du rata, mais pas prendre de risques à la con. La prochaine fois, on fera deux tablées. Pendant qu'une équipe briffera, la deuxième montera la garde.

— Il n'a pas tout à fait tort, dit un gars qui tranchait sur le lot de visages tannés par le soleil, avec son visage pâle, ses mains blanches, sa chemise claire et son veston de bureaucrate – une recrue récente.

— Qui tu es, toi ? lui demanda Gwaz-Ru.

— Ne lui réponds pas, répliqua Dastumer.

— Si tu n'as pas confiance, pourquoi venir ici nous montrer votre bobine ? Et les noms de ceux que je connais autour de la table, faut

que je les oublie ? J'essaierai, mais je ne te promets pas de réussir. Et d'ailleurs, tu ne m'as pas dit ce que tu foutais, toi, comme métier, dans le civil.

— Je travaille au cadastre, bougonna Dastumer.

— On n'est pas ici pour se bouffer le nez, dit le gars aux mains blanches. Je m'appelle Marchadour. Tu ne le croiras pas, Gwaz-Ru, mais toi et moi nous nous connaissons depuis longtemps.

— Ah ouais ? Ça m'étonnerait.

— Par intermédiaire.

— Tu as fréquenté le Parti ?

— J'étais pion au lycée et très copain avec Vincent. Il me parlait souvent de vos conversations autour d'un vin chaud, chez lui ou chez toi, venelle du Moulin-au-Duc.

— Oh Vincent était un homme gentil, dit Tréphine.

Gwaz-Ru éprouva un pincement de jalousie. Il s'était cru le seul ami de Vincent, n'avait pas imaginé qu'il eût d'autres confidents.

— Il ne m'a jamais parlé de toi.

— Tu le fascinais. Il t'aimait beaucoup.

— Et tu sais pourquoi il s'est tiré une balle dans la tête ?

— Au point où il en était arrivé de ses réflexions, le suicide était prévisible.

— Ouais, c'est ce que je me suis dit, après. Et toi, t'es philosophe, aussi ?

Les maquisards suivaient le dialogue amical entre ce rustaud de Gwaz-Ru et l'intellectuel du groupe avec un étonnement mêlé de respect.

— Non. Je finissais ma licence d'allemand. Mais en raison des circonstances, au lieu de devenir prof je suis entré à la préfecture.

— Un poste-clé, dit Dastumer pour reprendre la main et montrer qu'il portait les galons. Et comme en plus il comprend le boche... Ne t'avise pas de parler de lui à qui que ce soit.

— Arrête donc de le houspiller, le rembarra Marchadour. Trahir c'est se soumettre, et Gwaz-Ru est un insoumis invétéré.

— Oh, oh, oh, invétéré je ne sais pas ce que ça veut dire mais je sens que c'est plutôt flatteur.

Les femmes débarrassèrent les marmites, proprement nettoyées.

— Tout juste si on aura besoin de les laver, dit Tréphine.

— On s'est régalez, dit Marchadour.

— On a fait avec ce qu'on avait, dit Mouerb.

Angèle et Nicolas apportèrent des saladiers remplis de pommes. Chacun pela sa pomme et la découpa en quartiers autour d'une table apaisée, dans une atmosphère de convivialité sereine. Gwaz-Ru et les

commis parlèrent des moissons passées et du blé d'hiver à semer. Dastumer se roula une cigarette et fit passer sa blague et son carnet de feuilles autour de la table. Gwaz-Ru lui tendit son briquet. Il alluma sa cigarette. Des brins incandescents tombèrent sur le col de sa veste.

— Il faut rouler plus serré que ça, dit Gwaz-Ru.

— Tu sais à quoi je pense ? Que tu devrais nous rejoindre.

— À Kerganet ?

— Oh non, mallozh-Doue(75) ! s'écria Tréphine. Il n'ira pas. Avec tous les enfants que nous avons.

— Voilà, tu as entendu, elle a répondu pour moi, dit Gwaz-Ru.

— Mais en cas de coup dur, est-ce qu'on pourrait compter sur toi ?

— Qu'est-ce que tu appelles un coup dur ?

— On attend des armes.

— Il y a des communistes parmi vous ?

— Non, les communistes ont leur organisation à part.

— Ce n'est pas plus mal.

— Nous, on reçoit nos ordres de Londres. Quand les Alliés débarqueront, notre rôle sera de harceler les Boches. On aura besoin de tout le monde.

— Si les femmes sont d'accord, on avisera le moment venu. Je ne peux pas te dire mieux.

— Ça me suffit. J'ai confiance en toi.

— Tu n'aurais pas dit ça avant le repas.

— Je me suis trompé.

— Mat tre. Voilà de bonnes paroles qu'il faut arroser d'un coup de fort.

Tréphine se précipita pour prendre la bouteille de lambig dans le buffet et servir l'alcool avec une dextérité que Dastumer remarqua.

— Tréphine était serveuse de métier quand on s'est rencontrés, dit Gwaz-Ru.

— Ah, pas étonnant, alors.

— Ouais, sauf que maintenant elle a hâte de vous voir dehors.

— Oh non, se défendit Tréphine.

— Elle a raison, ce n'est pas bon de traîner de trop, dit Mouerb en breton, d'un ton impérieux.

Ceux qui la comprirent hochèrent la tête et portèrent un toast à sa santé.

— Yehed mat, Mouerb !

— À la libération ! dit Dastumer.

Yon gargouilla son « vaincre ou mourir ! » que Gwaz-Ru traduisit. Là-dessus, les maquisards levèrent le camp. L'eau frémissait dans la

bassine d'eau que Tréphine avait mise à chauffer sur la cuisinière. Nicolas et Angèle la versèrent dans l'évier et commencèrent à faire la vaisselle.

— Bon, dit Gwaz-Ru, ils ont été plus agréables que je ne le pensais. La prochaine fois qu'ils viendront, vous pourrez leur cuisiner du poulet.

— Espérons qu'ils ne reviendront pas trop vite, dit Tréphine.

— Avec ceux-là à venir dîner ici, c'est nous qui allons manger notre pain noir, prophétisa Mouerb. Il y a de mauvais jours à venir, j'en ai bien peur.

— On ne peut pas faire autrement que les accepter, dit Gwaz-Ru.

— Promettez-moi de ne pas rejoindre le maquis, dit Tréphine.

— Vous avez déjà dit pour moi ce qu'il en était.

— Espérons qu'ils n'attaqueront pas les Allemands à tort et à travers, dit Mouerb.

— Gwel' vo(76), dit Gwaz-Ru. On fera attention.

En décembre 1943, c'est dix-sept invités d'office, répartis en trois services, deux de six clients et un de cinq, que la table d'hôtes de Goarem-Treuz accueillait, une fois par semaine.

« Comme ça on divise le risque par trois, théorisait Dastumer. Trois petits groupes attirent moins l'attention qu'une colonne de dix-sept gars.

— Et tu as trouvé ça tout seul ? ironisait Gwaz-Ru.

— Ben quoi ?

— Oh rien, rien...»

L'éventualité d'une exécution sur place et de corps jetés dans le brasier d'une ferme incendiée hantait les esprits de sinistres visions de gloire posthume, tout comme dans un cimetière un vivant imagine les pleurs inondant son cercueil et la majesté des hommages rendus autour de la fosse, mais ne peut se représenter son dernier rôle, non plus que la puanteur de teil tomm(77) de sa couche ni l'humiliation de la toilette des morts pour laver son cadavre des sanies évacuées par ses organes relâchés.

C'est qu'on ne voyait pas très bien pourquoi les choses tourneraient au tragique. Le maquis appartenait désormais au paysage.

« Ouais, disait Gwaz-Ru, pareil que des mottes sur une prairie travaillée par les taupes. Les taupes restent sous terre, mais on sait qu'elles sont là.

— Si quelqu'un avait dû les vendre aux Allemands, ça aurait été fait depuis longtemps, observait Mouerb.

— Peut-être qu'ils attendent l'heure de les piéger, et nous avec », se lamentait Tréphine.

Le jour, les gars se mêlaient aux commis, qu'ils aidaient à bûcheronner le long des talus. Ils lâchaient des bribes d'informations : parachutages d'armes dans les monts d'Arrée, attentats réalisés par d'autres maquis en Bretagne, arrestations, fusillés, déportés, rumeurs de débarquement, listes noires de collabos qui s'allongeaient. Travailler au coude à coude avec les gars du maquis de Treganet, c'était comme écouter Radio Londres. S'ils avaient disparu dans la nature, les conversations se seraient appauvries. Mais à propos de leur

participation à un coup de main audacieux qui eut lieu à Quimper, on ne put que se perdre en conjectures. Pas un mot ne transpira.

— Pourtant, m'est avis que Marchadour, l'ex-pion du lycée, a trempé là-dedans, supputa Gwaz-Ru.

Une fin d'après-midi de janvier 1944, après l'heure de fermeture des bureaux, des élèves et anciens élèves du lycée La Tour-d'Auvergne frappent à la porte de l'immeuble du STO gardé par un soldat allemand. L'un d'eux présente une carte barrée de tricolore et annonce au planton, en allemand, qu'ils ont reçu l'ordre de déménager les dossiers à la préfecture. Le soldat ne fait aucune difficulté pour leur ouvrir. En un tournemain, les quelque quarante mille dossiers sont fourrés dans des sacs de jute, transportés à Ergué-Gabéric et aussitôt brûlés dans le four du boulanger.

Quelques jours plus tard, la plupart des déménageurs furent arrêtés par la Gestapo, incarcérés à l'école Saint-Charles transformée en prison allemande, et peu de temps après, déportés. De Saint-Charles à la gare de Quimper, ils marchèrent, entravés et liés les uns aux autres, comme des forçats, comme des bandits, pour donner à réfléchir à la population.

Gwaz-Ru demanda à Marchadour si par hasard ce n'était pas lui, le gars à la carte tricolore qui avait leur permis d'entrer dans les bureaux du STO.

— Moins les gens en savent, mieux ça vaut, Gwaz-Ru.

— Oh je ne te donne pas tort, mais tu ne m'empêcheras pas de penser que tu dois avoir une carte de la préfecture. En plus, tu parles allemand.

— Oublie ça. Songe à ce qui est arrivé aux anciens du lycée. Cueillis comme des pâquerettes. Quelqu'un a trop parlé.

— Ou quelqu'un a parlé tout court.

— Une dénonciation ? Ce n'est pas vraisemblable. Je pencherais plutôt pour un concours de circonstances. La Gestapo trouve un bout de fil qui traîne et déroule la pelote.

— On ne saura jamais.

— Non. Mais soyons certains d'une chose, la situation va se durcir, il est temps de mettre les langues en veilleuse.

Le 21 mai 1944, la RAF mitrilla l'usine à gaz et la gare de Quimper. Deux cheminots furent tués. Brest et Lorient étaient sans cesse bombardés.

De jour comme de nuit, de plus en plus souvent, on entendait des avions passer. Les forteresses volantes détruisaient les grandes villes allemandes. En Bretagne, les Boches et la milice lançaient des raids sur des maquis de l'intérieur. À Quimper, l'occupant était fébrile et l'occupé relativement tranquille : la ville, en principe, n'avait aucune

raison de vivre dans la hantise de destructions à venir, à moins que les Alliés ne débarquent dans la baie d'Audierne, dont les longues plages étaient hérissées de défenses du mur de l'Atlantique.

Vers midi, le 6 juin, le bruit courut dans les champs que le débarquement avait eu lieu en Normandie. Le soir, ce fut une certitude.

— Mat tre, dit Gwaz-Ru. Je vous parie que les Boches de Quimper vont être envoyés à Brest et Lorient renforcer les ports de guerre. Ici, on devrait passer au travers des balles. À condition que les gars de Treganet ne mettent pas la charrue avant les bœufs.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Tréphine.

— Eh ben, que ça doit les démanger de faire un carton, depuis le temps qu'ils attendent leur jour. Ils pourraient être tentés de harceler les Chleuhs. Et m'est avis qu'ils ne font pas le poids.

Le 7 juin, à l'aube, Gwaz-Ru et Tréphine furent réveillés par une salve. Ils bondirent à la fenêtre. Une deuxième salve retentit, venant de la rive de l'Odet.

On toqua à la porte de leur chambre. Tréphine alla ouvrir. C'étaient Mouerb et Yon, morts d'inquiétude. Ils se postèrent en retrait devant la fenêtre.

Une troisième salve.

— Ma ! Qu'est-ce que vous croyez que c'est ? chuchota Mouerb. Les combats ont commencé ?

— Taisez-vous. Écoutez.

Une quatrième salve.

— Aucun coup de fusil isolé, rien que des décharges à intervalles réguliers, dit Gwaz-Ru. C'est très mauvais signe.

Une cinquième salve.

Yon crachota quelques mots. Gwaz-Ru interrogea Mouerb du regard.

— Il dit qu'on fusille des gens.

— Ouais, les Boches fusillent les gars de Kerganet.

Ils comptèrent quatorze salves et demeurèrent pendant plusieurs minutes figés dans l'embrasure de la fenêtre à écouter le silence. Enfin monta de la rive de l'Odet le grondement régulier de moteurs de camions – ils n'auraient su dire combien, deux ou trois – qui enfla, devint presque imperceptible quand les véhicules atteignirent la route de Bénodet, reprit, changea de régime et s'estompa en direction de Quimper.

— Ils étaient dix-sept, dit Gwaz-Ru. Il y en a donc trois qui ont sauvé leur peau.

— Vous êtes sûr que c'étaient des exécutions ? demanda Tréphine.

— Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

Yon ôta sa casquette. Il avait les yeux humides.

— Gwaz-Ru a malheureusement raison, dit Mouerb. Les maquisards ont été vendus aux Allemands.

— Mais par qui ? murmura Tréphine.

— Par n'importe qui, dit Gwaz-Ru. Ou bien par personne. Par tout le monde. Tout le monde était au courant, et les Boches aussi, probablement. C'est le débarquement en Normandie qui les a décidés à les liquider avant qu'ils ne passent à l'action.

En fin de matinée, Gwaz-Ru et Yon allèrent aux nouvelles. À l'intersection de l'allée du château et de la route de Bénodet, il y avait un attroupement. L'information s'était répandue comme une traînée de poudre, par relais de messagers et de coups de téléphone de cabine publique en cabine publique. Bon nombre de familles qui avaient un fils à Tréganet étaient déjà là. La première charrette avec un cadavre sur son plateau remontait de l'Odet. Le chiffre de quatorze fusillés fut confirmé et au fur et à mesure des identifications leurs noms connus ainsi que, par déduction, ceux des trois qui avaient échappé au peloton. Deux d'entre eux étaient des types que Gwaz-Ru ne connaissait pas plus que ça – des gars qui venaient manger à Goarem-Treuz sans la ramener –, le troisième était Marchadour, le copain de Vincent, et cela fit plaisir à Gwaz-Ru. On ignorait ce qu'ils étaient devenus, et de toute façon, si quelqu'un l'avait su, il aurait eu bien tort de ne pas tenir sa langue.

Au cours de l'après-midi, une litanie de charrettes et de camionnettes emporta les cadavres. Les Allemands ne montrèrent pas le bout de leur nez. Le lendemain et le surlendemain, ils ne firent pas obstacle à l'organisation d'obsèques dans les paroisses alentour. On aurait préféré, à tout prendre, qu'ils se comportent en barbares : refusent aux familles le droit d'enterrer leurs fils, fassent creuser une fosse commune sur place, répandent de la chaux vive sur les corps et interdisent l'accès à la sépulture commune. On aurait préféré suer sa haine à leur égard par tous les pores. Ils semblaient avoir exécuté une espèce de formalité administrative. Fusillé, délivré le permis d'inhumation et fermé leurs guichets.

— On pourra s'estimer heureux s'ils ne cherchent pas plus loin, dit Gwaz-Ru au cours du dîner.

— Chercher quoi ? demanda Tréphine.

— À ramasser tous ceux qui ont nourri les maquisards, dit Mouerb.

— Ouais, avec l'aide des collabos, ils n'auraient pas beaucoup de mal à nous dénicher. Ça ferait beaucoup de monde à fusiller ou à déporter.

— Ne parlez pas de malheur, dit Tréphine.

— Je ne m'inquiète pas trop. M'est avis que maintenant les Boches sortiront le moins possible. Ils ont fait un exemple, ils ne vont pas chercher à dresser tout le pays contre eux. Ici c'est la Wehrmacht, pas les SS. Ils seront bien contents de plier armes et bagages. Par contre, si jamais ils montrent les dents à Goarem-Treuz, il faudra faire attention à ne pas les regarder de travers. Espérons que les autres maquis seront assez malins pour attendre l'arrivée des Américains.

— Vous n'irez plus aux halles le samedi, dit Mouerb à Tréphine.

— En pleine saison ? Avec tous ces légumes dans le jardin ?

— Non, vous n'irez plus, dit Gwaz-Ru. Tant pis. Les poules et les lapins auront triple ration. La vache et son veau boufferont les salades. Le reste ira dans le trou de fumier. On va faire le gros dos.

Paroles d'un évangile écrit par Gwaz-Ru pour fixer le destin de Goarem-Treuz jusqu'à la fin de la guerre. Glisser comme des anguilles entre les doigts crochus du malheur, devenir invisibles. Le récit de ce futur, ils le plièrent en quatre comme un précieux parchemin et le cachetèrent à la cire chaude des prières exaucées sitôt adressées. Nanties du sceau de la persuasion, ces suite et fin heureuses de l'Occupation acquirent une valeur certaine. Le soir même où les Allemands avaient fusillé quatorze jeunes gens, à Goarem-Treuz la guerre sembla déjà terminée.

— De toute façon, dit Gwaz-Ru, c'est ce que tout le monde espère, qu'on soit libérés sans grabuge.

Yon et Mouerb allèrent se coucher. Les gosses jouèrent dehors jusqu'à la nuit, puis Tréphine décréta l'extinction des feux. Elle fut la dernière à monter se mettre au lit. Gwaz-Ru ne dormait pas. Adossé à son oreiller, il regardait les étoiles dans le rectangle noir de la fenêtre grande ouverte. Tréphine s'installa à son côté, dans la même position. Elle écouta les bruits de la nuit, les ululements des hiboux, le glapissement d'un renard, le meuglement d'une vache, le grésillement d'un hanneton, le tousotement de Yon, un bref pleur d'enfant pris d'un cauchemar fugace.

Et bientôt le ronflement de Gwaz-Ru : il s'était endormi, adossé à l'oreiller. Elle ferma les yeux à son tour, sans s'allonger, fébrile, le cerveau hanté d'images vagabondes, souvenirs de sa propre jeunesse, souvenirs de la naissance de leur couple au Moulin-Vert, scènes aux halles, sur une console chez sa patronne de la rue Kéréon le détail de quelques grains de poussière qui, comme le reste des images, grossissaient prodigieusement sous la loupe de l'angoisse, pour être balayés par des visions d'horreur, tenaces, glaçantes.

Le chien aboie, les Allemands forcent la porte à coups de crosse, Gwaz-Ru est fusillé sur place, et un camion les emporte, elle, les enfants, petits et grands, et Mouerb et Yon, vers le nord, vers un camp

impossible à imaginer, sinon comme un assemblage de baraques minuscules au milieu d'une immense plaine enneigée où claudiquent des silhouettes malingres enveloppées dans des chiffons.

Elle s'éveilla en sursaut. Le chien aboyait. Elle ne rêvait plus. Le chien aboyait vraiment. Et Plermout, le pointer qui avait remplacé Taïaut, mort de sa belle mort, n'aboyait pas à tort et à travers. Ce chien-là n'aboyait pas après un renard qui laisse son odeur en traversant le jardin, ni après une chouette qui frôle sa niche en poussant son cri d'amour. Plermout ne gueulait qu'après les étrangers. Et là, à son aboiement se mêlaient des grognements, preuve qu'un ou plusieurs intrus n'étaient pas loin.

Elle secoua Gwaz-Ru.

— Il y a quelqu'un dehors, chuchota-t-elle.

— Hein ? Quoi ?

— Chut ! Moins fort... Le chien grogne, il y a quelqu'un dehors.

— Nom de Dieu !

Il bondit sur ses pieds et se posta de profil dans l'embrasure de la fenêtre. Tréphine vint se coller contre lui. Il sentit qu'elle tremblait. Elle se pencha par-dessus son épaule, il la retint.

— Diwall(78) !

Le sol était noir d'encre mais le ciel étoilé. Ils évaluèrent les formes familières des buissons, du poulailler, des clapiers, de la cabane du cochon et ne décelèrent aucune excroissance suspecte qui eût évoqué une silhouette humaine essayant de fusionner avec elles. Le chien grognait toujours.

Tout à coup, semblant venir du rez-de-chaussée, ils entendirent comme une plainte – l'appel de quelqu'un qui ne veut ni ne peut crier.

— Gwaz-Ru... Gwaz-Ru...

— Mallozh-Doue ! murmura Tréphine. Il est à l'intérieur.

— Mais non.

Gwaz-Ru se pencha à la fenêtre et aperçut l'ovale clair d'un visage levé vers lui. L'homme se tenait sur le seuil, tout contre la porte.

— Qui est là ? demanda-t-il à voix basse.

— Marchadour.

— Nom de Dieu ! Bouge pas, j'arrive.

— N'allumez pas la lumière, dit Tréphine.

— Évidemment que je ne vais pas allumer. Si les enfants se réveillent, qu'ils restent dans leur chambre.

Il enfila son pantalon et descendit sur la pointe des pieds, à l'aveuglette, et cependant sans hésiter, comme un automate programmé pour effectuer le trajet, en se fiant aux grincements des marches et aux défauts, sous sa paume, des lambris de la cage

d'escalier. Il ouvrit la porte, attrapa Marchadour à hauteur du col, le tira dans le couloir et boucla la porte à double tour. Il le guida dans la cuisine, approcha une chaise et l'assit dessus. Il se dirigea ensuite vers le buffet pour prendre une bougie et les allumettes dans le tiroir, tout cela au jugé.

Il craqua une allumette et l'approcha de la mèche. La perle de lumière vacilla, puis grossit et grandit d'un coup, bien droite. Ils purent se regarder dans les yeux.

— Tu m'as l'air bien mal en point, dit Gwaz-Ru.

Pour un survivant Marchadour avait une vraie tête de cadavre, blanc comme un veau mort-né, les orbites mangées de cernes, les joues creuses et les lèvres figées sur un rictus de répulsion.

— Gwaz-Ru, ah Gwaz-Ru, hoqueta-t-il en se tassant sur lui-même, les mains jointes entre ses genoux serrés. Si tu savais...

— Attends, dit Gwaz-Ru. Avant de me raconter ce qui s'est passé, tu vas boire un coup et manger un morceau.

La porte du buffet sembla s'ouvrir toute seule. C'était Tréphine, qu'ils n'avaient pas entendue venir. Elle prit deux verres et la bouteille de lambig, puis le pain dans la panière et le lard dans le garde-manger. Mouerb et Yon entrèrent à leur tour dans le halo de la bougie et s'assirent autour de la table, sans prononcer un mot. Tréphine prit un troisième verre pour Yon, servit le lambig et posa deux tranches de pain, le lard et un couteau devant Marchadour, avec des gestes lents et respectueux de veillée funèbre, comme si elle craignait de rompre le fil ténu qui reliait le ressuscité au monde des vivants. Les hommes burent leur lambig. Marchadour s'étrangla, toussa et demanda de l'eau. Tréphine remplit un pichet à la pompe. Marchadour avala goulûment deux verres d'eau fraîche.

— Je n'avais rien bu depuis ce matin.

— Ni rien mangé, dit Gwaz-Ru.

— Non.

— Sers-toi. Je vais t'accompagner.

Gwaz-Ru se coupa une tranche de pain et un morceau de lard, rompit le pain et divisa le lard en dés, qu'il posa de la pointe de son couteau sur les bouts de pain. Tréphine déboucha une bouteille de cidre.

— Les copains ne viendront plus manger chez vous, dit Marchadour.

— Oh non, les pauvres, dit Tréphine.

Marchadour imita Gwaz-Ru, découpant pain et lard en bouchées, qu'il mâcha longuement.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir maintenant ? demanda Tréphine. J'ai fait de la compote avec des pommes tombées.

— Je veux bien, merci.

— Et si vous faisiez un grog à tout le monde ? dit Gwaz-Ru.

Mouerb et Yon opinèrent. Tréphine ôta deux rondelles de la cuisinière, jeta du petit bois sur les braises et posa la bouilloire directement sur le feu. L'eau, déjà tiède, fut chaude en quelques

minutes. Cinq petites cuillers, une grande dans le pot de miel, la bouteille de lambig sur la table : chacun se confectionna son grog à son goût. Yon et Gwaz-Ru forcèrent sur l'alcool, les femmes et Marchadour sur le miel. Réunis, englobés à l'intérieur du halo de la bougie, ils n'avaient plus qu'à attendre que les grogs refroidissent. Marchadour avait repris figure humaine.

— La parole est à toi, dit Gwaz-Ru.

— J'étais de garde...

Un poste de surveillance avait été aménagé dans la fourche terminale d'un grand pin. À travers les aiguilles, le guetteur apercevait les deux allées qui menaient à Kerganet.

— Je n'ai rien vu, rien entendu. Les Allemands avaient bien préparé leur coup. Ils sont venus par le bord de la rivière. Aux premières lueurs de l'aube, ils ont surgi du bois. À quoi ça aurait servi que je tire un coup de fusil pour donner l'alerte ? Ils m'auraient dégommé et de toute façon les gars n'auraient pas pu se défendre. C'était trop tard. Les copains étaient faits comme des rats.

— Et les deux autres rescapés ?

— Dastumer les avait envoyés à Brest chercher une radio.

— La chance de leur vie.

— Ensuite, ça n'a pas traîné. Le peloton d'exécution a été formé et les gars ont été fusillés contre le mur, un par un. À la fin, ils étaient tous en tas. Un tas de quatorze cadavres. Et moi, là-haut, dans mon arbre, à me demander quand un Boche lèverait les yeux en l'air... Aucun n'en a eu l'idée. Ils ont récupéré les armes, deux camions sont arrivés par l'allée du château, et ils sont partis.

Marchadour éclata en sanglots.

— J'en ai pissé dans mon froc, Gwaz-Ru. Pissé sans pouvoir me retenir. Tu sens que ça coule et tu ne peux rien faire. Tu te vides. Je suis encore mouillé. Je dois puer la pisse.

— Nous avons de l'eau et du savon, dit Mouerb en breton.

— Et tu es resté dans ton arbre toute la journée ?

— Non. Je suis redescendu vers huit heures et je suis allé me planquer au bord de l'Odét, entre Kerganet et Lanroz, dans la grotte de Kermoguer où je suis resté jusqu'à la nuit.

— Lequel ils ont fusillé en premier ?

— Dastumer.

— Comme s'ils savaient que c'était lui le chef ?

— Le maquis a été dénoncé.

— Ouais, probable.

— Non, pas probable, Gwaz-Ru. Sûr et certain.

— Comment tu peux être aussi affirmatif ?

— Je parle allemand, Gwaz-Ru.

— Et alors ?

— Alors ? Un soldat a allumé son lance-flammes. Le capitaine lui a ordonné de l'éteindre. Il a dit au lieutenant : « J'ai promis à la comtesse et à sa fille de ne pas détruire les bâtiments. »

— Nom de Dieu, les salopes ! grogna Gwaz-Ru.

Depuis qu'il nageait dans l'aisance quand beaucoup de gens étaient soumis aux privations, la rancœur de Gwaz-Ru à l'égard des privilégiés s'était émoussée. Il en avait presque oublié l'impudence des aristocrates fauchées qui n'avaient pas honte de se goinfrer chez leurs métayers.

Tout lui revint en mémoire, les goûters du mercredi, la mère et la fille lestées de crêpes et de gâteau breton, et leur vieille jument gavée d'avoine, et les fous rires qui s'ensuivaient lors de l'énumération de ce qu'elles avaient bouffé. Une intense exécution le submergea de nouveau.

— Les salopes, répéta-t-il. Elles ont fait fusiller quatorze gars.

— Elles seront jugées à la Libération, dit Marchadour.

— Jugées ? Et par qui ? Par ces juges qui étaient là avant l'Occupation, qui le sont depuis et le resteront après ? Les riches, les juges et la noblesse, c'est cul et chemise et le trou de balle en plus. Ne compte pas sur les juges. À la Libération, c'est eux qu'il faudra juger ! On va s'en occuper, nous deux, de la comtesse et de sa fille. Tu sais ce qu'on va faire ? On va foutre le feu au château. Hein, Yon, qu'est-ce que tu en penses ?

Yon crachota un assentiment jubilatoire.

— Ma ! Vous n'allez pas faire ça, s'exclama Tréphine, inquiète du revirement de son Gwaz-Ru, qu'elle avait cru apaisé.

— Bien sûr que si !

— Quand ? Cette nuit ? demanda Marchadour avec dans la voix un léger tremblement où transparaissait l'espoir d'une réponse négative.

— Hopala ! Bien sûr que non. Quand on ne risquera plus de croiser des Boches dans les bois. Tu n'es pas d'accord de venger tes copains ?

— Si, répondit Marchadour d'un ton neutre.

— Mais... commença Tréphine.

Mouerb toussota, Tréphine regarda ses lèvres ostensiblement pincées et comprit le message muet : se taire et laisser dire, d'ici à la Libération les hommes auraient le temps de changer d'idée.

— Je vais aller me planquer à Gouesnac'h, dit Marchadour.

— Chez toi ? Si ça se trouve les Chleuhs y sont déjà.

— Ils n'ont pas essayé de faire parler les gars et la comtesse ne pouvait pas connaître nos noms.

— Oh ça, va-t'en savoir ! Non, on va te planquer ici.

Il tapa du pied sur le plancher.

— Là-dessous. Viens que je te montre.

— Je vous allume une autre bougie, dit Tréphine.

Gwaz-Ru souleva la trappe et les deux hommes descendirent dans le cellier. La bougie éclaira la réserve de cidre bouché, les barils de lambig et des caisses où les dernières patates se ratatinaient en germant.

— Tu ne crèveras pas de soif. Et tu ne t'ennuieras pas trop, tu nous entendras causer au-dessus de ta tête.

Ils remontèrent. Gwaz-Ru considéra la trappe ouverte, la referma, la rouvrit.

— Elle n'est pas assez bien camouflée. On va arranger une pailleasse pour le chien et il dormira là au lieu de rester dans sa niche.

— Plermout ne va pas rester dans la cuisine toute la journée, objecta Mouerb. Et puis il pourrait sentir une présence, aboyer et gratter le plancher.

— Vous avez raison. Il restera attaché à sa niche. On poussera le buffet sur la trappe.

— Et si vous n'êtes pas là ? Il est trop lourd pour Tréphine et moi. Je pense que le mieux serait d'aller chercher le vieux berceau dans le pennti et de le poser là avec sa literie comme si le petit Étienne dormait dedans.

— Bonne idée, Mouerb. Et si les Boches ou la milice se pointent, il suffira de coucher le petit et de dire qu'il est obligé de rester au chaud avec nous parce qu'il est malade.

— On dira qu'il a la scarlatine, dit Tréphine avec une espèce d'enthousiasme naïf. C'est très contagieux.

— Tu es d'accord, Marchadour ? Tu n'as pas peur de blanchir dans le noir comme une endive ?

— Vous prenez un sacré risque. Quand je pense que Dastumer se méfiait de toi. Je te remercie, du fond du cœur.

— Garde tes mercis. Bon, pour cette nuit je vais te descendre notre matelas, Tréphine et moi on dormira sur le sommier.

— N'oubliez pas un seau hygiénique, dit Mouerb.

— Et t'inquiète, dit Gwaz-Ru à Marchadour, tu viendras de temps en temps respirer à l'air libre.

— Et les enfants ? demanda Tréphine. Nous n'allons pas pouvoir leur cacher qu'il y a quelqu'un dans le cellier.

— On les mettra au courant demain matin et on leur fera la leçon. Mat tre ?

— Kement hag ober(79), dit Mouerb.

Elle se leva et resta un instant devant le bénitier en nacre où la branche de buis des Rameaux cachait en partie l'effigie de la Sainte Vierge.

— Pedit evidomp(80), murmura-t-elle.

Gwaz-Ru haussa les épaules.

— Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

Le matelas fut déménagé, Marchadour descendit dans le cellier, Gwaz-Ru referma la trappe, les femmes posèrent le berceau par-dessus et le garnirent de sa literie. C'était parfait. Mouerb et Yon regagnèrent leur chambre au rez-de-chaussée et Gwaz-Ru et Tréphine remontèrent se coucher.

— Maintenant nous sommes engagés jusqu'au cou, dit Tréphine. Nous ne pourrons plus faire marche arrière.

— C'est comme ça, le destin aiguille les gens sur des routes qu'ils ne voyaient pas devant eux.

— Espérons que...

— Avec les précautions qu'on a prises et qu'on va prendre, il n'arrivera rien.

Le lendemain matin, à l'heure du petit déjeuner, Angèle et Monique, les aînées des filles, s'étonnèrent de la présence du berceau sur la trappe de la cave.

— Bonne question, dit Gwaz-Ru. Vous allez avoir la réponse.

Il fit s'aligner ses enfants, sauf le petit Étienne, en arc de cercle, déplaça le berceau, souleva la trappe et cria :

— Marchadour, ramène-toi, c'est l'heure du jus.

Les yeux ronds, bouche bée, les gosses virent sortir de la cave un Marchadour ébloui par la lumière du jour. La petite Irène poussa un cri d'effroi et se réfugia dans les jupes de ses grandes sœurs.

— N'ayez pas peur, ce gars-là est un héros. Tous ses copains ont été liquidés par les Boches à Kerganet. Il est le seul à avoir pu s'échapper. On va le cacher chez nous jusqu'à la fin de la guerre. Si jamais vous dites un mot à qui que ce soit, on est tous foutus. Ça ne rigole pas ! Compris ?

Nicolas, seize ans et déjà une belle ligne de duvet sous le nez, détaila comme un dératé. On l'entendit monter l'escalier quatre à quatre et redescendre en cinq sec. Il brandissait un fusil de chasse, une antiquité, dont les canons juxtaposés étaient piquetés de rouille. Gwaz-Ru le lui arracha des mains.

— Qui t'a donné ça ?

— Les fils de Kermoguer.

— Et ils en ont d'autres ?

— Ben ouais.

— Et qu'est-ce que vous comptez en faire ?

— Monter un maquis.

— Un maquis ! Nom de Dieu !

Gwaz-Ru cassa le fusil pour voir s'il était chargé. Vide.

— Et des cartouches, tu en as aussi ?

— Pas beaucoup, juste trois.

— Donne !

Des cartouches fabrication maison. Les étuis étaient légèrement boursouflés.

— Hum ! M'est avis qu'elles ont dû prendre de l'humidité... Bon, qu'est-ce qu'on va en foutre, de ce flingue ? Le balancer dans le trou de fumier et le couvrir de merde.

Gwaz-Ru referma le fusil, le soupesa, arma les chiens, les relâcha.

— Remarque, il pourrait servir. Qu'est-ce que tu en penses, Marchadour ? Tu pourrais le garder en bas. Si tu es découvert, flingue ou pas notre compte est bon. Alors... On ne sait jamais. Face à un couple de miliciens, cette arquebuse pourrait nous sauver la mise. À condition que les cartouches ne fassent pas pschitt au lieu de boum.

— Vous n'iriez pas jusqu'à tuer des gens ici ? dit Tréphine.

— Pour sauver notre peau, il le faudrait bien. En dernier recours.

— Gwaz-Ru a raison ! clama Nicolas.

— Ouais, j'ai raison, mais toi, ne t'avise plus de jouer les petits soldats. Pour ta peine, à chaque fois que Marchadour sera dehors de son trou, tu iras faire le guet dans le chemin. Eh ben, qu'est-ce que tu attends ?

— J'y vais tout de suite ?

— Il est où, Marchadour ? La trappe est ouverte ou fermée ? Réponds, andouille !

— Ouverte.

— Vas-y, draille !

Les filles et les petits étaient pétrifiés. Gwaz-Ru enfonça le clou de la gravité de l'heure.

— Nous sommes désormais en péril ! Pas un mot à qui que ce soit, compris ? Sinon, couic !

— Vous leur faites peur, dit Tréphine.

— La peur est mère de la sagesse. Et maintenant, à vous de leur dire le rôle que les filles auront à jouer autour du berceau si les Boches viennent fouiner ici. Et toi, Marchadour, tu dois crever de faim, installe-toi à table. Le jus va être servi. On a cerné le problème, on ne peut rien faire de plus.

— Si, prier la Sainte Vierge, dit Mouerb.

— Encore ?

— Votre protégé ne retourne pas dans la cave ?

— On ne va pas le condamner au cachot vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Mouerb et Tréphine servirent le café. Ils s'assirent tous devant leur bol. Gwaz-Ru poussa le pain et le beurre vers Marchadour.

— Je crois qu'il vaudrait quand même mieux que je cherche une autre planque.

— Ah pas question, tonna Gwaz-Ru. On te tient, on te garde ! Tu as entendu parler des malgré-nous, en Alsace ? Des types enrôlés de force dans l'armée allemande. Eh ben nous on est des maquisards malgré nous. Grâce à toi, Marchadour, on va la mériter, notre médaille d'hôteliers-restaurateurs de la Résistance.

Yon crachota quelques mots dans son bol en tapotant sa poitrine.

— Et la croix de guerre, c'est ça que tu dis ?

Yon opina.

— Et la Légion d'honneur en prime, tant qu'on y est, rigola Gwaz-Ru.

De semaine en semaine, leur vigilance décrût. Marchadour se transfigura. Barbu et chevelu, vêtu de vieilles frusques de Gwaz-Ru et coiffé d'une casquette de Yon, il gagna l'auréole des hommes des champs, le front blanc et le visage hâlé de celui qui désormais passait plus de temps dehors que dedans. Passager clandestin la nuit, dans la soute, matelot de pont le jour, inscrit au rôle des besognes horticoles, volontaire de bonne compagnie sinon de grande compétence, il était aimé des enfants à qui il apprenait des mots allemands, qu'ils s'amusaient à lancer au chien comme ils lui auraient jeté des pierres – *Raoust ! Achtung ! Schnell ! Schwein !* – après qu'ils se furent aperçus que les intonations teutoniques déclenchaient invariablement les aboiements patriotiques du pointer.

On se serait cru revenu aux heures paisibles des débuts du STO, quand les réfractaires en short et en chemisette, avec un mouchoir noué sur la tête comme des vacanciers, maniaient la fourche et la faux au vu et au su de tous, journaliers, voisins, facteur, représentants de commerce, maquignons, voire curé venu extrémiser un vieux et remercié d'une livre de beurre frais. À Goarem-Treuz, au bout d'un mois et demi, on ne craignait plus vraiment l'irruption des Allemands dans la cour et le massacre à suivre. Le ciel d'été, la douceur de l'air et le chant des tourterelles ne cadrent pas avec la tragédie. On se la coulait douce.

Ce fut le début des moissons. Gwaz-Ru, fidèle à ses engagements de donner un coup de main ici et là, partait de bon matin et revenait le soir porteur de nouvelles fraîches. Étrangement, au fur et à mesure que les Alliés progressaient en Normandie, la guerre semblait s'éloigner. Les Américains prirent Avranches. Question : allaient-ils se diriger vers la Bretagne ou enfermer les Allemands dans la péninsule, pour s'en occuper plus tard ? Réponse : ils foncèrent dans le mou et bousculèrent en moins de deux la Wehrmacht. Harcelées par les maquis, ces unités allemandes, qui n'étaient pas d'élite, commencèrent à faire route vers les places fortes de Brest, Lorient et Saint-Nazaire dans l'intention de s'y terrorer.

— Neutralisés, commenta Marchadour. Comme ils n'ont plus de marine ni d'aviation...

— Il suffira de les bombarder, dit Gwaz-Ru, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de munitions ni de quoi bouffer.

— Hum ! Ça risque d'être difficile de les déloger de là.

Dans le Sud-Finistère, les FFI et les FTP s'estimèrent de force à moissonner les Chleuhs, sans attendre les Américains. Une armée de maquisards, dont le plus gros de la troupe fourni par le maquis de Briec, se déploya autour de Quimper.

Le 4 août, de toutes les collines entourant la ville, on entendit crépiter des coups de fusils et des rafales d'armes automatiques, chant de la libération en cours qui allait durer jusqu'au 8.

— Il paraît que les résistants sont des centaines, rapporta Gwaz-Ru le soir du 4, pendant le dîner.

Nicolas avait abandonné son poste de guet. Ils se sentaient déjà libérés.

— Les Boches ne vont pas faire le poids, continua Gwaz-Ru. Et pour avoir des renforts, ils peuvent toujours courir.

— Il faut que j'aille rejoindre les copains, dit Marchadour.

— Et tu vas te battre avec quoi ? Avec tes poings ?

— Ils me donneront un fusil.

— Tu ferais mieux d'attendre ici que tout soit terminé.

— Je ne peux pas rester les bras croisés. Et d'ailleurs, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ?

Mouerb pinça les lèvres. Tréphine lâcha sa fourchette. Yon s'agita dans son fauteuil en osier.

— J'irai avec vous ! clama Nicolas. Je prendrai le fusil de chasse.

— Ferme ton bec, toi ! lui intima son père. Tu parleras quand tu auras assez de moustache à raser.

— Ne le grondez pas, il est jeune, dit Tréphine.

— Taisez-vous, vous aussi ! Et toi, Yon, ne gueule pas vaincre ou mourir, ce n'est pas le moment.

— La paix, Gwaz-Ru, dit Mouerb. Nous n'avons rien fait pour vous mettre en colère, ce n'est pas la peine de vous déchaîner sur nous.

— Je ne suis pas en colère.

— Ce serait bien qu'on descende en ville tous les deux, reprit Marchadour.

— Non, tu iras sans moi.

Mouerb redressa le menton et sourit des yeux. Yon piqua du nez dans son assiette. Tréphine mordit son torchon.

— D'abord, je n'ai pas envie de risquer ma peau. Je n'ai pas tenu un fusil depuis près de vingt-cinq ans. Ensuite, de quoi j'aurais l'air, à me pointer la bouche en cœur pour jouer les maquisards quand tout est sur le point de se terminer ?

— Tu es un résistant comme moi. Tu as risqué ta peau pour moi. Vous avez tous risqué votre peau pour moi. Je ne l'oublierai pas.

— J'espère que tu n'oublieras pas qu'on a quelque chose à faire ensemble.

— Quoi donc ?

— Foutre le feu au château.

— Oh ne recommencez pas avec ça, dit Tréphine.

— Chaque chose en son temps, dit Marchadour.

— Je vois, dit Gwaz-Ru sombrement. Tu pars ce soir ?

— Demain matin.

— Je te ferai un brin de conduite, grommela Gwaz-Ru.

Le lendemain matin, les deux hommes prirent le petit déjeuner en silence. La maisonnée vint s'asseoir à table. Tréphine apporta, repassés et pliés, les vêtements que Marchadour portait lorsqu'il était arrivé. Il descendit dans la cave se changer et remonta habillé de frais. Gwaz-Ru desserra les dents.

— Tu as plus d'allure qu'avec mes frusques. Mais avec ta barbe et tes cheveux longs, tes copains vont te prendre pour un homme préhistorique.

— Pour un revenant, c'est certain.

— Un revenant qui reviendra ?

— Bien sûr, dès que je pourrai.

Yon, par signes, indiqua à Marchadour qu'il pouvait garder sa casquette.

— Merci, le vieux. Elle me portera bonheur.

Marchadour lui serra la main, embrassa les femmes et les enfants, donna l'accolade à Nicolas.

— Ne te plains pas d'être né quelques années trop tard. Je penserai à toi en tirant sur les Boches.

Le garçon fit la moue.

— Tu es trop jeune, c'est mieux comme ça.

— Merci de ces paroles raisonnables, dit Tréphine.

— J'espère que vous vous êtes plu avec nous, dit Mouerb en français. Nous on s'est plu de vous. Mais la vérité m'oblige à dire que je suis soulagée de vous voir partir.

— Oh Mouerb, il ne fallait pas dire ça, protesta Tréphine.

— C'est à cause des enfants. Maintenant, ils ne risqueront plus rien.

— Il faudrait être idiot pour ne pas le comprendre, dit Marchadour.

Les deux hommes se mirent en route. Lorsqu'ils arrivèrent route de Bénodet, les fusils pétardaient de nouveau du côté de Quimper.

— Tu as intérêt à couper par le bois de Keradennec plutôt que de

suivre la route directe vers Locmaria, dit Gwaz-Ru. Il n'est pas impossible qu'il reste des Chleuhs à Fouesnant et Bénodet.

— Tu as raison.

— Alors bonne chance, Marchadour.

— À bientôt, Gwaz-Ru.

— Ben ouais, à la revoyure.

Ils ne savaient plus comment se quitter.

— Tu es vraiment quelqu'un de bien, dit Marchadour.

— Faudra le répéter aux autres.

— À quels autres ?

— À ceux qui pensent le contraire. À tous ceux que j'emmerde.

Marchadour sourit, cherchant à réunir en un seul mot sa perplexité et son admiration à l'égard de cet esprit rebelle qui suivait sa propre logique.

— Sacré Gwaz-Ru, dit-il à défaut de trouver mieux.

— Les gens sont comme ils sont.

Cette fois, le dialogue d'adieux était clos. Marchadour enjamba le fossé, grimpa par-dessus le talus et disparut derrière pour réapparaître un instant plus tard, marchant à grands pas à travers une pâture. À l'orée du bois, il s'arrêta une minute près de silhouettes qui semblèrent familières à Gwaz-Ru. Il traversa la pâture à son tour. C'étaient des journaliers et des commis avec qui il avait travaillé la veille.

— Et alors, c'est la grève sur le tas ? leur lança-t-il.

— Les moissons patienteront un jour ou deux, ou trois au besoin. Il faut voir comment ça va tourner, à Quimper. Il y a des chances que le blé de cette année ne finisse pas en farine dans les minoteries allemandes.

— On dirait que c'est bien parti pour.

Gwaz-Ru demeura toute la matinée avec les gars, à jouer les observateurs qui n'avaient que leurs deux oreilles pour interpréter l'issue des combats. À midi il alla déjeuner, puis revint l'après-midi, et le lendemain, et le surlendemain. Les groupes étaient de plus en plus nombreux le long de la route de Bénodet et se transmettaient les informations. Le soir, Gwaz-Ru les répercutait à Goarem-Treuz.

« Les maquisards ont engagé un blindé léger et l'ont fait reculer. »

« Les maquisards ont pris la Kommandantur et récupéré cent cinquante Mauser et des munitions. »

« Les maquisards ont pris la prison de Saint-Charles et libéré les prisonniers. »

Le matin du 8 août, de la fumée monta du creuset de la ville. Les Allemands avaient incendié une aile de la préfecture et se préparaient à évacuer la ville en camions.

À la sortie de Quimper, au lieu-dit Trequeffelec, route de Brest, tous les maquis réunis attaquèrent la colonne allemande, mirent plus de cinquante Boches hors de combat et les autres dérapèrent à pied en abandonnant camions, vivres, armes et munitions. Au prix de sept résistants tués, la victoire fut totale.

Il faisait presque nuit ce soir-là quand Gwaz-Ru rentra à Goarem-Treuz.

— Ça y est, Quimper a été libérée par la Résistance, annonça-t-il guilleret.

— Ma ! C'est incroyable, dit Tréphine.

Yon exulta. Gwaz-Ru leva le poing avec lui.

— Ben ouais, le vieux, on a vaincu.

— Finalement on a traversé la guerre sans qu'on nous fasse du mal, dit Mouerb.

— Oh, avec Marchadour dans la cave on aurait pu subir des représailles, dit Tréphine.

— Je peux reprendre le fusil de chasse, maintenant ? demanda Nicolas.

— Tu as envie de chasser le perdreau ? Pas de problème. Le fusil est à toi. Et le gibier va pulluler. Tâche donc de nous ramener un lièvre.

Gwaz-Ru se tourna vers ses filles.

— Et vous, les belles demoiselles, allez donc cirer vos chaussures. On descend tous en ville demain.

— En ville ? Vous n'êtes pas bien dans votre tête, dit Mouerb. Et si les Allemands revenaient ?

— Ils ont foutu le camp pour de bon. Demain tous les maquis défilent dans Quimper. Près de mille hommes.

— Oh moi je n'ai plus l'âge de faire toute cette route à pied, dit Mouerb.

— Étienne ne trotte pas encore, dit Tréphine.

— On le mettra dans sa poussette.

Yon crachota avec enthousiasme qu'il irait.

— Quoi ? Avec votre hanche qui commence à rouiller ? s'étonna Mouerb.

Yon s'était taillé une canne dans une belle branche de sporn du(81), qu'il avait écorcée, poncée et vernie. Il la brandit.

— Oh c'est vous qui aurez mal à vos vieux os, pas moi !

— L'affaire est réglée, dit Gwaz-Ru. Au lit maintenant, la marmaille. Départ de la troupe à huit heures.

— Pas si vite, dit Tréphine. Il faut que je prépare des habits propres pour tout le monde. On ne peut pas aller en ville habillé n'importe comment.

— Nos robes du dimanche ont besoin d'être repassées, dit Angèle.
— Démerdez-vous comme vous voulez. Moi, à huit heures tapantes, je démarre d'ici. Et ce sera tant pis pour ceux qui ne seront pas prêts.

Un dernier coup de peigne, une pince à ajuster, une barrette à changer au bout d'une couette : les filles retardèrent le départ de quelques minutes. D'excellente humeur, Gwaz-Ru le leur pardonna.

Ils atteignirent les allées de Locmaria à neuf heures passées. Une véritable marée humaine avançait au ralenti vers le Champ-de-Bataille. La sensation de liberté était surnaturelle. Hier encore on aurait rasé les murs, aujourd'hui on se baguenaudait en sifflotant des rengaines. Le changement était si brutal qu'il vous enivrait. La ville ressemblait à une immense maison grande ouverte sur l'azur de tous les possibles. Sur le rebord des fenêtres on croyait voir éclore des fleurs séchées depuis quatre ans.

Revendiquant la priorité d'une famille nombreuse accompagnée d'une gueule cassée, Gwaz-Ru effectua une percée dans la foule compacte qui leur masquait la vue. Ils s'installèrent au bord du trottoir, rue du Parc, en face du Comptoir national d'escompte de Paris. Les accents d'une musique militaire retentirent du côté de la caserne. Après un trajet dans la vieille ville, le défilé déboucha sur le boulevard Kerguelen. Gwaz-Ru hissa le petit Étienne sur ses épaules. Les filles se dressèrent sur la pointe des pieds. Nicolas bomba la poitrine.

Sur la double haie de spectateurs massés des deux côtés du boulevard, une onde sonore enflait, ondulait et se propageait, tel le tumulte d'un océan où se livre une bataille navale. C'était un mascaret de hourras triomphants, d'alléluias guerriers, de cris de joie aigus comme des pleurs, d'appels désespérés pour attirer l'attention d'un mari, d'un fiancé, d'un frère, d'un père, d'un oncle, d'un ami, d'un copain, de l'un de ces héros défilant au milieu du cortège, qu'on avait cru mort ou fait prisonnier et que tout à l'heure on serrerait dans ses bras. Assourdissante, la vague déferla sur ceux de Goarem-Treuz.

En tenue militaire, les soldats de la libération eussent été moins impressionnants. Ce qui les grandissait, c'était leur allure de loups efflanqués, leur mise de glorieux clochards, blousons trop grands ou trop petits, pantalons trop longs ou trop courts, brodequins où de la ficelle avait remplacé les lacets, et dépassant des bérets délavés par la pluie, le chaume de cheveux hirsutes grossièrement taillés par un figaro du maquis. Aux appels, certains répondaient d'un sourire ou en agitant la main, d'autres montraient d'un hochement de tête qu'ils avaient entendu, mais continuaient de regarder droit devant eux, soucieux de garder la cadence, Mauser ou carabine américaine à la bretelle, mitraillette anglaise à la hanche, fusil-mitrailleur en équilibre

sur l'épaule, comme une hache.

Tout à coup, Yon et Gwaz-Ru aperçurent Marchadour, qui les vit aussi et agita sa casquette.

— Vive la France ! gueula Gwaz-Ru.

— Ma ! s'étonna Tréphine. Qui aurait pensé que cela vous ferait autant d'effet ?

— Ça ne vous remue pas les intérieurs, à vous ?

— Si, bien sûr. Mais...

— Mais quoi ? On a quand même participé. Plus que la plupart de ceux qui agitent des drapeaux. Tout le monde n'a pas caché un maquisard chez lui.

— C'est vrai aussi.

À la suite du défilé ce fut le flux des spectateurs, hommes, femmes, enfants, qui descendaient du trottoir pour emboîter le pas aux maquisards. Nicolas s'incrusta dans le courant, au plus près du dernier rang du défilé.

— On va le perdre, dit Tréphine.

— Oh il est assez grand pour retrouver le chemin de la maison tout seul.

La pression du mouvement général les poussa à leur tour au milieu de la rue. Ils marchèrent jusqu'au Champ-de-Bataille où le défilé se dispersa. D'une estrade montée à la va-vite, des officiels, parmi lesquels des grosses têtes de la Résistance réchappés de la prison Saint-Charles, allaient prendre la parole.

— Pas la peine de rester à écouter les discours, dit Gwaz-Ru, on sait ce qu'ils vont dégoïser.

De nouveau lui-même, il regrettait son : « Vive la France ! » Quimper avait été libérée par des Bretons. Il aurait fallu crier : « Vive les maquis bretons ! Vive la Bretagne ! La Bretagne aux Bretons ! »

Comme toujours quand il était en proie à des pensées contradictoires, il devint maussade. Intuitive, Tréphine s'alarma de son changement de physionomie.

— Et maintenant vous n'allez pas être de mauvaise humeur, j'espère. Un jour comme aujourd'hui.

— Non, non... Je pensais juste que...

En une telle circonstance, fondatrice de souvenirs pour les enfants, il était en train d'admettre que ce serait odieux de sa part de leur infliger sa lucidité mélancolique, ce poison qui lui parasitait l'esprit. Il lança gaiement :

— Si on reprend la route tout de suite pendant que les gens écoutent les discours, on trouvera de la place dans un bistrot pour boire un coup.

— Avec les enfants ?

— Ben tiens ! C'est jour de fête ou pas ?

— Je n'ai pas pris trop d'argent dans mon porte-monnaie.

Yon bafouilla joyeusement qu'il paierait.

À Locmaria, près de la faïencerie, un bistrotier avait sorti des tables et des chaises sur les pavés de la place. Ils prirent possession de deux tables bancales, une pour les adultes, l'autre pour les enfants. Le cafetier équilibra les pieds en glissant dessous du papier journal plié en huit.

— Vous étiez au défilé ? demanda-t-il.

— Ouais, formidable ! dit Gwaz-Ru.

Les hommes commandèrent un bock de bière, Tréphine des limonades à la grenadine pour elle et les enfants. Les gosses aspirèrent à la paille ce liquide qu'ils goûtaient pour la première fois. Les filles rirent bêtement.

— Ça pique...

— Ne buvez pas trop vite, autrement vous aurez des grenouilles dans le ventre.

— Et elles chanteront, comme ça, dit Gwaz-Ru.

Il éructa un rot forcé.

— Cochon ! dit Tréphine.

Gwaz-Ru se tapa sur le ventre. C'était vraiment un grand jour. Ils consommaient en terrasse, à deux pas de la rivière, comme des rupins, sans souci du lendemain. Ils furent rejoints par Nicolas.

— Ho ! Tu as des antennes ? lança Gwaz-Ru.

— Je vous ai vus de loin.

— Tu n'as pas écouté les discours jusqu'au bout ?

— Je croyais que je pourrais m'engager, répondit le garçon en s'asseyant à la table des adultes.

— Voilà que ça le reprend ! Attends un peu d'être sous les drapeaux. Tu chanteras une autre chanson, quand tu auras des juteux au cul pour te faire chier. Tu regretteras ton lit chez ton père et ta mère.

— Va commander une grenadine, lui dit Tréphine.

— Qu'il prenne un bock de bière !

— Il n'a pas l'âge.

— Aujourd'hui, si. Et avec ça il sera plus gai. Il sera moins pressé de marcher au pas.

Fier de son intronisation dans le monde des adultes, le garçon choqua son verre contre celui des deux hommes et avala une longue gorgée de bière.

— C'est bon, dit-il, épaté.

— Hé ben voilà, il a retrouvé le sourire !

Gwaz-Ru considéra ses enfants avec l'impression de les voir réunis autour de lui pour la première fois. C'était à cause de la terrasse, du caractère exceptionnel de la dépense, de la proximité de la rivière, du petit Étienne qui soufflait dans sa paille et de l'air réfléchi des filles qui faisaient durer leur verre de grenadine. Il aimait ses enfants et il eut la certitude qu'ils l'aimaient aussi, et le remerciaient, par leur silence respectueux, de ce moment de bonheur partagé. Il se sentit responsable de leur avenir. Jamais il n'avait éprouvé ce sentiment avec autant d'acuité.

— Au bout du compte, on n'a pas si mal réussi notre vie que ça, dit-il.

Tréphine, habituée aux conclusions à voix haute des soliloques de son mari, ne s'étonna pas de ces paroles qui tombaient comme un cheveu sur la soupe.

— Quelqu'un vous a dit le contraire ?

— Moi. Par moments.

— Et moi par moments je me dis et je vous répète que vous êtes vraiment droch.

Ce « droch » aurait été traduit à tort par « imbécile » et ses équivalents français. Dans la bouche de Tréphine, ce mot de tous les jours, qualifiant aussi bien les gens dérangés que les vaches têtues et les chiens fous, il fallait le comprendre comme une épithète introuvable dans les dictionnaires, subtile et embrouillée, un mot d'amour entrelaçant en forme de cœur plusieurs qualificatifs : étonnant, remarquable, fantaisiste, unique, inégalable. Gwaz-Ru accepta le compliment.

— Quand on est droch c'est pour la vie.

Des groupes arrivaient du Champ-de-Bataille qui allaient parasiter leur tranquillité. Gwaz-Ru finit sa bière et reposa brutalement son bock sur la table : c'était le signal du départ. Les filles aspirèrent à grands bruits de succion les dernières gouttes de leur limonade. Yon, en sortant son porte-monnaie, fit comprendre qu'il désirait en acheter plusieurs bouteilles.

— Je suis obligé de les consigner, dit le bistrotier.

— On peut garder les pailles ? demandèrent Monique et Julienne.

— Bien sûr mes mignonnes. Vous en voulez d'autres ?

— Oh oui !

Comme ils n'avaient pas de sac, ils calèrent six bouteilles dans la poussette du petit – impossible d'en loger plus, bien que Yon en eût volontiers payé douze.

Elles seraient gardées en mémoire de ce jour de fête et pendant des années, tant que la rondelle de caoutchouc de leur bouchon métallique

durerait, serviraient à embouteiller la piquette que fabriquait Mouerb à partir de feuilles de frêne, de chicorée, de levure et de sucre. Ayant contenu l'incomparable nectar de Locmaria, elles bonifieraient d'un goût de souvenir la boisson pétillante jusque-là peu appréciée des filles, parce qu'elle leur tournait méchamment la tête – ni Mouerb ni Tréphine n'avaient la moindre idée du degré d'alcool de la piquette.

Les libérés du mercredi 9 août rentrèrent à Goarem-Treuz d'un pas de promeneurs du dimanche, s'arrêtant en chemin et arrêtés en chemin par des familles qui n'étaient pas descendues en ville. Gwaz-Ru racontait le défilé. On fraternisait, on se congratulait à propos de la bonne mine des enfants, on s'apercevait qu'on n'habitait pas si loin que ça les uns des autres, on se promettait de se revoir et sur cette lancée on se quittait sur des invitations à caféter qui seraient vite oubliées.

— C'est drôle quand même, dit Tréphine, comme tout peut changer du jour au lendemain.

Des tractions avant et des camions se dirigeaient vers la côte, remplis de maquisards.

— Il reste des Boches à Bénodet et à Fouesnant, criaient-ils.

— Faites-leur la peau !

— Pas besoin, ils se rendront, c'est sûr.

Le reste de la journée fut hors norme. Mouerb, se doutant qu'ils traîneraient en route, avait gardé le rôti de porc et les pommes de terre au chaud. Gwaz-Ru alla tirer de sa cachette à la cave un casier de six bouteilles de vin d'Algérie, un coteaux-de-Mascara couleur de mûre noire et titrant 15°. Ils finirent de déjeuner à l'heure du goûter, extraordinaire violation de leurs habitudes, comparable à celle d'un repas de noce, duquel on s'absente entre deux plats pour aller nourrir les bêtes. Ayant bu chacun une bouteille de mascara, Gwaz-Ru et Yon firent une sieste quasi vespérale, pendant que Tréphine et Angèle traoyaient les vaches. Ensuite on goûta, à l'heure du dîner. Les adultes belotèrent – les vieux contre les jeunes, égalité, un mille de chaque côté, et on réserva la belle pour plus tard. Histoire d'éliminer les vapeurs du mascara, Gwaz-Ru et Yon arrosèrent les salades, fistoulèrent(82) autour du poulailler, réparèrent la porte d'un clapier et rigolèrent avec le cochon en l'informant qu'il ne serait pas bouffé par les Teutons. L'animal gueula et cogna du groin contre les planches à claire-voie.

L'étoile du Berger apparut à l'horizon. D'attaque de nouveau, Gwaz-Ru donna un ordre inouï :

— On va souper dehors !

— Dehors ? Alors qu'il fait nuit et que les moustiques vont nous piquer ? protesta Tréphine.

— Ma ! celui-là a trop bu, dit Mouerb.

— Dehors ! En terrasse ! Comme à Locmaria !

Yon esquisa un pas de gigue, les filles applaudirent.

— Il y a des tréteaux et des planches dans le pennti, continua Gwaz-Ru. Il suffira de sortir les bancs.

Les filles mirent le couvert, Mouerb et Tréphine apportèrent la viande froide plus tout le nécessaire, Gwaz-Ru déboucha une troisième bouteille de mascara et ils s'assirent sur les bancs, heureux comme des millionnaires. Nicolas eut droit à un verre de vin, les filles à une bouteille de limonade, qu'elles sirotèrent à la paille.

Ce souper aux étoiles fut la conclusion extraordinaire d'une journée particulière. À l'âge d'être grands-mères, les filles l'évoqueraient encore comme le plus beau moment de leur enfance, gravé dans les mémoires, associé pour toujours à la libération de Quimper.

À la fin du repas, on transgressa une nouvelle règle d'or : on ne débarrassa pas la table. Tréphine en fut toute confuse.

— Ma ! Jamais ça ne m'est arrivé d'aller au lit sans faire la vaisselle.

Gwaz-Ru voulut prendre son plaisir et elle prit plaisir à lui donner satisfaction. Elle s'endormit tout de suite après, tandis que Gwaz-Ru demeurait les yeux grands ouverts, à écouter les chouettes. Il lui semblait qu'il était habité par un être neuf, qui avait chassé de sa tête et de son corps l'antéchrist qui avait bu le vin de messe, le rebelle qui s'était mesuré aux communistes, le prétentieux qui avait cru comprendre la philosophie. Fallait-il que tu sois con pour faire toutes ces conneries, se moqua-t-il du Gwaz-Ru d'antan.

Il gloussa, ferma les yeux et finit par s'endormir, en paix avec lui-même.

Avant la fin du mois d'août, ceux de Goarem-Treuz allaient recevoir deux visites inattendues. L'une plaisante, et la seconde beaucoup moins.

En milieu de matinée le jour de la Sainte-Marie, du jardin où ils travaillaient en compagnie de Nicolas et d'Angèle, Gwaz-Ru et Tréphine entendirent une voiture s'arrêter dans la garenne, puis redémarrer. Le chien fila en donnant des coups de gueule, pour revenir bientôt, comme fier d'avoir réuni un troupeau. Dans l'allée centrale du potager, il précédait un groupe formé de Mouerb, Yon et le reste des enfants, plus une femme dont ils ne reconnurent pas tout de suite la silhouette. En revanche, elle marchait toujours en se dandinant un peu.

— Ma ! dit Tréphine en relevant son chapeau de paille, on dirait bien que c'est...

— Ho ! Maë Laouen ! s'écria Gwaz-Ru.

Ils s'embrassèrent. Elle avait vieilli et beaucoup maigri, mais ses yeux pétillants étaient encore ceux de Marie la Joyeuse, malgré ses habits sombres qui n'étaient pas de bon augure.

— Depuis le temps qu'on s'était perdus de vue ! dit Tréphine.

— C'est comme ça, chacun avait sa vie, et puis avec la guerre...

— Maë vous a dit que c'est dans son restaurant qu'on s'est rencontrés ? demanda Gwaz-Ru à Mouerb.

— Elle me l'a dit.

— J'ai trouvé une occasion pour venir à Quimper, alors j'ai voulu vous faire la surprise.

— Ah ça, pour une surprise c'est une surprise, dit Tréphine. Vous allez rester manger avec nous.

— Je ne peux pas, j'ai dit à mon chauffeur de repasser me chercher dans une heure.

— Ton chauffeur ? ironisa Gwaz-Ru. Mais d'où tu viens donc ? D'un ministère ?

— De Châteauneuf-du-Faou.

— C'est vrai qu'à pied ça ferait un bout de chemin.

— Un cousin de Yann avait de la famille à voir à Quimper, alors j'ai

profité de sa voiture. Mais il ne faut pas que je dérange de trop son programme.

Gwaz-Ru s'essuya le front, se gratta la tête sous sa casquette et posa la question qu'il fallait poser, bien qu'il se doutât de la réponse.

— Et Yann n'a pas pu venir avec toi ?

— Comme vous pouvez le voir à la couleur de ma robe, je suis veuve. Yann est parti du cœur il y a six mois.

— C'est bien triste, dit Tréphine.

— Il s'est éteint doucement. Moi j'ai maigri, mais lui c'était grossir qu'il avait fait. Il était devenu énorme, au point qu'il avait du mal à respirer. Le cœur a tenu tant qu'il a pu, et puis il a fini par lâcher.

— Vous n'allez pas rester là à bavarder, dit Mouerb. On sera mieux dans la cuisine à boire un café.

— Vous êtes en plein travail.

— On n'a pas de patron sur le dos, dit Gwaz-Ru.

Tout le monde prit place autour de la table. Angèle et Tréphine servirent le café. Mouerb ouvrit une boîte de boudoirs.

— Au moins je ne m'étais pas trompée, entre vous deux c'était le grand amour, dit Maë Laouen. Vous avez fabriqué sept beaux enfants ! Et bien élevés avec ça !

— Ils sont tous gentils, dit Mouerb.

— Parce que vous nous avez aidés à les dresser, dit Tréphine.

— Oh ils n'ont eu que des fessées méritées.

— Yann et moi on est restés sans descendance, malgré les sous qu'on a dépensés en docteurs.

— Comme nous, dit Mouerb. Sauf qu'on sait pourquoi. Yon a été diminué par sa blessure de guerre.

— Et maintenant vous avez un tas d'enfants autour de vous. C'est une chance.

— Mais dis-nous, Maë, entre-temps, après notre départ de la venelle du Moulin-au-Duc, qu'est-ce que vous êtes devenus Yann et toi ? demanda Gwaz-Ru.

— Arrêter le commerce était une décision difficile à prendre. La guerre nous a poussés à mettre la clé sous la porte. Les usines tournaient au ralenti, le restaurant a périclité. On a vendu les murs et on s'est installés à Châteauneuf-du-Faou, dans le pays de Yann. Pour s'occuper un peu, on a tenu une crêperie, et puis Yann a commencé à décliner. Une histoire simple, comme la vôtre, sauf que vous avez mieux réussi que nous. Vous n'avez pas trop souffert de l'Occupation ?

— Question nourriture, on ne peut pas dire, répondit Tréphine.

— Question Boches non plus, dit Gwaz-Ru. Sauf qu'ils ont fusillé quatorze gars d'un maquis à deux kilomètres d'ici.

— On a caché un survivant pendant deux mois, se vanta Nicolas.

— Vous avez du mérite.

— On a fait ce qu'on devait faire, dit Gwaz-Ru. Et du côté de chez toi, il y a eu du vilain ?

— Oh que oui. En partant les Allemands ont pendu des hommes aux fenêtres.

— Des SS, sans doute.

— Des parachutistes, je crois.

Des coups de klaxon retentirent. Gwaz-Ru regarda la pendule. Onze heures.

— Ton cousin est ponctuel.

Maë Laouen se leva. Toute la famille la raccompagna jusqu'au portillon. Dans la garenne, le moteur d'une Peugeot 202 tournait. À côté, le cousin attendait en tirant sur une roulée. Il devait avoir dans les soixante-dix ans et portait beau dans son costume du dimanche et sous son chapeau glazik. Gwaz-Ru lui serra la main.

— Tu vas au pardon de Locmaria ?

— Je porte la bannière de Saint-Herbot cet après-midi.

— Entre donc boire un coup.

— Ce ne serait pas de refus, mais je n'ai pas beaucoup d'essence. Et si j'arrête le moulin il risque de ne pas repartir.

— Il boira un coup la prochaine fois, dit Maë Laouen.

— Il faudra revenir passer la journée, dit Mouerb.

— Et vous aussi, il faudra venir à Châteauneuf.

— On pousserait jusqu'à Plonévez prendre des nouvelles de ma famille, dit Tréphine.

— Bof, dit Gwaz-Ru, vos frères et sœurs respirent encore puisqu'on n'a pas été invités à leur enterrement. Pas besoin d'aller vérifier s'ils pètent toujours dans leur culotte.

— Chameau ! protesta Tréphine.

— Si je croise l'une de tes sœurs au marché, je lui passerai le bonjour de ta part, dit Maë Laouen en l'embrassant.

Puis toute la maisonnée lui fit la bise et elle monta dans la Peugeot. Le cousin était déjà au volant à maintenir le régime du moteur. La voiture démarra en crachotant de la fumée.

— Un calotin, dit Gwaz-Ru. Il participe à la procession cet après-midi.

— Il n'y a pas de mal à ça, dit Tréphine.

— Vous voulez aller aux vêpres ?

— Non, mais je pense aux enfants. Peut-être que les manèges sont de retour.

— Hum ! Paraît-il que les Boches ramassaient aussi les termaji.

Enfin, vous descendrez en ville si vous voulez, moi je reste à la maison.

— Je n'irai pas sans vous, mais je crois que Nicolas et Angèle vont vous demander le droit d'y aller.

— Pas de problème. Vous leur donnerez un peu de sous à chacun.

— Ma ! Vous voilà bien généreux, et de bonne composition.

— Bah ! Les grands vont vouloir voler de leurs propres ailes, maintenant que les Chleuhs ont déguerpi du quartier.

— C'est drôle, avec la visite de Maë Laouen j'ai eu l'impression que cette fois c'était vraiment la fin de la guerre.

C'était le sentiment général, dans le voisinage de Goarem-Treuz. La guerre continuait, mais ailleurs. D'acteur, on devenait spectateur. Sur la scène du théâtre des opérations, comme disaient les journaux, on suivait la progression des Américains et des Russes vers Berlin. On se doutait qu'il y aurait encore des dizaines de milliers de morts, militaires et civils, avant que Hitler ne soit fait comme un rat dans son bunker, alors on compatissait, comme le bien portant compatit au chevet d'un agonisant : en ne pouvant se défendre d'éprouver le bonheur ineffable de n'être pas à sa place. C'était humain.

Quant au sort à réserver à Pétain, Laval et autres collabos du sommet ou de la base, les gens étaient moins unanimes. Certains penchaient pour l'indulgence – « Beaucoup n'ont pas pu faire autrement... » –, d'autres pour la vengeance, avec mandat donné aux maquisards pour l'exercer. Un mot nouveau enrichirait bientôt leur vocabulaire français : épuration, un substantif assez inquiétant qui paraissait correspondre au verbe breton *skarzhan*, ramoner, curer, vidanger...

Yon était l'un des rares à vouloir se tenir au courant des combats. À partir de sa sortie de l'hôpital, fin 1914, jusqu'à la fin des événements de la mer Noire, en juin 1919, il avait été abonné à *L'Illustration*, un magazine dont il avait gardé tous les exemplaires à l'abri des souris dans un coffre en fer. Ayant appris que deux journaux, fondés par des résistants, venaient de reparaître, l'un à Brest, l'autre à Rennes, il voulut se les procurer pour se constituer une sorte d'encyclopédie de la Libération.

— Ho ! Yon, regarde les choses en face, lui dit Gwaz-Ru. On ne va pas courir à Quimper tous les jours voir si tes journaux ont paru. Si ça se trouve ils n'ont même pas de papier pour les imprimer.

— Un poste de TSF, alors ! bafouilla Yon.

Mouerb ne refusa pas d'envisager la dépense.

— La prochaine fois que Tréphine ira aux halles, elle demandera chez le marchand s'il y a des postes pas trop chers.

— Ça doit coûter bonbon, la chicana Gwaz-Ru. Et réfléchis un peu, Yon. Qu'est-ce que t'en as à foutre d'un poste de radio ? Tout est écrit d'avance. Les Chleuhs vont reculer jusqu'à Berlin, les Américains et les Russes vont gagner la guerre, et en France ce sera le bordel total. Les gaullistes et les communistes vont se bouffer le nez, chacun voudra tirer les marrons du feu. Pas la peine de lire les journaux ou d'écouter la radio. Ça va se passer comme je te le dis.

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, répliqua Mouerb.

— Mes chevaux, je les ai envoyés à l'abattoir des foutaises humaines. Si on doit avoir un cheval à Goarem-Treuz, ce sera celui de notre travail, qu'on peut améliorer.

— À quoi vous pensez donc ? demanda Mouerb.

— À développer notre activité. À nous mettre en cheville avec un grossiste qui viendrait prendre les légumes sur place au lieu qu'on aille en vendre une petite partie aux halles. À mettre les prairies en culture, comme ça on aura du boulot à donner aux enfants. Ils vont grandir plus vite qu'on ne le voudrait.

— Il y a de l'idée dans ce que vous dites, concéda Mouerb. Nous vous aiderons.

— Il faudra voir aussi à arranger nos affaires. Vous n'êtes plus tout jeunes. Si vous partiez au cimetière sans avoir le temps de dire au revoir, qu'est-ce qu'on deviendrait ? Virés à coups de pompes dans le cul par un vague héritier qui...

— Gwaz-Ru ! l'interrompt Tréphine. Fermez donc votre grande trappe !

Elle se mordit la lèvre, craignant une réaction violente. Il encaissa ces paroles d'insoumission et battit des paupières, mi-ahuri, mi-péteux.

— Gwaz-Ru n'a pas tort, approuva Mouerb, et ce n'est pas d'aujourd'hui que Yon et moi pensons à ce qu'il a dit.

Gwaz-Ru hissa le drapeau blanc.

— Oh moi je disais ça comme ça.

— Hum ! fit-elle en le toisant de son regard de reine. Souvent il vaut mieux parler que penser à tort et à travers.

Elle se leva et alla à la fenêtre. Les filles et le petit Étienne jouaient à la dînette dans la cour. Elle sourit.

— Ces enfants doivent être sûrs d'avoir un toit au-dessus de leur tête quand nous serons partis.

— Rien ne presse, dit Gwaz-Ru.

— Non, personne n'est pressé, même si notre tombe est prête depuis longtemps au cimetière d'Ergué-Armel. Quand la vie sera redevenue normale partout, nous irons chez le notaire signer un viager. Hein, Yon ?

Yon approuva. Mouerb se tourna vers Gwaz-Ru et d'un geste mutin, parfaitement incongru de sa part, fit voler sa casquette de sa tête.

— Le Gwaz-Ru est tranquilisé, maintenant ?

Il rentra la tête dans ses épaules et rit comme un gamin à qui on vient de promettre le cadeau extraordinaire qu'il espérait en secret.

— On ne voudrait pas vous forcer la main, dit Tréphine.

— Taisez-vous donc, feignit de la gronder Mouerb. À qui d'autre que vous on laissera la maison et les terres ? Vous pouvez me le dire ? Non, vous ne le pouvez pas.

— Ma ! Si on s'attendait à ça...

Gwaz-Ru remit sa casquette et tapa sur l'épaule de Yon.

— Mersi bras à vous deux. Ce sera à nous de retrousser nos manches pour que la terre donne son maximum.

L'avenir s'annonçait encore plus prodigieux qu'il ne l'avait pensé. Au diable les curés, les patrons, les richards, les communistes, les gaullistes ! Un jour il serait propriétaire de Goarem-Treuz. Allégé de toute hargne, Gwaz-Ru se sentit léviter, le visage tourné vers le paradis des possédants.

Le mercredi 30 août 1944, à l'heure du goûter, annoncé par le pas d'un cheval et le grincement des roues d'une charrette qui remontait la garenne et s'arrêta à hauteur du portillon, le destin le fit redescendre sur terre. Ils entendirent la chaîne du chien se dérouler, puis les aboiements.

— Va voir qui c'est, dit Gwaz-Ru à Nicolas.

Le garçon bondit sur ses pieds.

— Essayez votre bouche d'abord, lui dit Mouerb.

D'un revers de manche, le garçon essuya ses lèvres luisantes de graisse salée. Un instant plus tard, il revint, les bras ballants, la tête enfarinée de perplexité.

— C'est deux bonnes femmes, dit-il. Une jeune et une vieille.

Nicolas se rassit, circonspect. Devinant qu'il commettrait un impair en continuant de tremper sa tartine de graisse salée dans son café au lait, il étala ses coudes sur la table, et attendit, comme ses frères et sœurs intimidés par ces étranges visiteuses, que Gwaz-Ru donne le ton.

Goarem-Treuz n'ayant jamais figuré sur la liste de tables d'hôtes de la comtesse, ces dames de Traezhennou n'étaient pas connues de la fratrie. Les enfants auraient été moins impressionnés par le retour de soldats allemands, dont la tenue vert-de-gris leur était familière, qu'ils ne le furent par ces deux spectres longilignes, en uniforme d'aristos : bottes d'équitation, jupes longues, chemisier clair et cardigan foncé, chapeau de paille enrubanné et mains gantées. Venant de la lumière, elles papillotaient pour accommoder dans la pénombre de la cuisine.

— Nous pouvons entrer ? dit la comtesse en franchissant le seuil.

— Nom de Dieu ! souffla Gwaz-Ru.

— Je crois que vous êtes déjà à l'intérieur, dit Mouerb en toisant les intruses.

Nicolas et Angèle pouffèrent dans leurs bols de café. Yon mangeait sa bouche et bavait comme un dogue prêt à mordre. Mouerb avait cet air redoutable de statue du commandeur qui va s'animer et lancer des éclairs. Gwaz-Ru, rouge jusqu'aux oreilles, contenait sa fureur. L'hostilité des adultes était palpable et les gosses ressentaient intuitivement qu'ils devaient la partager. Neuf paires d'yeux fixaient la comtesse et sa fille sans aménité. Seul le petit Étienne se contentait d'un regard étonné, tandis que sa mère hésitait entre neutralité et conciliation.

— Que voilà une belle et grande famille ! s'exclama la comtesse.

Le compliment fit que Tréphine céda aux lois de l'hospitalité et à l'atavisme de sa classe soumise à la noblesse. Elle se leva et dit :

— Vous prendrez bien...

— Chom peoc'h(83) ! la coupa Gwaz-Ru.

La comtesse se tourna vers lui.

— Notre intention n'était pas de vous déranger, mais nous avons entendu dire que vous aviez des légumes à vendre et...

— Rien, on n’a rien à vendre à des gens comme vous, grogna Gwaz-Ru.

— Allons-nous-en, mère, dit Aliénor.

— Un instant, ma fille. Pourtant, monsieur, à en croire ce que j’ai entendu...

— Ah ! Ah ! Ah ! Ah oui, *pourtant*, comme vous dites, ricana Gwaz-Ru. *Pourtant*, on en a à revendre, des légumes. Parce que depuis près de trois mois on a moins de bouches à nourrir. Depuis le 7 juin, très exactement.

La comtesse eut un haut-le-corps.

— Que signifie cette date ?

— Elle ne vous rappelle rien ? *Pourtant* elle sera gravée un jour sur un monument dans les bois de votre château.

— Je ne prise pas les devinettes, piqua la comtesse.

— Sur le monument, en dessous de la date, il y aura les noms de quatorze gars.

— Allons-nous-en, allons-nous-en, je ne me sens pas bien, jacassa Aliénor, affolée.

Yon bafouilla une imprécation. Gwaz-Ru se laissa aller contre le dos de sa chaise et, les pouces dans sa ceinture, traduisit, goguenard :

— Il a dit : les noms des quatorze fusillés que vous avez dénoncés.

La comtesse blêmit.

— Ravalez vos paroles ! dit-elle en cherchant sa respiration. Une telle accusation est intolérable !

— Accusation ? Un fait irréfutable, continua Gwaz-Ru. Le témoignage du seul survivant du massacre. On l’a hébergé ici, sous le plancher de la cuisine, pendant deux mois.

— Eh bien, en quoi cela nous regarde-t-il ?

— Oh ! Oh ! Oh ! se régala Gwaz-Ru, c’est que vous êtes mouillées jusqu’au cou. Le gars en question faisait le guet en haut d’un arbre. Il parle allemand. Il a entendu les Boches, à Kerganet. Et qu’est-ce qu’ils ont dit ? Le toit est bon, la comtesse nous a demandé de ne pas brûler la ferme...

— Et ce prétendu survivant, où est-il ?

— Oh pour l’instant il est occupé à chasser les Boches du Finistère. Mais il a promis de revenir. Et m’est avis qu’il tiendra sa promesse.

À présent hystérique, Aliénor tirait sa mère de toutes ses forces. La comtesse ne voulait pas s’avouer vaincue.

— Et vous ? lança-t-elle.

— Moi, quoi ?

— Vous avez l’intention d’aller raconter ces insanités à qui veut les entendre ?

— Oh moi, je regarde les choses se faire. Et elles se feront, certainement.

— Vous n'êtes qu'un porc ! cracha la comtesse.

Gwaz-Ru répondit d'un ton paisible :

— Nicolas, va donc lâcher le chien, qu'il raccompagne ces deux grognasses.

Le garçon s'éjecta du banc. La comtesse et sa fille prirent la fuite. De l'intérieur de la cuisine, on écouta le pointer aboyer sur leurs talons, puis des coups de fouet et le trot de la jument. Nicolas revint s'asseoir, hilare.

— Elles ont drôlement dérapé.

Plermout entra à son tour. Il battait de la queue, content de lui. Gwaz-Ru le flatta.

— J'espère que tu leur as arraché un bout de carne des mollets. Mais sans bouffer leur bidoche, ajouta-t-il. Sinon tu serais empoisonné.

— Je vais mettre le café à réchauffer, dit Mouerb.

— Tu aurais pu me dire que Marchadour avait entendu les Boches causer, reprocha Nicolas à son père.

— Il y a des choses que les enfants n'ont pas besoin de savoir, dit Tréphine.

— Mouais-mouais-mouais, fit Gwaz-Ru. J'ai eu tort de ne pas insister auprès de Marchadour. C'est le soir même qu'il aurait fallu foutre le feu au château de ces deux crevures.

Au milieu de la nuit, Traezhennou brûlait.

Cette nuit leur rappela l'aube du carnage de Kerganet. L'air était doux, Gwaz-Ru et Tréphine avaient laissé la fenêtre ouverte et les volets entrebâillés.

Ils ne furent pas tirés du sommeil d'un coup, par une salve de peloton d'exécution, mais graduellement, par une odeur de fumée. Ténue, lointaine, poussée par un léger vent de sud-ouest, ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'elle alerta leur vigilance de paysans instruits du danger des feux qui couvent sous la cendre. Dans la confusion de ce réveil progressif, où l'on cherche de bonnes raisons de ne pas se lever – on se remémore avoir coupé le tirage de la cuisinière et dans le pennti vidé un broc d'eau sur les braises sous la chidhouarn⁽⁸⁴⁾ du manger du cochon –, ils battirent des paupières et crurent qu'ils avaient dormi d'un trait toute la nuit. Une lueur de soleil levant peignait les lamelles supérieures des volets.

Mais la chambre était obscure.

Ils bondirent à la fenêtre. Gwaz-Ru fit sauter le loquet et claqua les deux battants des volets contre le mur.

Le tableau était grandiose. Du centre brasillant d'une nappe rouge sang s'élevaient les torches jaune clair des flammes d'un immense brasier que les lances des pompiers ne pourraient pas éteindre.

— Ma ! murmura Tréphine, ne me dites pas que c'est le château qui brûle.

— Si. Et pour un peu que le feu se communique aux pins, il ne restera plus un arbre debout le long de l'Odet.

— Heureusement que vous êtes là à côté de moi, sinon j'aurais pensé que c'était vous.

— Eh ben non, quelqu'un a fait le boulot à ma place.

Comme le matin de l'exécution des gars de Kerganet.

Mouerb et Yon toquèrent à la porte.

— Le château brûle, dit Tréphine.

Yon tapa joyeusement du poing sur la poitrine de Gwaz-Ru.

— Toutes les vilénies se payent un jour, dit Mouerb.

Les gosses arrivèrent à leur tour assister au spectacle. Angèle portait le petit Étienne dans ses bras. Gwaz-Ru le hissa sur ses épaules.

— Là où il y a le feu, c'est le château des dames qui sont venues cet après-midi ? demanda Julienne.

— Ben ouais, peut-être qu'on va être obligés de les loger ici ce soir.

— Oh non ! protesta Maurice.

— Ne criez pas, votre père se fiche de vous, dit Tréphine.

— Regardez bien, dit Gwaz-Ru, vous ne verrez pas ça deux fois.

Dix fantômes en chemise de nuit remplissaient l'encadrement de la fenêtre, fascinés par le rougeoiement de l'immense feu de camp autour duquel un diable jovial faisait des pieds de nez au bon Dieu privé de sa punition divine par la main humaine qui avait allumé l'incendie.

— Où est Nicolas ? demanda Tréphine.

— Tiens, c'est vrai qu'il manque à l'appel, dit Gwaz-Ru.

Il donna le petit Étienne à sa mère, sortit et revint un instant plus tard.

— Il dort comme un loir dans son bout de grenier. Je n'ai pas eu le cœur de le réveiller.

— Il ne sera pas content.

— Tant pis pour lui. Et d'ailleurs, celui-là est assez excité de nature. Pas la peine d'aiguiser ses ergots de jeune coq.

— C'est vrai aussi, convint Tréphine.

Les filles poussèrent des cris de surprise. Projetant des étincelles vers le firmament, le brasier semblait exploser.

— Le toit qui s'écroule, dit Gwaz-Ru. Ces vieilles charpentes, ça brûle comme du bois de fagot.

Puis la lueur s'estompa dans des volutes de vapeur produites par les braises que les pompiers noyaient. Enfin, comme une grosse pivoine au crépuscule, l'incendie referma ses pétales.

— Mat tre, dit Gwaz-Ru, la forêt n'a pas été touchée.

— Le feu est mort, dit Mouerb. Allons les enfants, on peut retourner se coucher.

Quand ils eurent tous quitté la chambre, Gwaz-Ru enfila son pantalon et sa veste de bleu de chauffe par-dessus sa chemise de nuit.

— Où allez-vous donc ? s'étonna Tréphine.

— Faire un tour dehors. Je n'ai plus envie de dormir.

— Ne venez pas vous plaindre demain que vous êtes fatigué.

— Je ne me plaindrai qu'à moi-même.

Il sortit sur ses chaussons et jeta un coup d'œil dans la remise à la lumière de son briquet. Puis il se dirigea vers le portillon et fit une cinquantaine de pas dans la garenne zébrée de traits bleutés là où des trouées dans la végétation du talus hachaient la clarté lunaire. Il se planqua sous un noisetier, dans la nuit noire.

Celui qu'il guettait arriva du bas, un fusil à la main, tour à tour

invisible et couleur de lune. Lorsqu'il parvint à sa hauteur, Gwaz-Ru jaillit de sa cachette.

— Hopala !

Nicolas pointa son fusil.

— Imbécile ! Tu flingueras ton père ?

— Gwaz-Ru ! Tu m'as fait peur.

— Donne-moi ce fusil !

— Il est à moi !

Son père lui empoigna l'avant-bras et l'éleva à hauteur de ses narines.

— Ta main pue le pétrole à lamper. Tu as pris le bidon dans la remise.

— Ben ouais. Et alors ?

Gwaz-Ru voyait à peine le blanc de ses yeux et néanmoins il sentit que son regard brûlait de la même insolence que le ton de sa voix. Le garçon dardait sur lui les prunelles étincelantes d'un adolescent têtue qui se fout de la raclée qu'il a méritée, voire pire : au-devant de laquelle il va, parce qu'il sait qu'elle abolira de façon définitive la frontière entre l'enfance et l'âge de la liberté. Digne fils de son père, dans la garenne, cette nuit-là, Nicolas prit son essor vers la rébellion.

— Et les trois cartouches ?

— Je les ai tirées.

— Sur les bonnes femmes ?

— En l'air. Elles ont mis le nez dehors, je leur ai foutu les jetons.

— Et les étuis ?

— Dans ma poche.

— Et le bidon de pétrole ?

— Dans le feu.

— Autrement dit, tu n'as pas laissé de traces après toi ?

— Je ne suis pas complètement idiot.

— Où tu as foutu le feu pour commencer ?

— Dans l'écurie. J'ai sorti la jument.

— Mat tre. Les animaux ne sont pas responsables de leurs maîtres.

— J'ai balancé le pétrole sur des bottes de foin. Il y avait un tas de bois à côté. J'ai craqué une allumette...

— Et ça a flambé plus vite que tu aurais cru ?

— Ben ouais. C'est là que les bonnes femmes ont ouvert leur porte et que j'ai tiré en l'air pour les faire rentrer.

— Et après le feu s'est communiqué au château...

— Je ne voulais que brûler les écuries.

— Tu parles !

- Je te jure !
- Ce qui est fait est fait. Tu es resté à regarder ?
- De loin.
- Les deux grognasses ne t'ont pas vu, quand tu as tiré en l'air ?
- J'étais planqué.
- Bon-bon-bon. À ton âge, moi non plus je n'aurais pas réfléchi plus loin que le bout de ma queue.
- On croira que c'est les maquisards.
- Ouais, c'est à peu près sûr. Alors écoute-moi bien. Il faut que ça reste entre nous. Pas question d'aller te vanter à droite ou à gauche, même par allusions.
- Pour qui tu me prends ?
- Pour un marmouz qui n'a pas fini de grandir.
- Tu aurais dû me laisser m'engager avec les résistants.
- Ta gueule ! Tu vas aller te décrasser les mains au savon noir, que ta mère ne sente pas l'odeur de pétrole sur tes draps. Moi, je vais nettoyer ce fusil, pour pas qu'il sente la poudre. Tu as quelque chose à ajouter ?
- J'ai bien fait de venger les fusillés, non ?
- Tu as vengé les fusillés mais tu te passeras de la gloire de l'avoir fait.
- Je m'en fous, de la gloire !
- Hum ! Des fois ça démange les gens longtemps après.
- Pas moi !
- Alors on est deux à s'en foutre. Ah, j'allais oublier une chose : quand tout le monde s'est levé pour regarder l'incendie, je suis monté dans ton grenier et j'ai dit que tu pionçais et que je ne t'avais pas réveillé. Ne t'avise pas de dire le contraire.
- Et je vais râler parce que tu ne m'as pas réveillé !
- Exactement comme l'a prévu ta mère, rigola Gwaz-Ru.
- C'est la vérité vraie.
- La tienne et la mienne. On est comme deux bourrins attelés au même char à bancs. Inséparables, sous le collier du secret. Quand je serai crevé, tu feras ce que tu voudras.
- Pour alors tout le monde aura oublié le château.
- Probablement.
- Ils remontèrent la garenne. Près du portillon, Gwaz-Ru marqua le pas.
- Je vais te dire ce que j'ai sur le cœur, Nicolas. Jusqu'à ce soir, je ne me suis pas beaucoup occupé de toi. Pas plus que de tes frères et sœurs. C'est votre mère qui vous a élevés. J'ai l'impression que je suis resté perché sur ma branche, comme un corbeau solitaire qui gueule

après les gens en bas de son arbre aussi bien qu'après les nuages dans le ciel, qui n'en ont rien à foutre de lui. Tu vois ce que je veux dire ?

Le garçon se méprit sur le sens de ces paroles absconses.

— Tu vas nous mener à la baguette ?

— Mais pas du tout ! Ce n'est pas ça que je voulais dire. Ah, kaoc'h ki du(85) !...

Gwaz-Ru cracha par terre et secoua la tête comme il aurait secoué une tirelire bourrée de piécettes coincées à l'intérieur. Les mots ne venaient pas. Il songea à Vincent. Le philosophe aurait compris, lui, et su traduire sa pensée en phrases claires et nettes.

— À partir de maintenant je vais être un vrai père pour vous. Je serai là, quoi. Voilà, je ne sais pas comment dire autrement. Ça te plaît ?

Nicolas opina, non parce qu'il avait bien saisi la pensée de son père, mais pour mettre fin à ses épanchements, qui l'embarrassaient.

— Yon et Mouerb vont s'arranger pour que Goarem-Treuz soit à nous. Tu es l'aîné, un jour tu seras le chef, ici.

À cause de l'obscurité, Gwaz-Ru ne put voir réapparaître sur le visage de son fils les traits boudeurs d'un garçonnet dérouté par les confidences de son père. S'il souhaitait ardemment voler au plus vite de ses propres ailes, ce n'était sans doute pas avec la perspective de gratter la terre jusqu'à la fin de sa vie, fût-elle une terre dont il hériterait.

— Je suis encore jeune, dit-il.

— On est jeune quand ça vous arrange. Ne t'en fais pas, les responsabilités sur tes épaules, ce n'est pas pour tout de suite. Tu ne seras pas privé de ta jeunesse. Sauf si...

— Quoi ?

— Sauf si tu ne tiens pas ta langue pour le château.

— Tu m'as dit qu'on ne devait plus en parler.

— On n'en parlera plus.

Ils se séparèrent dans la cour. Nicolas alla se décrasser les mains dans un seau derrière le trou de fumier. Gwaz-Ru monta se coucher. Tréphine se retourna dans le lit.

— Vous êtes resté longtemps dehors, dit-elle sans ouvrir les yeux.

— Avec le clair de lune, j'ai sarclé autour des salades.

— Peuh ! fit-elle en se rendormant. Comme si je vais croire ça. Vous avez bu un coup, plutôt.

Le lendemain matin, Gwaz-Ru cacha le fusil de chasse, démonté, huilé et graissé, dans une maie à l'intérieur du pennti.

À l'heure de midi, un bruit de sabots résonna dans le couloir. Loeiz Goustadig, le commis de Pratarbig, frappa à la porte ouverte et allongea le cou du seuil de la cuisine.

— Il y a du monde à la maison ?

— Personne à part le Saint-Esprit, rigola Gwaz-Ru.

— Le patron veut savoir s'il peut compter sur toi demain pour la reprise des moissons.

— J'irai, mais ce sera mon dernier boulot de journalier.

— Ah bon ?

— Ouais, ici on va changer de dimension. On va développer les légumes et cultiver les prairies.

— Il y a de l'idée dans ce que tu dis.

Le commis fut invité à partager le repas, des galettes aux pommes de la taille d'une assiette à dessert que Tréphine cuisait quatre par quatre sur la pillig et qu'elle disposait ensuite en tas dans un grand plat, gardé au chaud dans le four de la cuisinière. Angèle et Julienne mirent un couvert de plus.

— Voilà des filles dégourdies, dit Loeiz Goustadig en ôtant ses sabots.

— J'ai presque fini, dit Tréphine.

Gwaz-Ru déboucha deux bouteilles de cidre. Angèle tira le plat du four et les quatre dernières galettes vinrent compléter le tas. Le plat fit le tour de la table. Chacun étala du beurre frais sur sa galette.

— Et toi, mon gars, tu continues l'école au mois de septembre ? demanda Loeiz Goustadig à Nicolas.

— Ça fait deux ans qu'il a été collé au certificat, dit Gwaz-Ru. Où veux-tu qu'il retourne à l'école ?

— Je vais travailler avec Gwaz-Ru, répondit Nicolas.

— Mais tu dois déjà donner un bon coup de main à ton père, dit le commis.

— Il va travailler pour de bon. Me seconder, précisa Gwaz-Ru.

Le commis leva son verre à la santé de tous.

— Alors, le vieux, on les a eus, les Boches, hein !
— Vaincre ou mourir ! bafouilla Yon pour satisfaire la tablée.
— Ce matin, je suis passé par Toul-Sable, continua Loeiz Goustadig. Il y avait un sacré branle-bas dans l'allée du château. Des gendarmes, des grosses têtes de la Résistance, ça doit grouiller partout autour de Traezhennou.

— On a regardé l'incendie de la fenêtre de notre chambre. Le château n'a pas fait long feu.

— Il n'y a pas que le château.

— On n'a pas vu tant que ça d'arbres brûler, dit Gwaz-Ru.

— Personne ne t'a dit ?

— Qui m'aurait dit quoi ? Tu es le premier à pointer son nez depuis ce matin.

— Les pompiers ont retrouvé deux corps à moitié calcinés. La comtesse et sa fille, canées.

— Merde alors ! Mais bon, elles ont eu ce qu'elles méritaient, ajouta Gwaz-Ru en fixant son fils droit dans les yeux.

Nicolas fut à la hauteur : il ne cilla pas, ne broncha pas.

— Ce n'est pas bien de se réjouir de la mort des gens, dit Tréphine.

— Sauf quand les gens en question ont expédié quatorze gars dans la tombe, dit Gwaz-Ru.

— Tu étais au courant de ça ?

— Et pas qu'un peu. On a planqué Marchadour là-dessous pendant près de deux mois.

— Ah bon ? Hé ben écoute... Je ne savais pas que tu étais dans le maquis. Chapeau !

— Je n'étais pas dans le maquis, j'ai planqué un maquisard qui avait les Boches au cul. C'est sans doute lui qui a foutu le feu.

— Son nom circulait, à Toul-Sable.

— Si ce n'est pas lui c'est quelqu'un de la famille d'un des fusillés de Kerganet.

— Probable.

— Ou n'importe qui, renchérit Gwaz-Ru. Ils étaient près de mille résistants à défiler à Quimper. Ça fait du monde à vouloir se venger.

— Les chefs l'ont mauvaise. Paraît qu'ils attendaient que les choses soient un peu tassées pour arrêter les deux bonnes femmes. Et leur monter un beau procès, à titre d'exemple.

— Hé ben ceux qui ont foutu le feu leur ont évité de prendre douze balles dans la peau.

— Tu crois qu'on les aurait fusillées ?

— On guillotine bien les criminelles, pourquoi on n'aurait pas fusillé la comtesse ?

— En tout cas, voilà deux macchabées qui vont faire des heureux.

— Qui donc ?

— Les métayers de Traezhennou.

— Elles ne viendront plus bouffer à l'œil chez eux.

— Mieux que ça. C'est sûr et certain que l'État va saisir leurs biens et les vendre à ceux qui les travaillent. Les métayers vont se retrouver propriétaires pour une poignée de moules.

— Hé ben alors, que demande le peuple ? s'écria Gwaz-Ru. Justice aura été faite à tous points de vue. Tout est bien qui finit bien. Et maintenant, parlons d'autre chose. Tu as l'intention de rester esclave dans une ferme toute ta vie ?

— Non, convint le commis. J'ai envie de mettre mon nom à la mairie, au service des jardins.

— Ce n'est pas impossible que j'embauche un salarié dans le futur. Je te ferai signe, si tu n'es pas pris à la mairie.

— Tu connais ma réputation. Je n'aime pas trop pousser à la roue.

— Non, mais dans les champs j'ai pu voir que tu vas loin. Je préférerais avoir un gars posé comme toi plutôt qu'un énervé.

— Ma foi, on pourra toujours en discuter.

Les hommes s'étant tus, Mouerb et Tréphine s'autorisèrent à profiter de la venue du commis pour lui demander des nouvelles d'unetelle et d'unetelle qu'elles n'avaient pas rencontrées depuis longtemps.

Chacun mit sa petite cuiller dans son verre, plus une pierre ou deux de sucre selon ses goûts, et Tréphine servit le café avec le soin réfléchi et l'air soucieux de celle qui remet les pendules en marche dans la maison après la levée du corps du patriarche défunt.

— Quand même, dit-elle, les choses vont vite quand elles démarrent. Tout ce bec'h(86) qu'on a eu...

— On a connu des jours spéciaux qu'on n'est pas près de revivre, dit Gwaz-Ru.

— Mais le trait est tiré, dit Loeiz Goustadig.

Les moments d'exception incitent à l'oisiveté : le commis s'attarda dans le confort de la cuisine.

— N'importe comment mon patron n'avait pas l'air très décidé à bosser aujourd'hui, se défendit-il.

— Il n'est pas le seul, dit Mouerb.

Vers trois heures Gwaz-Ru emmena Loeiz faire le tour du jardin et du verger où les arbres croulaient de fruits.

— Il y a de quoi donner la chiasse à tout un régiment.

— À toute l'armée française, surenchérit Gwaz-Ru.

Pour rentrer à Pratarbig, le commis décida de couper à travers les prairies où rumaient les deux vaches séparées de leurs veaux. Gwaz-

Ru fit un bout de route avec lui.

— Maintenant tu vas pouvoir vendre tes veaux un bon prix, dit Loeiz.

— Le mâle. L'autre fera une génisse. On a de la place pour trois vaches. Et les gens de la ville ont besoin de lait et de beurre.

— Tu es vraiment décidé à aller de l'avant. Je réfléchirai à ta proposition.

— Goustadig, Loeiz, goustadig, rien ne presse, se moqua Gwaz-Ru.

— À demain, alors, pour tes dernières moissons.

— Dernières chez les autres !

Gwaz-Ru rentra à la maison d'un pas bonhomme, jouissant de sa qualité de futur propriétaire, vérifiant une clôture, stérant mentalement les châtaigniers d'un talus qu'il abattrait l'hiver prochain.

Au verger, Nicolas et les filles ramassaient des pommes. Gwaz-Ru attira son fils à l'écart.

— Qu'est-ce que ça te fait d'avoir deux morts sur la conscience ? Tu ne regrettes pas d'avoir tiré en l'air pour les empêcher de sortir ?

— Je ne pouvais pas savoir qu'elles resteraient à l'intérieur.

— Donc, tu n'es pas plus tourmenté que ça ?

— Tu as dit toi-même qu'elles avaient eu ce qu'elles méritaient.

— Et je le redis.

— Pourtant tu as l'air de me le reprocher.

— Oh je ne te reproche rien. Maintenant je suis tranquille à ton sujet. Tu as des couilles, tu ne laisseras personne te marcher sur les pieds.

— Comme toi !

— Ben ouais, mais il faudra que tu sois plus malin que ton père. Je m'aperçois aujourd'hui qu'on n'a pas toujours raison de foncer tête baissée. Le taureau sans cervelle, c'est lui qui ramasse des bosses. Des fois, pour ne pas se laisser marcher dessus, il vaut mieux faire un pas de côté. Tu comprends ?

— Hon-hon.

— Par exemple, j'en ai plus rien à foutre des moissons de Pratarbig, et malgré ça je vais les aider à les rentrer. On risque d'être jaloués, quand Goarem-Treuz sera à nous. Alors autant rester en bons termes avec les voisins.

— Et avec leurs filles, dit Nicolas, d'un air à se vanter.

— Tu as commencé à fricoter ?

— Non, non...

— Tant mieux, parce que ce serait un peu trop de bonne heure. Il faudra faire gaffe aux graines que tu sèmes. Elles peuvent germer,

même si tu les balances à l'entrée du champ. Avant de tirer un deuxième coup, il faut toujours pisser. Tu te rappelleras ? Bon, maintenant il est temps que je me remue le cul, sinon Mouerb va me remonter les bretelles. Je vais aller chercher la charrette à bras pour rentrer tous ces cageots de pommes.

— Laisse, j'y vais, dit Nicolas.

ÉPILOGUE

École Saint-Charles, mi-octobre 1944

Dans la salle de classe aménagée en parloir, le père et le fils s'assirent l'un en face de l'autre de chaque côté d'une longue table. Gwaz-Ru donna un coup de menton en direction du crucifix accroché au mur, et plaisanta :

— Tu te rends compte, ils m'ont enfermé dans une école de curés, moi, Gwaz-Ru. Il y en a partout, des acrobates comme celui-là. Remarque, ça sert à ceux qui font leurs prières.

Nicolas poussa vers son père le havresac de biffin que Tréphine avait bourré jusqu'à la gueule.

— Ils n'ont rien piqué à la fouille, dit-il.

Gwaz-Ru ouvrit le sac. Du linge de corps, des chaussettes, un bout de savon, deux paquets de gris et un carnet de feuilles, un gâteau breton, des crêpes et des pommes.

— Si tu as besoin d'autre chose je reviendrai la semaine prochaine.

— Ça ira, pour l'instant.

— Ils t'ont interrogé ?

— Non. Leur tactique est de me laisser moisir.

— Mais pourquoi ?

— M'est avis que c'est bon signe. S'ils avaient eu dans l'idée de me condamner, ils l'auraient fait depuis longtemps. Parce que ici ça entre et ça sort aussi vite. Les gars sont jugés en moins de deux.

— La mère s'inquiète. Et Yon et Mouerb aussi.

— Tu leur diras que je ne suis pas trop malheureux.

Cela faisait seulement un mois que Gwaz-Ru n'avait pas vu Nicolas, mais il eut l'impression que le garçon avait grandi et forci. Il avait dû raser son duvet le soir même de l'arrestation de son père et les poils avaient repoussé, plus drus, plus noirs. Ses mains aussi avaient changé : la terre commençait à s'incruster sous les ongles et dans les rides des phalanges.

— Je vois que tu travailles dur, dit Gwaz-Ru.

— Ben ouais, il faut bien.
— Continue, que tout soit en ordre quand je sortirai.
— Tu penses que c'est pour bientôt ?
— Ils n'ont rien contre moi. En plus, on a donné un bon coup de main au maquis.

— Mais... et le feu au châ...
— Qu'est-ce qu'on s'est promis, tous les deux ? Plus un mot là-dessus.

Nicolas hocha la tête.

— Bon, maintenant je vais retourner à Goarem-Treuz.
— Tu es venu avec mon vélo ?
— Ben ouais. Il y a de sacrées côtes !
— Et des descentes. J'ai connu ça, quand j'étais maçon. Je ne mettais jamais pied à terre dans les montées.

— Moi non plus, pour venir ici.
— Eh ben écoute, si jamais je reste des années en taule, avec les mollets que tu auras tu seras bon pour t'inscrire au Tour de France.

Le garçon se renfrogna.

— Des années en taule ? Mais tu disais que...

Gwaz-Ru se leva.

— Je rigolais. Reviens dans une quinzaine de jours. Si je suis toujours là.

— On ne sait pas si on doit tuer le cochon.
— Qu'il continue à faire du gras pendant que je perds le mien.
— Tout va bien avec toi quand même, malgré la nourriture ?
— Il n'y a pas à se faire de bile. Tu le diras à tout le monde.

Jamais le père et le fils ne s'étaient embrassés, sauf peut-être pour la bonne année. Ils se serrèrent la main.

Gwaz-Ru, sac à l'épaule, s'engagea dans l'escalier qui menait aux cellules, sous les toits. Personne ne l'accompagna. Dans les limites de la partie collège des bâtiments, il allait et venait presque à sa guise, comme un vieux pensionnaire que les gardes, militaires ou civils, avaient à la bonne et appelaient par son surnom, ce qui renforçait sa conviction qu'on le laissait croupir par plaisir. Les gardiens étaient forcément plus ou moins au courant des charges qui pesaient sur les prisonniers. Ils n'auraient pas tapé dans le dos d'un salopard risquant douze balles dans la peau.

« Cellules » était un mot de convention. En fait, les prisonniers étaient enfermés dans les divisions des dortoirs. Le morveux de garde sur le palier lui ouvrit la porte et tapota le havresac du bout du canon de sa Sten.

— De quoi améliorer l'ordinaire, Gwaz-Ru ?

— Ouais mon pote, du lard et du gâteau de roi. Et du bon tabac pour ma tabatière, mais comme on dit dans la chanson, tu n'en auras pas.

— Toi alors, le jour où tu écraseras.

— J'écrase quand je pionce.

— Entre et tais-toi.

Gwaz-Ru fourra son sac dans son armoire et s'allongea sur son pieu en bout de rangée, les mains croisées sous la nuque, peinard, depuis plusieurs jours il n'avait plus de voisin immédiat. L'épuration épuraît, le presse-purée de la justice expéditive écrasait les grumeaux, la chiourme se clairsemait, le bouillon trouble approchait de l'étiage. Ils n'étaient plus que huit. Quatre tapaient le carton autour de la table, deux bouquinaient et le septième écrivait – il n'arrêtait pas, au point qu'il avait les lèvres bleuies à force d'humecter son crayon à encre d'épistolier de la dénonciation, qu'il finissait d'user en rédigeant codicille sur codicille à son testament.

Depuis son incarcération, Gwaz-Ru en avait vu défiler des négociants, petzouilles, foireux, fiers-à-bras, maquereaux, opportunistes de toutes les classes d'âge, et tous innocents, bien entendu. Il tenait à distance ces traîneaux à casseroles promises au rétamage. Comme la plupart ne restaient qu'une nuit ou deux, il n'avait pas le temps de s'en faire des ennemis – ces gusses-là n'aiment pas les silencieux. Lui, il les écoutait causer entre eux, et ce n'était pas fait pour améliorer sa vision de l'espèce humaine. Les dénonciateurs étaient l'espèce la plus répandue, et la plus condamnée à mort, d'après les on-dit du dortoir. Après il y avait les grossiums des trafics franco-germaniques. Ensuite des dossiers très particuliers, à en tomber sur le cul, comme ce brave père qui avait tenu un bordel à domicile, où il vendait les charmes de ses trois filles aux Allemands.

Enfin, les quatre gars qui jouaient aux cartes étaient d'un genre inédit : prétendus résistants et vrais demi-sel, pendant deux semaines ils avaient écumé la campagne pour percevoir l'impôt patriotique auprès des paysans supposés s'être enrichis au marché noir. Deux jours auparavant, ils étaient tombés sur un os : un fermier et son fils guettaient leur arrivée, fusil de chasse à la main. Échange de coups de feu en l'air et de travers, un blessé de chaque côté. Les assaillants prétendaient avoir été agressés au cours de leur mission de justiciers assermentés et se promettaient de crier à l'erreur judiciaire, au tribunal. Gwaz-Ru s'en méfiait, de ces truands. Il ne dormait que d'un œil, ne voulant pas être mêlé à une tentative d'évasion qui pourrait le faire passer pour un complice de ces lascars.

L'écrivain abandonna sa plume et vint s'asseoir sur le pieu de Gwaz-Ru.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-il. Tu as été fixé sur ton sort ? Cour de justice ou Chambre civique ?

— Ni l'une ni l'autre, j'étais au parloir.

— Ah bon ! Eh ben excuse-moi, alors.

— Il n'y a pas de mal.

Au contact de quelques érudits parmi cette faune variée dont il avait enduré la proximité, Gwaz-Ru avait appris comment on lessivait le linge sale accumulé pendant l'Occupation. Il y avait deux lavoirs. Un grand, à l'eau chaude, la Cour de justice, où l'on effaçait les traces indélébiles d'une façon radicale, en faisant des trous dans le tissu ; très exactement douze trous dans la chemise des saligauds. Pour les délits, les simples attentats à la pudeur sur la personne de Marianne, c'était la Chambre civique, où les pécheurs écopaient de l'état d'indignité nationale, sorte de dégradation sur le front de la nouvelle république à naître.

Mais après enquête, on pouvait aussi bien être relâché. Gwaz-Ru se préparait à son interrogatoire en ressassant ses arguments. Et il en avait, nom de Dieu ! Et les connards qui le laissaient mijoter à Saint-Charles ne pouvaient pas les ignorer. Les repas aux maquisards, Marchadour... Lui mettre l'incendie du château sur le dos ? Où seraient les preuves ? Et puis c'était un acte de résistance. Alors quoi ? Qui cherchait à l'emmerder ?

Le lendemain, le testateur quitta la chambrée et avala son crayon à encre et son bulletin de naissance, contre un mur. Les quatre FFI rançonneurs suivirent, mais évitèrent le poteau : vingt ans de taule chacun, d'après les gardiens.

Enfin, le mercredi 25 octobre, ce fut le tour de Gwaz-Ru de monter menotté dans le panier à salade et d'en descendre devant le palais de justice, quai de l'Odéon. Les gendarmes le poussèrent dans le dos, il gravit l'escalier, pénétra dans le hall monumental et leva les yeux sur un panneau « Cour de justice » qui couvrait partiellement l'inscription « Salle d'assises » gravée dans le marbre. Inquiet, il marqua le pas au bas des marches.

— Ça se passe là-haut ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, plaisanta le gendarme auquel il était enchaîné. Là-haut, c'est pour les vedettes. Le menu fretin, c'est par ici. Et ça vaut mieux pour toi.

Au-dessus d'une porte, un second panneau : « Chambre civique ».

Gwaz-Ru sourit jusqu'aux oreilles. Sauvé.

On lui ôta les menottes et il s'assit sur un banc, encadré par les pandores. Un quart d'heure plus tard, un jeune coq brassardé FFI poussa son cocorico :

— Nicolas Scouarnec !

— Présent ! galéja Gwaz-Ru en se levant.

Accompagné par un gendarme, il franchit le seuil du tribunal.

— Bodiger ! s'écria-t-il, estomaqué.

Il se crut revenu avant-guerre, dans le sous-sol de la maison du Moulin-Vert, face au triumvirat communiste, à cette différence près que Bodiger se trouvait au milieu, à la place du président de séance, beau comme un héros en battle-dress anglais, agrémenté aux épaules des barrettes de lieutenant. Non moins troublante était la présence à sa droite du flic corse, Rogliano, tel qu'il était en 1939, visage en lame de couteau, yeux noirs et teint olivâtre de termaji ; comme après le bazar dans la cathédrale, il souriait finement. À la gauche de Bodiger, le troisième personnage ne détonnait pas, dans un tribunal : vêtu de sa robe, un juge dégarni du crâne et grassouillet des joues, preuve qu'il n'avait pas souffert de la disette ; la paupière lourde, il paraissait près de s'endormir. Gwaz-Ru lui attribua le rôle du mannequin censé incarner la loi dans une instance composée d'une majorité de procureurs face à un accusé privé d'avocat.

— Avance, lui dit le gendarme.

Gwaz-Ru ne demeura déconcerté qu'un court instant. À peine avait-il fait trois pas qu'il serra les dents. Bodiger était derrière tout ça. Il y avait du règlement de comptes dans l'air.

Au pied de l'estrade, un cercle était dessiné à la craie.

— Tu restes dans le rond et tu gardes les mains dans le dos, dit le gendarme.

— Comme à l'école ? Fallait me prévenir, j'aurais révisé ma récitation.

— Tu parles quand on t'interroge, répliqua le gendarme, puis il alla s'asseoir dans le fond de la salle.

L'interrogatoire pouvait commencer. Visiblement, Bodiger s'en réjouissait à l'avance, et Gwaz-Ru n'allait pas le décevoir, en ripostant du tac au tac. Il porta la première botte :

— Salut, camarade Bodiger ! lança-t-il joyeusement en levant le poing.

— Gardez vos mains dans le dos, gémit le juge d'une voix lasse.

— Ouvertes ou poings fermés ? Faut me dire !

Le ton était donné, l'audience fut déclarée ouverte.

Bodiger. – Alors, Gwaz-Ru, comme on se retrouve !

Gwaz-Ru. – Pourquoi, tu t'étais perdu ?

Bodiger. – On dit que tu as retourné ta veste pendant l'Occupation.

Gwaz-Ru. – Ta veste est neuve, moi j'ai toujours la même.

Bodiger. – Oui, mais retournée.

Gwaz-Ru. – C'est toi qui tournes autour du pot. Si tu veux te venger

parce que j'ai déchiré ma carte, fais-le tout de suite.

Bodiger. – Me venger ? On t'a protégé, Gwaz-Ru.

Gwaz-Ru. – Toi, tu m'as protégé ?

Bodiger. – Rogliano était de notre bord.

Rogliano. – J'ai fait en sorte d'égarer les dossiers des renseignements généraux.

Gwaz-Ru. – Je me disais aussi que c'était bizarre que la Gestapo ne m'ait pas chatouillé.

Bodiger. – Tu vois bien qu'on ne t'en voulait pas.

Le juge. – Ne personnalisons pas les débats, je vous en prie, messieurs.

Bodiger. – Un camarade reste un camarade.

Gwaz-Ru. – Jusqu'à ce qu'on me foute au trou à l'école Saint-Charles, où tu t'es arrangé pour me laisser moisir.

Bodiger. – Il y avait des cas plus urgents que le tien.

Gwaz-Ru. – Eh ben maintenant qu'on y est, réglons-le vite fait.

Bodiger. – On t'a dénoncé pour marché noir.

Gwaz-Ru. – « On » est un con. Marché noir ! Refiler quelques kilos de patates aux doryphores qui venaient se promener autour des plants, tu appelles ça du marché noir ? Et les gueuletons que ma femme a servis aux maquisards, c'était quoi ? Du marché blanc ?

Bodiger. – Justement, parlons-en, du maquis de Kerganet. Tu ne serais pas dans le coup, des fois ?

Gwaz-Ru. – Dans quel coup ? Tu oserais dire que j'ai vendu les gars aux Boches ?

Bodiger. – Je me pose la question.

Gwaz-Ru. – Comme si tu ne savais pas qui les a vendus ! C'est les châtelaines.

Bodiger. – Elles ont péri dans l'incendie.

Gwaz-Ru. – Bon débarras !

Bodiger. – C'est toi qui as foutu le feu au château ?

Gwaz-Ru. – Ben tiens !

Le juge (dressant l'oreille). – Le château de Traezhennou ? C'est une affaire criminelle. Si ce monsieur...

Rogliano. – Gwaz-Ru se vante. Hein, Gwaz-Ru, que tu te vantes ?

Gwaz-Ru. – Ouais, je me vante. Toujours est-il que Marchadour vous le dira, que c'est la vieille taupe et sa fille qui ont renseigné les Chleuhs.

Le juge. – Marchadour ?

Bodiger. – Un survivant du massacre de Kerganet.

Gwaz-Ru. – Ouais, Marchadour. Et qui l'a planqué dans sa cave

pendant près de deux mois ? Bibi ! Pourquoi vous ne le lui avez pas demandé ?

Rogliano. – Il a témoigné. (Compulsant un dossier.) Tout ce que tu dis est avéré.

Gwaz-Ru. – Avéré ? Petra zo(87) ?

Rogliano. – Prouvé.

Gwaz-Ru. – Qu'est-ce que je fous ici, alors ?

Bodiger. – Parle-nous de Plouzennek.

Gwaz-Ru. – Plouzennek ?

Bodiger. – Le Rennais. Le prof d'anglais. Tu as fricoté avec lui.

Gwaz-Ru. – Je ne l'ai vu qu'une fois, à Pont-l'Abbé.

Bodiger. – Tu n'aurais pas un peu dévié du côté des nationalistes bretons ?

Gwaz-Ru. – Qu'est-ce que tu chantes ? Et qu'est-ce que ça pourrait bien te foutre ?

Bodiger. – Tu monterais les marches de la grande salle.

Gwaz-Ru. – La Cour de justice ? Parce que j'ai bu un coup de cidre avec un type ?

Bodiger. – Plouzennek et ses potes ont été condamnés à mort par contumace. Il a pris un bateau pour l'Irlande avec des chefs du Parti national breton.

Gwaz-Ru. – Pourtant il ne pouvait pas les blairer.

Rogliano. – Il avait viré sa cuti.

Gwaz-Ru. – Et moi, j'ai viré la mienne ? Tu as ça d'écrit dans tes dossiers ?

Rogliano. – Non. Il est simplement fait mention de votre rencontre à Pont-l'Abbé.

Gwaz-Ru. – Eh ben alors !

Bodiger. – Eh ben alors rien. C'est toujours un régal de t'entendre protester.

Gwaz-Ru. – Fumier ! Tu es encore plus tordu que dans le temps !

Le juge. – Revenons à l'accusation de collaboration économique.

Gwaz-Ru. – Ho ! toi, le juge, tu n'as pas continué à vendre tes salades au tribunal pendant l'Occupation ? À remplir tes paperasses en caractères gothiques ?

Le juge. – Attention à ce que vous dites. Modérez vos propos.

Rogliano. – Les paroles du prévenu dépassent sa pensée, monsieur le juge.

Le juge. – Soit ! Mais dites-nous, monsieur l'inspecteur, vous qui avez nourri le dossier, que ressort-il de votre enquête ?

Rogliano. – J'estime que l'accusation de marché noir n'est pas

fondée.

Bodiger. – J'admets qu'il y a un certain doute.

Le juge. – Eh bien que le doute profite à l'accusé, et finissons-en.

Gwaz-Ru. – Vous allez me relâcher ?

Bodiger. – Tu es libre.

Le juge. – Après les formalités d'usage.

Gwaz-Ru. – Merde alors, vous n'auriez pas pu le dire plus tôt ? Et le mois et demi que je me suis tapé à Saint-Charles ?

Bodiger. – Des petites vacances aux frais de la princesse. Si tu veux on peut les prolonger par quelques mois à Mesgloaguen. Tu apprendras à rempailler les chaises.

Gwaz-Ru. – Ça va, ça va... Tu l'as eue, ta revanche, maintenant arrête de m'emmerder.

Rogliano. – Passons à l'affaire suivante.

Le juge. – Oui, celle-ci n'a que trop duré. Au revoir monsieur... monsieur comment, déjà ?

Gwaz-Ru. – Nicolas Scouarnec. Gwaz-Ru pour les amis. Et les ennemis.

Bodiger. – Bonnes récoltes, Gwaz-Ru.

Gwaz-Ru. – Je penserai à toi quand je viderai le fumier sous les vaches.

Bodiger. – En chantant *L'Internationale* en breton ?

Gwaz-Ru. – En russe !

Le juge. – Pressons, messieurs, pressons... Ce sera bientôt l'heure de déjeuner.

Gwaz-Ru. – Tu n'es pas le seul à avoir un petit creux.

Peu avant midi, Gwaz-Ru fut reconduit en fourgon à Saint-Charles. Il fit son paquetage, récupéra ses papiers, son porte-monnaie et son couteau, fut promené dans les services administratifs et enfin, dans un dernier bureau, il signa son bulletin d'élargissement.

Comme c'était l'heure de la gamelle, le gendarme qui l'accompagna jusqu'à la sortie lui proposa de rester casser la croûte avec les gardiens au réfectoire. Il refusa tout net. La sentinelle écarta le cheval de frise, Gwaz-Ru salua la compagnie d'un doigt à la casquette et se retrouva sur le trottoir. Malgré l'assurance qu'il affichait, il se sentit étourdi, sans raison, sinon la faim, peut-être, ou plus probablement les retombées sur son ego de l'humiliation subie. Somme toute, en dépit de ses reparties, il s'était couché devant ce tribunal d'opérette. La liberté avait un goût amer. Il aurait dû filer une trempe à Bodiger et réclamer à cor et à cri six mois, un an, cinq ans de taule à Mesgloaguen, et l'indignité nationale en prime, grâce à laquelle il

aurait recouvré sa propre dignité. Il essaya de chasser ces regrets en tapant du poing sur une table imaginaire. Des huées lui répondirent.

Soufflant des hauts de Kerfeunteun, le vent du nord balayait la rue en pente pour se répandre dans la vallée du Stéir, en longues langues incurvées, telle une force liquide à laquelle Gwaz-Ru ne voulut pas tourner le dos. Descendre la rue – la voie normale, pourtant, pour rentrer chez lui – eût été se soumettre. Il lui fallait remonter la pente. Il releva son col et marcha contre le vent, jusqu'à l'entrée d'une venelle qui débouchait sur le boulevard, à proximité du bourg et de l'église, en contrebas. Elle était ouverte, il entra. Les joints, son ouvrage dans une vie antérieure, avaient tenu. Il songea à aller frapper à la porte du presbytère, renonça. Son copain le curé et sa karabasenn n'étaient sûrement plus là, il tomberait sur le jeune vicaire pête-sec, ou un nouveau recteur, végétarien et buveur de flotte. Il ressortit, s'assit à l'abri du vent, dans le recoin, sur la pierre tombale des nobles, tira de son sac un restant de gâteau de roi et deux pommes, qu'il mangea. Puis il compta ses sous : de quoi se payer un ballon de rouge. Il remonta sur le boulevard et, cette fois, laissa le vent le pousser dans le dos. Il but son verre de vin dans un bistrot du Champ de Foire, descendit la rue des Douves, longea la rivière, cracha dans l'eau devant le palais de justice, traversa le quartier de Locmaria et prit la route de Bénodet, allant ainsi de station en station sur un chemin non pas de croix, mais du souvenir. Tout au long du trajet lui revenaient en mémoire des bribes de scènes qui lui semblaient avoir été vécues par un autre que lui : les rendez-vous avec le camion de l'entreprise au pont Pissette, les promenades avec Tréphine, la venelle du Moulin-au-Duc, le café de la Lorette, le défilé des résistants et, surtout, la limonade que les enfants avaient tellement appréciée, sur la terrasse, à Locmaria. L'émotion que suscitaient ces souvenirs était mêlée. Le contrariait une étrange sensation de manque et de plénitude : il se sentait vidé et comblé à la fois, purifié à regret de tout esprit de révolte et empli du bonheur de cette clarification.

Il arriva à Goarem-Treuz à l'heure du goûter. En ouvrant le portillon, il siffla le chien. Plermout survint, incrédule, la queue entre les jambes, mi-figue, mi-raisin, puis battit du fouet en reconnaissant son maître et se coucha aussitôt pour recevoir son lot de caresses.

— Reste pas comme ça ! Te couche pas comme moi ! Debout !

Le pointer obéit et, posant ses pattes de devant sur le poitrail de son maître, lui lécha la figure. Gwaz-Ru lui chuchota quelques mots à l'oreille.

L'alerte n'ayant pas été donnée, la maisonnée fut surprise à table. Aucun cri de joie n'accueillit le revenant. Les éventuelles effusions seraient pour plus tard. Les enfants, même le petit Étienne, se tétanisèrent. Yon allongea sa lippe et bava sur son menton. Mouerb se

haussa du col, les yeux rieurs mais les lèvres pincées : elle avait son idée du protocole, c'était à l'épouse de parler la première. Tréphine porta une main à son cœur et de l'autre passa son torchon sur sa bouche et ses yeux. Nicolas, qui occupait la chaise de son père, se leva vivement pour regagner sa place. Gwaz-Ru opina, s'assit et courba les épaules, les coudes sur la table. Le regard vide, il ne bougea pas d'un cil quand ses deux filles aînées, Angèle et Monique, posèrent devant lui son bol et son couteau attitrés, et lui servirent du café.

— Ma ! dit enfin Tréphine. Vous voilà de retour !

Il se coupa une tranche de pain, la tartina de beurre, la trempa dans son bol et mangea voracement.

— Vous avez perdu la parole ? reprit Tréphine. Qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait, à Saint-Charles, pour que vous soyez devenu muet ?

Gwaz-Ru se coupa une deuxième tranche de pain, la tartina de beurre, la trempa, la porta à sa bouche, mais suspendit son geste. Il observa la tartine dégoutter au-dessus du bol, les sourcils foncés comme une diseuse de bonne aventure qui essaierait de lire l'avenir dans les yeux de beurre à la surface du café.

— Ils ne m'ont rien fait à Saint-Charles, et au tribunal non plus, répondit-il d'une voix égale.

Puis il releva la tête, tapa du poing sur la table et gueula :

— ILS M'ONT JOUÉ LA COMÉDIE !

Son regard fit le tour de la tablée, comme la grande aiguille d'une pendule qui marque un temps d'arrêt sur les points des minutes. Ses lèvres bougeaient légèrement. On aurait dit qu'il faisait l'appel et prononçait dans sa tête les noms de ses enfants : Nicolas, Angèle, Maurice, Monique, Julianne, Irène, Étienne ; prononçait les noms de ses bienfaiteurs : Mouerb, Yon.

— Il ne manque personne ? plaisanta Tréphine. Vous avez trouvé votre compte ?

— Tréphine, ma gwreg, dit-il tout haut.

— Ben oui, votre femme. Elle est toujours là, espèce de droch.

Il plissa les yeux et sourit dans sa moustache.

— Je vais vous dire une chose qui me trotte dans la tête depuis midi. On n'a plus besoin de s'occuper des gens. Assez de comédie comme ça. Nous autres, à Goarem-Treuz, on va boudier le monde.

Les aînés se rebiffèrent.

— Parle pour toi, répliqua Nicolas.

— Tu veux qu'on s'enferme ici ? protesta Angèle.

— Vous savez bien que les enfants auront leur vie à faire, dit Tréphine.

Gwaz-Ru hocha la tête, but son café, repoussa son bol, se roula une

cigarette et l'alluma.

— Bon, je vois qu'on n'est pas d'accord. Tant pis. Chacun fera comme il voudra. Mais pour ma part, je maintiens ce que vous avez entendu. À partir d'aujourd'hui, je ne fréquente plus le monde. Comme je l'ai dit au chien...

— Vous parlez à votre chien, maintenant ? s'écria Tréphine.

— Oui, parce que celui-là m'écoute.

— Et qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Que j'avais fini d'aboyer.

N° d'impression : 2004156
Dépôt légal : octobre 2013

1 De goustad, « lentement, doucement ». Goustadik, surnom de quelqu'un qui aime prendre son temps.

2 « La paix »

3 « Ferme ta bouche/ta gueule ».

4 « Tiens bon ».

5 Skouam, « oreille ». Scouarnec, ou skouamek : « qui a des oreilles remarquables ».

6 Littéralement, « pauvre hère maigre ». Pauvre d'entre les pauvres.

7 « Merde, mes couilles et mon cul ».

8 Garçons vachers.

9 Intendants.

10 Maître, patron de ferme.

11 Littéralement : « chercheur de pain ». Mendiant.

12 « Très bien », « parfait »

13 « À demain »

14 « Marie la joyeuse » et « Jean cuisine ».

15 « Il y a le temps ».

16 Littéralement : « grosses têtes ». Gens importants.

17 Chichis, manières.

18 Exclamation. « Ça alors ! », « Eh bien », « Ah bon », etc.

19 « En avant ! En arrière »

20 Taches de rousseur.

21 Littéralement : « coq et poule ». Hermaphrodite, asexué.

22 À la mode de la ville.

23 Femme ou fille de mauvais caractère. Chipie.

24 Baiser qui fait du bruit.

25 Avare.

26 « C'est vrai ».

27 « Il faut connaître avant d'aimer ».

- 28 Éméché.
- 29 « Ivre aveugle ». Ivre mort.
- 30 « Les bons restants sont bons ».
- 31 Homme éminent, sommité.
- 32 Casse-tête.
- 33 « Tabac de gosse ». Fleurs de châtaignier roulées.
- 34 Environ un demi-hectare.
- 35 La garenne de travers.
- 36 Passages pour les charrettes.
- 37 Gourmand de sucreries.
- 38 Médicaments.
- 39 Apprentis où l'on cuisait la soupe des cochons.
- 40 « Certainement, on verra »
- 41 Jardin ou jardinet généralement attenant à la maison.
- 42 Sidéré, épaté, presque effrayé.
- 43 Goûter.
- 44 Des saletés, des cochonneries.
- 45 En langage familial, le paysan est appelé *troc'her-buzhug*, « coupeur de vers »
- 46 Amer. Se prononce « féo ».
- 47 Tas de fumier.
- 48 Malheur rouge.
- 49 Pets.
- 50 Servante du curé.
- 51 Qui ne mérite pas sa nourriture. Bon à rien, fainéant.
- 52 « Face de bois ». Porte fermée, mauvais accueil.
- 53 Tante, tata.
- 54 Oncle, tonton.
- 55 De *goapaat*, « se moquer ».

- 56 Jonc.
- 57 Racontars.
- 58 Femmes, patronnes des lieux.
- 59 Déféquer.
- 60 Repas de fête.
- 61 Traduction de Marcel Hamon.
- 62 « Tu parles breton »
- 63 « Oui, bien sûr »
- 64 Spatule.
- 65 Bretonnisme. De *galoupat*, « courir, parcourir, vagabonder »
- 66 Petit dernier.
- 67 « S'il vous plaît »
- 68 Gendarmes, en breton *archerien*.
- 69 Boule tonnerre.
- 70 Romanichel.
- 71 Riches.
- 72 Du verbe *dastum*, « assembler, rassembler, cueillir, recueillir, etc »
- 73 Vieux chiffons, loques. Ici, dans le sens de ruines.
- 74 Bretonnisme. « Servez-vous largement »
- 75 « Malheur de Dieu ». Malédiction.
- 76 « On verra ».
- 77 Fumier chaud.
- 78 Attention !
- 79 « Tant qu'à faire ».
- 80 « Priez pour nous ».
- 81 « Épine noire ». Prunellier.
- 82 De *fistoulat*. Travailler, s'agiter sans grande efficacité.
- 83 « Restez tranquille ». Ne bougez pas.

84 Marmite.

85 « Merde de chien noir ».

86 Peine, embarras.

87 « Qu'est-ce c'est ».